183

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1835.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
APR 18 1974

DC
198
A32 A22
1831
t. 17

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Regrets sur la patrie! — Erfurt et Leipsick. — Le maréchal de W.... — L'armée austro-bavaroise. — Encore Bernadotte. — *Une autre Bérésina!* — Le Rhin! — L'empereur à Mayence. — *Tout est perdu!* — Le typhus. — Perte définitive de l'Espagne. — Trahison de Dresde. — Napoléon II et son père. — Le prince de Wurtemberg. — Lavalette et madame ***. — Les lettres et le portrait. — Loyauté mal reconnue. — La femme et la maîtresse. — Le comte de C....e et la jeune veuve. — Les attaques de nerfs. — L'homme ponctuel. — Les chevaux fourbus. — Le mariage manqué.

O ma patrie!... ma France chérie!... ce fut à cette première époque que mes larmes coulèrent sur tes revers!... Au moment des malheurs du directoire, sans doute toute âme française sentait l'imminence du danger qui nous menaçait!...

Mais nous étions si jeunes alors!... L'espérance était toujours à côté du malheur!... mais ici!... quelle douleur profonde on ressentait à la relation de nos défaites!... tout était en proportion de nos gloires... Autant elles avaient été gigantesques, autant ce qu'elles abandonnaient aux revers était effrayant par la profondeur de l'abîme où nous étions précipités... Chacun courait à sa ruine en insensé... car tel était alors l'esprit de vertige, que, pour accabler Napoléon, les souverains du Nord auraient accepté leur perte... Dans les trois journées du 16 au 19 octobre, les coalisés laissèrent sur les champs de bataille, que notre terrible artillerie couvrait aussi de cadavres, plus de *quarante-cinq mille hommes!*... On a depuis fait l'estimation de ceux qui étaient hors de combat... le chiffre est doublé!...

L'armée française, forte de 130 à 140,000 hommes à Leipsick [1]; arriva à Erfurt à peine au nombre de 90,000!... elle reprit un peu de courage en renouvelant à Erfurt ses provisions et ses munitions, et poursuivit sa route... A Hanau, elle trouva le général de W...., cet homme, que Napoléon avait accablé sous le poids de ses bontés, qui reçut en grâces, en *faveurs matérielles*,

[1] Un fait bien curieux et bien peu connu, c'est qu'en ce moment l'empereur eut une longue hésitation pour savoir s'il rentrerait à Erfurt ou tournerait vers Hambourg!... — Peut-être s'il l'eût fait était-il sauvé!

des dons qui auraient dû au moins l'attacher en apparence à l'empereur; eh bien! il était là comme pour guetter les débris de notre armée, et leur donner le coup de merci, avec cette armée austro-bavaroise, dont JAMAIS il n'aurait dû accepter le commandement... Une armée austro-bavaroise!... et c'étaient la Bavière et l'Autriche, qui, sans respect pour la position de Napoléon, ne portaient pas à son retour dans sa patrie celui que son malheur devait inspirer à des parens, à des alliés, aussi près que l'étaient ces deux puissances... un reste de pudeur devait les retenir au moins!... Quant à l'Autriche, le besoin de vengeance était bien vif dans son âme... elle avait bien souffert!... Mais la Bavière!... la Bavière érigée en royaume... agrandie, protégée par l'alliance de sa fille avec Eugène!... La Bavière n'avait pas d'excuse... on a dit que le général de W.... *avait outre-passé ses ordres*... Eh bien! si la chose est vraie, Dieu a fait un acte de justice en l'abandonnant à la *fureur* de nos troupes... Il suivait le cours du Mein après avoir pris Wurtzbourg, et s'était porté à Hanau, pour arrêter au passage *tous les débris* de notre malheureuse armée... il avait avec lui plus de soixante mille hommes... acharné à notre perte, il espérait nous arrêter, pour donner le temps à Blücher d'arriver, ainsi qu'à Bernadotte... et alors nous envelopper... nous écraser... On ne voulait pas que le dernier Français vînt mourir dans son village, et que son

cadavre reposât en paix sous la croix de bois de son cimetière... Il fallait à leur haine jalouse, à leur cœur gros de vengeance, une ruine entière, complète... il fallait que cette France, dont la gloire les offusquait depuis vingt-cinq ans, fût d'abord humiliée, et puis détruite jusqu'au dernier homme... Oh ! quand donc viendra le jour de la vengeance aussi pour nous !... ne l'aurons-nous jamais ?... oh ! le ciel est juste, il nous la doit.

Indignés contre les Bavarois... nos soldats crièrent qu'on les conduisit au combat... ils voulaient rentrer en France !... ils allaient y rentrer !... et cette muraille vivante de troupes presque fraîches s'élevait tout à coup entre eux et la patrie !... Alors ils crièrent : *Aux armes !* et se ruant sur les transfuges [1], ils se firent jour en les écrasant... Le général Curial, à la tête de *deux bataillons* de la vieille garde, le brave et bon général Nansouty avec sa cavalerie, le général Drouot, avec cinquante pièces de canon, eurent la gloire de cette journée... Ce fut notre dernier triomphe, et les

1 Les Autrichiens SEULS ont avoué quatre feld-maréchaux-lieutenans et trois cents officiers blessés !!... Les Russes ont eu de la franchise également, et reconnaissent deux lieutenans-généraux, quatre généraux-majors *tués ;* trois généraux-majors et cent cinquante-sept officiers de blessés... Les Prussiens, seuls fidèles à leur système, ne veulent convenir que *d'un seul général-major blessé*... Ils ne se sont donc pas battus ?...

adieux de la France à l'Allemagne... Le général de W...., qui croyait avoir appris l'art de vaincre sous nos drapeaux, put se convaincre que l'écolier était encore inférieur aux maîtres [1]... il fut dangereusement blessé, et perdit plus de douze mille hommes dans cette affaire... toutefois, ce triomphe était funeste pour nous... c'était, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit, *une autre Bérésina !*

Enfin, le 2 novembre, l'armée française repassa le Rhin !... c'était une barrière bien forte, mais hélas ! si notre ambition ne l'avait pas respectée, pouvions-nous espérer qu'elle le serait par la vengeance !

Cinquante-cinq mille hommes formaient à peu près la masse des débris d'une armée forte de trois cent mille combattans !... tel était le résultat de l'obstination à conserver la ligne de l'Elbe !

L'empereur était arrivé le 3 novembre à Mayence... C'était la seconde fois qu'il rentrait en fugitif dans son empire... mais, l'année précédente, sa position était tout autre... il avait encore de grandes ressources, et pouvait les utiliser de manière à en obtentr des effets immenses... main-

[1] Ils l'étaient doublement... Le prince de Suède commandait la droite. Il semble que cet homme avait pris le rôle de notre mauvais génie .. Il était d'une activité pour nous nuire qu'il ne mettait pas même pour vaincre par gloire.

tenant *tout était perdu !*... Je reçus de Mayence même une lettre qui me parlait de la profonde tristesse dans laquelle il était plongé... le malheureux !... oh ! qu'il devait souffrir !... Ce fut à Mayence qu'il reçut la nouvelle de la reddition de Pampelune... la chute de cette place assurait l'affranchissement de l'Espagne occidentale... elle s'était rendue parce qu'elle manquait de vivres... Napoléon parut accablé en l'apprenant ; il partit aussitôt de Mayence pour revenir à Saint-Cloud... Sa course fut si rapide, que, parti de Mayence le 8 novembre, il était le 9 à Saint-Cloud !... Là il devait encore recevoir une nouvelle plus accablante... le maréchal Soult était forcé dans les lignes de Saint-Jean de Luz, par lord Wellington, celui qui depuis a eu un surnom si étrange, et cependant si juste [1] !... Maintenant la Péninsule était entièrement libérée... il n'y avait plus de Français en Espagne !... tout le sang versé sur son territoire avait coulé pour *et par* la volonté d'un homme... et cette volonté avait été contrainte de reculer devant un peuple brave et généreux... Ce peuple avait reconquis la solitude de ses campagnes... il avait triomphé de l'invasion, et maintenant, si les champs de la Péninsule n'étaient couverts des ossemens de nos frères, nous en serions à nous demander si tout cela n'était pas un songe !

[1] *Le héros par hasard !...*

Mais un autre malheur nous était envoyé par le ciel !... on apprit bientôt que les débris échappés au feu et au fer de l'ennemi étaient venus chercher en France une plus horrible mort... une contagion effrayante moissonna dans l'espace de six semaines plus de quarante mille hommes entassés dans les hôpitaux des bords du Rhin... la main de fer de la Providence pesait sur nous de tout son poids !... nous tombions avec toutes les douleurs !... le sort ne nous en épargnait pas une seule [1].

M.r de Ce...c fut fortement attaqué. Pour ce dernier malheur, je ne sais si l'empereur partagea l'opinion générale... mais tout ce que je puis dire, c'est que le bruit populaire était contre le comte de Ce...c... on prétendait que son peu d'activité et son excessive retenue dans des détails où il faut au contraire de la bienveillance et *du laissé-aller* même, avait amené le résultat funeste de faire éclore cette épidémie, qui moissonnait nos hommes par milliers dans les hôpitaux du nord... Mais ce n'était pas seulement sur les bords du Rhin que la maladie frappait nos soldats... ceux de l'Elbe les voyaient aussi mourir... Le maréchal Saint-Cyr, enfermé dans Dresde avec trente mille hommes,

[1] Je répète ici ce que j'ai déjà dit bien des fois ; c'est qu'en pareille matière je ne parle que d'après des autorités *positives*.

avait six mille malades [1]... il fut contraint de capituler !... eh bien ! que croyez-vous qu'il arriva ? La capitulation faite avec les généraux Tolstoï et Klénau ne fut pas ratifiée par le prince de Schwartzemberg, qui était cependant généralissime !... mais qui abusa de son titre de chef, en faisant une grande faute, en faisant mentir ses lieutenans !... Oh ! que le cœur est gros de haine en faisant revivre de tels souvenirs !... comme il souffre !... il y a un sentiment de douleur si profonde, qu'on ne la supporte qu'en espérant !

On dit que Napoléon II connaissait l'histoire de son malheureux père !... il ne la savait pas sans doute tout entière... s'il l'avait connue *telle qu'elle est*, il n'aurait pas consenti [2] à recevoir chez lui des hommes qui avaient trahi si lâchement non-seulement son père, mais ses compatriotes.

[1] Le maréchal Saint-Cyr fut pris avec vingt-trois mille hommes, treize généraux de division, vingt généraux de brigade et dix-sept cents officiers !!... Il faut ajouter six mille malades restés dans les hôpitaux de Dresde !...

[2] Si Napoléon avait fait une semblable infamie, que d'anathèmes lancés sur sa tête !... Il aurait été accablé sous le poids des injures ! quel privilége cependant autorise les autres à revêtir comme honorable ce qu'on aurait jugé indigne chez lui ?... Par cette conduite, l'amour qui était altéré pour lui, en France, a repris plus de force... et sans la trahison de quelques hommes que nous repoussons comme Français, Napoléon aurait triomphé de l'Europe entière, et peut-être, à son tour, verrait-elle blanchir les crânes de ses soldats dans les sillons de nos provinces.

Mais bientôt la conduite du prince de Schwartzemberg trouva des imitateurs, et même des émules... Le prince de Wurtemberg, après avoir signé une capitulation avec *le brave des braves* à Dantzick, *refuse de l'exécuter !...* (1er janvier 1814). Dans cette haine qu'il nous porte, les mots et les choses changent de nature et d'acception... l'honneur n'est plus de l'honneur, et ce qu'un homme a de plus sacré, sa parole, devient un jeu dont il peut rire !... Ah ! laissons de tels souvenirs pour un moment.

Lavalette avait remplacé auprès de moi, quoique imparfaitement peut-être, mon malheureux ami... ce bon Duroc !... il venait me voir... m'apportait des nouvelles... et me tenait au courant des choses que je ne pouvais savoir, ne sortant pas du tout, puisque j'étais dans mon premier deuil... Il avait une grande bonté, et son amitié pour Junot était très-vive... il lui en avait donné des preuves que jamais je ne lui avais reprochées, et qu'il ignorait qui fussent à ma connaissance... Un jour il était chez moi, seul :

— Pouvez-vous me donner un quart d'heure, mon bien bon et cher ami ?... lui dis-je.

— Oui, sans doute...

Et croyant qu'il s'agissait d'un service à me rendre, il vint tout joyeux s'asseoir à côté de moi...

— Mon cher comte, lui dis-je avec un accent sérieux, car ce que j'allais traiter avec lui l'était

beaucoup, vous avez été l'ami sincère de Junot.... Je vous aime d'abord pour vous, et puis ensuite pour cet attachement... vous lui en avez donné de grandes preuves... entre autres celles-ci...

Et je pris dans le tiroir de mon secrétaire un gros paquet de lettres d'une écriture de femme fort serrée et très-régulière. Lavalette fut stupéfait :

— J'ai vu dans ces lettres, continuai-je, que vous aviez connaissance de cette intrigue de Junot, car je ne l'appellerai pas une liaison... la plupart de ces lettres passaient par vos mains pour être remises à la personne qui a écrit celles que je tiens en ce moment...

— Comment! s'écria Lavalette... Junot gardait ces lettres-là !... mais c'est à faire battre deux montagnes!!!...

— Pourquoi voudriez-vous qu'il les eût brûlées? elles sont fort bien écrites; elles parlent d'un sentiment qui est peut-être vrai, et auquel il devait croire... Mais ce n'est pas de cela dont je vais m'occuper avec vous... écoutez-moi...

— Madame F** a été extrêmement mal pour moi dans ses relations avec mon mari... J'en avais été prévenue depuis le Portugal, mais j'avais toujours dédaigné de m'en venger... Aujourd'hui le moment de cette vengeance est venu, et je ne le laisserai pas échapper.

— Oh mon Dieu ! s'écria Lavalette.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie... Et pre-

nant une lettre parmi celles qui étaient sur mes genoux, je lus tout haut :

« Ce soir, accablée de tristesse, et ne cessant de pleurer, je suis sortie pour chercher une distraction... Après avoir fait le tour des boulevards extérieurs, je suis rentrée dans Paris... Alors, mon cœur s'est serré en songeant que vous ne l'habitiez plus !... J'ai voulu du moins revoir votre maison, et j'ai dit à mon cocher de me faire passer dans la rue des Champs-Élysées !... là, je me suis arrêtée, et j'ai cherché quelque chose de vous dans ce lieu que vous habitiez encore avant-hier... mais jugez quelle cruelle impression j'ai ressentie en voyant une vive clarté aux fenêtres !... tout était ouvert... et des sons joyeux sont venus jusqu'à moi !... C'étaient des chants... des harmonies... Oh ! que j'ai souffert en pensant que *j'étais là*, pleurant, seule dans ma voiture sur le seuil de votre porte !... moi, pauvre abandonnée, n'ayant pas le droit de faire cesser cette musique, ces éclats, et d'envelopper cette maison de deuil, etc., etc.

En écoutant la lecture de cette lettre, Lavalette fronça le sourcil...

— C'est très-mal à madame F**, dit-il enfin ; c'est très-mal... Comment diable Junot, aussi, gardait-il de pareilles lettres !... Tenez, il faut les brûler...

Il y avait précisément un très-grand feu, et il allait les jeter dedans, lorsque je l'arrêtai.

— Non pas, s'il vous plaît, lui dis-je... Ces lettres ne doivent pas être brûlées chez moi, et de cette manière... Écoutez-moi, et vous allez me comprendre.

Madame F** sait très-bien que je suis informée de toute cette affaire. Les journaux anglais en avaient parlé en 1808 en ramenant Junot en France... et l'empereur, craignant que je n'en fusse pas assez bien informée, me l'apprit dans le plus grand détail; ensuite Junot se trompa une fois d'adresse étant en Bourgogne [1]; enfin, je connais tout cela aussi bien que vous...

— Oh! si vous saviez comment tout cela s'est fait!... si vous saviez comment il a fallu!...

— Pas un mot de plus, mon ami... pas un mot de plus, je vous en supplie!... Laissez-moi vous achever mon projet... Je vous disais donc que madame F** sait que je suis instruite... elle a été mal pour moi dernièrement... elle a été mal pour moi à Lisbonne, à La Rochelle lors du débarquement de l'armée... elle sait que je suis instruite

1 J'ai raconté cette histoire dans la précédente livraison. Lorsque Junot revint à Paris, il fut embarrassé en me revoyant; mais je le mis à l'aise tout aussitôt en lui disant en riant : — Mon ami, le grand Condé prétendait qu'on pouvait très-bien être battu, mais *jamais surpris;* c'est la même chose : on peut bien faire une infidélité à sa femme, mais il ne faut pas qu'elle le sache. — Ah! je t'aime mieux qu'elles toutes réunies, s'écria-t-il en m'enlevant dans ses bras... — Et c'était vrai.

de tout... elle doit donc craindre que je ne me venge, parce qu'elle ne me connaît pas, et qu'en général les femmes ne repoussent pas ce moyen de compensation... Or donc, si je faisais un paquet de ces lettres, que j'y joignisse un portrait qui *est là*, dans ce même tiroir... et que je l'adressasse tout simplement à madame F**, je ferais une indignité sans but préservateur pour son bonheur intérieur... car son mari peut être auprès d'elle au moment où le paquet lui serait remis... Cependant elle doit être inquiète, et je veux faire cesser ses inquiétudes... En lisant quelques-unes de ces lettres, j'ai vu que vous étiez un peu et même tout-à-fait leur confident...

— Mon Dieu! s'écria Lavalette, si vous saviez!...

— Je ne veux rien savoir... Vous êtes le meilleur des hommes... vous avez connu la jeune femme presque enfant, et vous avez mieux aimé diriger ses affaires que de la voir à la merci d'une femme de chambre (c'était la seconde histoire de ce genre que je lui connaissais)... eh bien! c'est une vraie bonté.

— Eh non! eh non! ce n'est pas cela!... Tenez, je veux vous conter comment cela s'est fait...

— Et moi je vous répète que je ne veux rien entendre... Prenez ces lettres, prenez ce portrait... vous les rendrez à votre amie lorsqu'elle sera ici... N'est-elle pas à la campagne?...

— Oui...

— Eh bien! à son retour, vous lui direz que je

lui renvoie ce paquet de lettres et ce portrait... que j'ai voulu lui épargner les inquiétudes qu'elle devait avoir en les sachant en ma possession... Je vous ai chargé de la négociation, croyant être assurée par là de sa réussite... Voilà toutes les lettres [1] et le portrait.

Lavalette prit le paquet et s'acquitta de sa commission. On doit croire que madame F** m'en a su quelque gré?... Pas du tout... Elle a prétendu que j'avais VOULU L'HUMILIER... et que j'aurais dû brûler ses lettres...

Mais alors elle aurait été d'une mortelle inquiétude, et se serait continuellement crue sous le coup d'une attaque... J'avoue que j'ai été vivement blessée de voir transformer en une action *blâmée*, un fait que je jugeais, *moi*, très-digne de louanges au contraire...

Je parlais tout à l'heure de M. de Ce...c... C'était un homme d'esprit... supérieur même, et fort habile surtout dans une spécialité qui était celle du matériel de l'armée... mais il aurait été très-bien pour la bataille de Fontenoi... Quant au temps présent, le comte Daru lui avait montré comment on devait faire.

[1] Je le croyais ainsi; mais, depuis, j'en ai retrouvé quelques-unes dans un tiroir à secret qu'avait Junot dans un petit secrétaire dont il se servait habituellement. J'ai retrouvé, dans le même tiroir, deux petits billets d'une personne qui, alors, aurait donné tout son sang pour ravoir ces deux lignes...

M. de Ce...c avait épousé une veuve nommée madame de F.....e, tante de M. de Beausset, préfet du palais, homme éminemment spirituel, et qui a écrit deux volumes de Mémoires très-curieux, tant par leur vérité que par l'intérêt des documens qu'ils renferment. Madame de Ce...c mourut, et laissa M. de Ce...c veuf, isolé, et n'ayant aucun entourage, car sa fille, madame la baronne Adélaïde de F.....e, n'habitait pas avec son beau-père [1]... Or, il faut savoir que de tous les hommes de Paris, le comte de Ce...c était celui auquel le veuvage convenait le moins. Il était d'une exactitude minutieuse pour l'heure, à un tel point, que c'était l'occupation constante de la journée de sa femme de veiller à ce que jamais un ordre donné par le comte de C...c ne fût exécuté une *minute* après l'heure fixée... Il joignait à cela une profonde aversion pour les maux de nerfs... et une autre manie, portée éga-

[1] Madame la baronne de F.....e, fille de madame la comtesse de Ce...c, mais d'un premier mariage, est une personne aussi bonne qu'aimable et spirituelle... Elle a de ces charmes attachans qui ne sont possédés que par les femmes, et qui ont tant de force quand ils existent!... Elle a un pied, une main, qui peuvent servir de modèle... un son de voix ravissant... et lorsque cette voix chante quelques-uns des airs de Crescentini, avec cette parfaite méthode qu'elle a reçue de lui-même, c'est un véritable enchantement... J'aime madame de F.....e avec la conviction qu'elle plaira toujours à ceux qu'elle voudra conquérir. Il y a en elle du charme, et un charme *instinctif*...

lement à l'extrême, était *une affection* pour les chevaux, tellement tendre, si l'on peut le dire, qu'il se privait quelquefois de sortir par une nuit sombre et pluvieuse, afin de ne pas faire de mal à ses bêtes... et chassait un cocher qui voulait seulement presser leur allure.

J'ai expliqué ces trois manies assez au long pour que l'on puisse comprendre parfaitement ce que je vais dire.

Ennuyé de son veuvage, M. de Ce...c voulut se remarier. Il en parla à une de ses amies, qui lui promit de s'en occuper, et très-activement, car le comte était pressé... son dîner n'était plus servi à la même heure... jusqu'à ses chevaux se ressentaient de l'absence d'une maîtresse de maison... et il était presque au moment d'avoir lui-même des maux de nerfs, par la contrariété que tout cela lui donnait.

Son amie lui dit un jour qu'elle avait trouvé ce qu'il désirait. C'était une jeune veuve, qui, pour être comtesse et présentée à la cour, passait condamnation sur une grande différence d'âge, qui était cependant respectable, car il y avait entre eux, tout compte fait, plus de trente ans de distance... La jeune dame était riche, cependant fort agréable, et tout ce que l'amie de M. le comte de Ce...c lui en dit le décida à faire sa cour et à se faire présenter... Le jour fut pris ; l'amie prévint la jeune veuve, et lui recommanda surtout d'être exacte, en la prévenant de l'extrême im-

portance que le comte attachait à l'exactitude.

— A quelle heure dînez-vous ? dit madame de S....., qui était la jeune veuve.

— A six heures, mais six heures précises... N'allez pas arriver pour vous mettre à table... Venez à cinq heures et demie...

— Oh ! n'ayez pas peur !... je dirai à Victorine de m'apporter ma robe à trois heures...

— Mais, pour l'amour de Dieu, n'allez pas faire pareille chose !... Demandez votre robe pour mercredi, puisque notre dîner est pour jeudi !... Faites cela pour moi, Ernestine... je vous en conjure !... Je tiens à vous voir comtesse de Ce...c, et jamais vous ne porterez ce nom si vous ne suivez pas mes avis...

Madame de S..... promit de demander sa robe pour le mercredi... Elle se jeta dans sa calèche pour y aller elle-même, afin que l'ordre fût donné à Victorine, de manière, dit-elle à son amie, qu'il ne soit pas éludé... Et puis, la première chose qu'elle fit, ce fut de l'oublier... Elle essaya la robe... changea la forme du corsage plus de dix fois, et finit par se faire faire une autre robe, tout-à-fait différente de la première...

Le jeudi, M. le comte de Ce...c dit, dès le matin, à son valet de chambre :

— Que ma toilette soit prête pour cinq heures, et que mes chevaux soient attelés à cinq heures un quart bien précises...

Et, avec lui, on savait que *cinq heures* c'était

cinq heures, et non pas *cinq heures deux minutes.*

A cinq heures et demie, le comte de Ce...c était chez l'amie commune.

— Votre belle amie n'est pas exacte, dit-il en entrant...

Mais il souriait; car, au fait, il n'était que cinq heures *trente-trois minutes,* et, pour une première fois, il fallait de l'indulgence.

— Est-ce que madame de S..... a l'habitude de se faire attendre? dit-il quelque temps après d'un ton plus sérieux.

— Mon Dieu, non, répondit l'amie qui savait, tout au contraire qu'elle était fort inexacte.

— C'est qu'il est six heures moins dix minutes, fit observer le comte en tirant sa montre... l'une des plus excellentes qui soient jamais sorties des mains de Brégnet...

L'amie le fit promener dans le jardin... elle engagea la conversation sur des sujets qu'il aimait, avec les personnes invitées, qui, n'ayant pas comme lui la manie de l'exactitude, avaient toute leur liberté d'esprit.

Six heures sonnèrent à Saint-Sulpice...

— Vous lui avez bien dit que l'heure était pour six heures, n'est-ce pas?

— Mais sans aucun doute... Je commence à être inquiète... Il peut lui arriver quelque chose de fâcheux...

Et pendant le temps de toutes ces allées et venues, du salon au jardin et du jardin au salon,

six heures et demie sonnèrent!... M. de Ce...c était soucieux... Il était assis dans un coin du salon et ne parlait plus... Enfin l'aiguille de la pendule marqua sept heures moins un quart...

— Il est décidément arrivé quelque accident à Ernestine, dit son amie... Je vais envoyer chez elle...

Comme elle allait sonner, un bruit de tonnerre se fit entendre. On se précipita à la fenêtre d'un petit salon qui donnait sur la cour, et l'on vit entrer avec fracas une jolie petite voiture, sortie des ateliers de Gœtting, attelée de deux charmans chevaux alezans, mais qui étaient couverts de sueur et d'écume, et paraissaient aux abois...

Tout le monde rentra dans le salon; la porte s'ouvrit, et l'on annonça madame de S...

Elle était charmante, et le paraissait encore plus dans un négligé ravissant qui était combiné de manière à faire valoir tous ses avantages... A peine fut-elle entrée, qu'une forte vapeur éthérée se répandit dans la chambre...

— Mon Dieu, dit-elle de sa voix douce à la maîtresse de la maison, combien je suis désolée de vous avoir fait attendre ainsi... Voyons, me faut-il faire beaucoup d'excuses?...

Et elle se tournait, en souriant languissamment, vers les hommes qui étaient dans le salon, et fixait surtout le comte de Ce...c, qui, pour le dire en passant, avait une figure assez remarquable... mais pas en beauté.

— Ah! bien! poursuivit-elle, il n'y a pas de femmes... Je vois que je n'ai pas d'excuses à faire... Imaginez-vous, chère amie, qu'au moment de m'habiller, j'ai ressenti les atteintes de mon mal habituel... ces maudites vapeurs!... ces maux de nerfs détestables qui me tueront, voyez-vous!... Oh! ils me tueront!... Aujourd'hui ils m'ont abattue avec une violence telle, que j'ai été forcée de suspendre ma toilette... Ma femme de chambre m'a donné ma potion ordinaire... mais elle n'a pu empêcher l'attaque d'avoir lieu, et, pendant une heure, j'ai été dans un état!... mais un état à faire pitié à un ennemi!... Et puis je voyais l'heure s'avancer... et nous sommes si loin!... de la rue de la Pépinière à la rue de Tournon!... J'ai été au moment de vous écrire pour vous demander de m'excuser, et puis j'ai pensé que de vous voir était pour moi le meilleur moyen de guérison... J'ai demandé une toilette de malade, et je me suis jetée dans ma voiture en criant à mon cocher : — Je veux arriver dans dix minutes!... Crevez mes chevaux, cela m'est égal, pourvu que j'arrive... et me voilà, ajouta-t-elle en souriant d'une manière charmante et tendant une petite main d'enfant à son amie...

Mais *l'amie* était soucieuse... Elle voyait la figure toute singulière de M. de Ce...c, et n'augurait rien de bon du regard effaré qu'il avait jeté sur madame de S..... en l'entendant raconter, d'une *charmante et enfantine* manière, qu'elle

avait *des attaques de nerfs*... que c'était son mal habituel!... lui qui détestait les maux vaporeux!... lui qui aurait sacrifié tous les bonheurs, toutes les joies de l'âme, a de la ponctualité pour la remise de son journal... Mais, lorsque terminant le récit de sa journée aventureuse, elle dit à son cocher : — Crevez mes chevaux, *cela m'est égal pourvu que j'arrive*... oh! alors il fut décidé, et il redevint calme. On dîna, il mangea beaucoup, car il se mourait de faim... L'amie augurait assez bien de ce calme apparent... Elle ignorait que rien n'est commode, dans les grandes occasions comme dans les petites, comme les partis pris... Après le dîner il s'approcha de la jeune veuve... lui parla long-temps... lui fit même une sorte de cour... La chose était d'autant plus facile qu'elle était charmante... A dix heures du soir on annonça sa voiture; il demeura encore quelques instans, puis il prit congé de la jeune veuve et de la maîtresse de la maison... Celle-ci, en le reconduisant, lui dit :

— Eh quoi! vous partez le premier!... Vous ne voulez donc pas conclure cette affaire?...

— Comment, vous qui me connaissez, pouvez-vous me faire cette question? dit le comte de Ce...c avec un air indigné qui devait être bien amusant... J'aurais peut-être supporté les attaques de nerfs... l'inexactitude... mais crever des chevaux comme les siens, pour arriver cinq minutes

plus tôt, voilà ce qui met entre nous une barrière que rien ne peut rompre...

Et il s'échappa après cette belle phrase, laissant son amie stupéfaite de tant d'originalité.

— Eh bien ! il est parti !... dit la jeune veuve d'une voix languissante en se tournant à demi sur le canapé où elle s'était couchée...

— Sans doute !... Comment ! je vous préviens des travers de cet homme, et vous trouvez charmant de vous présenter à lui armée de ce qu'il déteste le plus !... Ma chère Ernestine, vous êtes bien étourdie !...

— Mais pas du tout, dit la jeune femme en étouffant un bâillement... J'étais vraiment malade, d'abord... et puis j'ai pensé qu'il était convenable, avec un original comme votre comte, de me faire voir à lui telle que je suis... Songez donc qu'habituellement, pour ne pas dire *toujours* inexacte, je n'aurais eu d'autre ressource, avec un homme comme celui-là, que mes attaques de nerfs !

CHAPITRE II.

Repos, et puis souffrance! — Évacuation de la Hollande. — Molitor. — La maison d'Orange. — L'empereur à Saint-Cloud. — Le corps-législatif. — M. de Montgaillard. — M. de Norvins. — Le duc de Bassano. — Son admirable conduite. — Il est le vrai patriote. — Il demande la paix *à genoux*. — Discours de l'empereur. — Manifeste des alliés. — Murat. — Le duc de La Vauguyon. — Il n'est pour rien dans ce que j'en dis. — Vénération pour sa mémoire. — L'Italie. — Fouché. — Murat comme roi de Naples. — L'amiral Bentinck. — Détails curieux. — La reine. — L'Autriche comme alliée. — M. de Mire et M. de Metternich. — Naples et son peuple. — Indépendance de l'Italie. — Grands mouvemens. — Le prince Eugène repoussé en Lombardie. — Étrange méprise sur lui.

J'ai respiré un moment, en rappelant à ma mémoire attristée une anecdocte plaisante sur un homme qui ne l'était pas du tout... Je me suis reposée pendant quelques instans en écrivant ces pages insignifiantes... Hélas !... maintenant TOUT porte coup ! tout est sombre et sinistre !... un crêpe noir enveloppe ce qui était naguère lumineux et beau !... O malheur et souffrance !... que d'épreuves il nous fallut subir !... nous si nourries dans

cette sorte de douleur.. L'HUMILIATION!... Je ne dis pas dans ces lignes toute l'amertume dans laquelle se noyait mon âme !... pourquoi le dirais-je?... Ceux qui savent me comprendre, me traduiront toujours assez pour que mes paroles graves éveillent en eux des sentimens qui me répondent.

La Hollande était évacuée... le général Molitor n'avait pu résister, avec quatorze mille hommes, au général Bulow, qui en avait soixante mille... La maison d'Orange était rappelée. Dantzick, comme je l'ai dit, Dresde, TOUT avait capitulé, et tout avait été trahison !... Enfin, le 15 décembre 1813... il ne restait plus UN AMI à la France, de l'autre côté du Rhin... Le Danemarck lui-même... cet allié si fidèle!... si long-temps fidèle !... le Danemarck, qui avait été l'ami du comité de salut public!... eh bien... l'allié de Robespierre n'eut pas le courage de le demeurer de Napoléon malheureux !... L'infortuné !... il voyait autour de lui la perversité prendre de nouvelles formes, pour lui parler d'ingratitude ! Un dernier coup devait lui être porté... la fortune ne le fit pas attendre long-temps.

L'Europe entière était en activité dans le grand drame politique où la France jouait le rôle principal, et où elle devint victime, de conquérante qu'elle avait toujours été... C'est une péripétie, dont les secousses étaient la vie et la mort de plusieurs millions d'hommes !... Napoléon commença alors une nouvelle carrière,

dans laquelle il tient plus du Dieu que de l'homme.

Arrivé le 9 novembre à Saint-Cloud, l'empereur ne perdit pas un moment pour la défense de la France... Sa sollicitude est excitée par l'obligation d'organiser à Paris un système de sûreté... Aux extrêmes dangers, il veut opposer les extrêmes mesures... car les revers ne l'ont pas changé... il est toujours le premier de tous !

Le corps-législatif s'ouvrit le 19 décembre 1813. Elle était bien solennelle cette séance, où Napoléon apportait devant les représentans de la nation une destinée que le ciel semblait répudier désormais !... Le 15, le sénat avait mis trois cent mille conscrits à sa disposition ! et, pour rendre la séance d'ouverture plus auguste et plus imposante par son importance, un sénatus-consulte du même jour appelle à cette séance le sénat et le conseil d'État [1]. C'est le salut de l'empire qu'il faut assurer !... déjà, le 2 décembre, l'empereur avait fait notifier au comte de Metternich qu'il acceptait les conditions de Francfort [2]. Pour

[1] Conçoit-on que M. de Montgaillard trouve *répréhensible* que l'empereur appelle autour du trône et de la nation les deux corps les plus importans de l'État !... Il traite cette mesure *d'arbitraire... Leur présence*, dit-il, *fascinera les yeux...* C'est bien absurde !...

[2] Les conditions proposées par l'Autriche et les puissances coalisées étaient celle-ci :

garantie de ses intentions, il donnait la liberté à Ferdinand VII, et signait le 11 décembre le traité de Valancey. Ce traité aurait pu être signé et surtout exécuté plus tôt. M. de Norvins a raison de dire que c'est la faute du duc de Feltre... Ce n'est pas la seule chose à lui reprocher relativement à l'empereur !... M. le duc de Vicence était alors ministre des affaires étrangères ; ses intentions pour la paix étaient bien reconnues... du reste, le duc de Bassano était autant que lui porté à cette paix, et de plus il était habille... Il a supplié Napoléon de la faire !... Que pouvait-il faire de plus que de l'*implorer à genoux ?*... Il était l'un des hommes entourant l'empereur, le plus dévoué tout à la fois à sa cause et à celle du pays... il aurait fallu à Napoléon un ministère composé d'hommes comme lui !...

Le 19 décembre, le corps-législatif fut ouvert pas l'empereur comme je l'ai dit plus haut... Quoique le discours de Napoléon soit dans tous les journaux de cette époque, je veux le mettre dans ces pages, uniquement consacrées à sa

1° La France avait pour limites le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ;

2° L'Espagne rendue à ses maîtres ;

3° L'Italie, l'Allemagne, la Hollande, rétablies comme États indépendans, etc... On a prétendu que les alliés n'avaient fait ces propositions que pour masquer leur projet d'invasion. Je suis persuadée, et même convaincue du contraire...

mémoire... C'est monumental comme beauté de sentiment... il n'y a pas seulement des paroles dans ces phrases si riches de pensées... il y a tout une grande âme révélée à son siècle...

« SÉNATEURS, CONSEILLERS D'ÉTAT... DÉPUTÉS DES DÉPARTEMENS AU CORPS-LÉGISLATIF,

» D'éclatantes victoires ont illustré les armes » françaises dans cette campagne; des défections » sans exemple ont rendu les victoires inutiles : » tout a tourné contre nous; la France même » serait en danger, sans *l'énergie* et *l'union* des » Français. Dans ces grandes circonstances, ma » première pensée a été de vous appeler près » de moi; mon cœur a besoin de votre présence » et de votre affection... Je n'ai jamais été séduit » par la prospérité; l'adversité me trouvera au- » dessus de ses atteintes. J'ai plusieurs fois donné » la paix aux nations lorsqu'elles avaient tout » perdu. D'une part de mes conquêtes, j'ai élevé » des trônes pour des rois qui m'ont abandonné. » J'avais conçu et exécuté de grands desseins » pour la prospérité et le bonheur du monde... » Monarque et père, je sens que la paix ajoute à » la sécurité des trônes et à celle des familles.

» Des négociations ont été entamées avec les » puissances coalisées. J'ai adhéré aux bases » préliminaires qu'elles ont présentées... J'ai or-

» donné qu'on vous communiquât toutes les piè-
» ces qui sont en original au portefeuille de mon
» département des affaires étrangères. Rien ne
» s'oppose de ma part au rétablissement de la
» paix... Je connais et je partage tous les senti-
» mens des Français... Je dis des Français, parce
» qu'il n'en est aucun qui désirât la paix au prix
» de l'honneur... Sénateurs, conseillers d'État,
» députés des départemens, vous êtes les orga-
» nes naturels de ce trône, c'est à vous de don-
» ner l'exemple d'une énergie qui recommande
» cette génération aux générations futures...
» Qu'elles ne disent pas de nous : Ils ont sacrifié
» les premiers intérêts du pays, ils ont reconnu
» les lois que l'Angleterre a cherché vainement
» pendant quatre siècles à imposer à la France.
» Vous ne devez pas craindre que la politique de
» votre empereur trahisse jamais la gloire na-
» tionale. De mon côté, j'ai la confiance que les
» Français seront constamment dignes d'eux et
» de moi... »

On m'apporta ce discours avant son impression... Je fondis en larmes en le lisant... Chaque parole allait éveiller une émotion dans mon âme... Dans cette admirable et noble manifestation d'un héros venant demander assistance dans les revers d'une grande destinée, il y avait toute la vie d'un homme... Il y avait tout Napoléon dans ces vingt lignes... Oh! malheur !... mal-

heur à qui a pu le méconnaître, et discuter froidement sur cette page de son existence politique !

Les amis qui me rendirent compte de cette séance, me dirent TOUS que l'émotion avait été profonde lorsque l'empereur avait parlé, et que sa voix sonore et si gravement accentuée avait dit ces mots admirables aux représentans de la France... *Là*, il n'y avait pas de traîtres. Mon Dieu! devait-il donc les trouver autour de lui?... dans sa propre famille !... Lorsque ma pensée s'arrête sur ces scènes déplorables, mon cœur se gonfle... Il me prend comme un vertige et je souffre... je souffre à mourir.

Il existait une pièce importante, que l'on tâchait de soustraire aux provinces et à la masse du peuple, parce qu'elle n'était autre chose qu'un manifeste incendiaire, qui mettait pour ainsi dire la tête de l'empereur à prix... Cette phrase seule était indigne, selon moi, des souverains alliés.

« *Les souverains alliés ne font pas la guerre à* » *la France... Ils désirent qu'elle soit forte et heu-* » *reuse... C'est à l'empereur* SEUL *qu'ils font la* » *guerre... ou plutôt à cette prépondérance qu'il* » *a trop long-temps exercée hors des limites de son* » *empire, pour le malheur de l'Europe et de la* » *France...* »

Ainsi, dans le même moment où l'on traitait avec Napoléon, on dévouait sa tête à une sorte de proscription... on la signalait à ses sujets comme une tête proscrite par le collége des rois d'Europe !... Cette proclamation de Francfort est bien adroite... Elle tendait à désunir la France elle-même, et jetait au milieu de nos provinces un sujet de discordes civiles, qui devait nous être mortel dans le moment fatal où nous avions surtout besoin d'accord et d'union entre la tête qui concevait et le bras qui exécutait.

Cependant, malgré ces premiers efforts, l'énergie naturelle à la France répondit d'abord à l'appel de Napoléon. D'épais bataillons se levaient encore, et ils auraient été une muraille vivante à son trône, si lui-même ne l'eût abattue par sa volonté.

Nous sommes arrivés maintenant à un sujet d'autant plus important, que jamais la France n'aurait pensé qu'un jour elle aurait à redouter l'homme qui va nous occuper. C'est Murat [1]. Déjà depuis long-temps sa conduite incertaine faisait soupçonner une défection... Il est pénible d'avoir

[1] Je déclare que tout ce que je dis dans ces Mémoires relativement à la conduite du roi de Naples envers la France et l'empereur ne m'a en aucune manière été communiqué par M. le duc de La Vauguyon, qui, au contraire, conserve le plus grand attachement et le plus grand respect pour sa mémoire. Comme il craignait qu'on ne pût le penser parce qu'il est de mes amis, je lui ai promis de

à tracer ce mot.... mais quel autre terme puis-je employer, pour exprimer ce que j'éprouve moi-même, en reportant mes souvenirs à cette époque de la vie de Murat? Il le faut pour être au contraire impartiale, et cependant, peut-être au fond du cœur Murat ne voulait-il pas *trahir*. Il croyait même servir l'empereur en conservant l'Italie dans la main d'un prince de sa maison. Voilà du moins ce que peut faire croire sa correspondance. Je possède des lettres de lui écrites à Napoléon, à la fin de 1813. Ces lettres sont d'une grande importance pour l'histoire, parce qu'elles montrent les grands projets qu'on avait alors sur l'Italie; elles sont d'ailleurs très-peu connues, parce que l'empereur était bien éloigné de l'intention de les rendre publiques lorsqu'il les reçut, et que de son côté Murat ne pouvait pas les publier, parce qu'elles auraient montré ses véritables intentions à l'Autriche, qui était jouée par lui avant le traité qu'il signa enfin avec elle. Pour être bien comprise, il me faut parler de la situation de l'Italie en 1813.

Les Autrichiens ne sont pas aimés aujourd'hui

dire la vérité à cet égard. Je n'avais d'ailleurs besoin de personne pour établir mon opinion sur Murat. La France ainsi que moi n'avons qu'à regarder les faits, Murat a été malheureux, dira-t-on... Et Napoléon!!... Une agonie de sept années sur le rocher de Saint-Hélène fait regarder la mort donnée par une balle comme un bonheur! ..

en Italie... Ce n'est pas que leur domination soit plus pénible à supporter qu'une autre, c'est parce que les Italiens ne peuvent en supporter aucune, si ce n'est celle de leurs compatriotes. Tout ce qui n'est pas italien leur est odieux, et ils se regardent comme des esclaves sous le joug, aussitôt qu'une langue étrangère se parle dans leur patrie. Ainsi donc, à l'époque que je cite, nous-mêmes nous n'étions pas aimés en Italie, et le vice-roi, dont on parlait en France comme du souverain bien-aimé de la Lombardie, y était tout simplement détesté [1]. Je dis ce mot, parce que la haine qu'on lui portait était injuste, et qu'elle ne doit lui causer aucune atteinte ; mais il est de fait qu'à Milan il n'était pas aimé, ainsi que dans le reste du royaume.

L'Angleterre, toujours attentive à ce qui pouvait accélérer la chute de Napoléon, s'empressa d'accueillir ce nouveau germe de malheur pour lui. Des agens furent envoyés en Italie. L'état de ses différentes provinces fut facilement révélé, surtout dans l'instant où le typhus avait moissonné presque en entier toute cette armée que le prince Eugène avait envoyée en Allemagne, au

1 Un pouvoir, quel qu'il soit, a toujours des partisans. Ainsi le prince Eugène était aimé de quelques familles ; mais en général il ne l'était pas. Lorsque les Autrichiens furent les maîtres, on le regretta ; et si d'autres viennent, ils seront pleurés. Ainsi va le monde.

printemps de cette même année. Ce fut alors qu'un vaste plan fut conçu, et que, pour rendre le coup plus rude à Napoléon, on choisit la main de Murat pour l'exécuter... Avait-on l'intention de lui tenir à lui-même ce qu'on lui promettait? ceci est une autre question. Voici dans quelle position était Murat, à la fin de 1813, vis-à-vis de la France et de l'Italie.

Lorsque Murat quitta une seconde fois l'armée française, après la bataille de Leipsick, pour retourner à Naples, il passa par Milan. Là était, depuis plusieurs mois, un homme qui lui était attaché, malgré tout, et qui y vivait dans une profonde retraite, se trouvant frappé tout à la fois de la disgrâce de Napoléon et de celle de son roi : c'était M. de La Vauguyon... [1] Dans la position où était Murat, il comprit le besoin d'un véritable ami et d'un serviteur dévoué et fidèle ; il envoya chercher M. de La Vauguyon. Celui-ci était alors enthousiasmé d'une pensée noble et grande ; c'était l'indépendance de l'Italie, le rétablissement des anciennes puissances, et tout le pays au delà des Alpes, maître enfin de lui-même, comme il l'était dans ses beaux jours... Il ne rêvait qu'à cette grande entreprise, et ce fut d'abord d'elle qu'il entretint Joachim.

1 Je n'ai pas besoin de répéter ici qu'il n'y a que les détails à l'honneur de Murat que je tienne du duc de La Vauguyon.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté doit diriger ce mouvement qui fermente déjà dans tous les cœurs patriotes de l'Italie et se déclarer son protecteur. Je crois qu'elle ne peut suivre une meilleure route, pour sa gloire comme pour son intérêt...

M. de La Vauguyon parlait avec l'accent d'une profonde conviction, et cela produit toujours un grand effet. Murat fut séduit par le tableau de la régénération d'un beau pays...

— Eh bien! dit-il, allez à Rome, prenez le commandement de la division napolitaine qui doit y être en ce moment, et prenez possession des États de l'Église. Écrivez-moi souvent à Naples le résultat de vos entreprises.

Murat repartit aussitôt pour Naples, et M. de La Vauguyon le suivit immédiatement pour se rendre à Rome. Mais un singulier incident devait s'offrir à lui dans sa route.

En arrivant à Bologne, il fut très-surpris de trouver là le duc d'Otrante qui retournait à Naples, après avoir été chassé de son gouvernement d'Illyrie par les Autrichiens qui s'étaient emparés des bouches du Cattaro, de Zara et de toutes les côtes orientales de l'Adriatique. Fouché retournait à Naples pour renouer les fils d'intrigues qu'il avait ourdis avant son départ pour l'Illyrie. L'aveuglement de l'empereur était inconcevable. Fouché engagea M. de La Vauguyon à dîner, et celui-ci trouva chez le duc d'Otrante un homme

important dans l'armée italienne; c'était le général Pino... Pendant le dîner la conversation fut générale; mais, aussitôt après, le duc d'Otrante les engagea tous deux à passer dans son cabinet, et là il parla avec une sorte de franchise qui aurait été surprenante si l'on pouvait s'étonner que l'intérêt personnel ne s'arrangeât de toutes les formes pour se satisfaire. Fouché voyait un grand résultat dans cette délivrance de l'Italie, et il est pour moi hors de doute que Fouché avait de vastes espérances, qui ne furent même pas révélées à ceux qui croyaient avoir sa confiance [1].

— Monsieur, dit le duc d'Otrante au duc de La Vauguyon, voici le moment d'attacher votre nom à une immense et glorieuse entreprise. L'Italie appelle de toutes parts à son secours... Il n'est aujourd'hui qu'un seul homme qui puisse lui répondre, c'est le roi de Naples... Avec son beau courage, avec son nom, avec l'amour de son peuple, qui est tout entier pour lui [2], il peut faire de grandes choses; il faut qu'il les exécute. Il faut que l'Italie soit libre, et il faut qu'elle le soit immédiatement.

1 Je me trompais en écrivant cela. J'ai reçu une lettre hier d'un de mes amis que je ferai connaître dans les chapitres suivans, qui donnera la mesure de ce que Fouché était aux yeux des gens qui étaient près de lui en 1814, au mois de février.

2 Il le croyait du moins à cette époque.

Et, partant de cette pensée, il la développa avec un art infini. M. de La Vauguyon, dont l'intérêt était de l'observer, le suivit dans tous les détours où il faisait entrer son esprit souple et ingénieux. Il était visible que non-seulement il méditait le grand mouvement dont il parlait, mais que des intentions plus profondes et plus secrètes étaient au fond de son âme. Il ne s'expliquait pas clairement, mais cependant on voyait qu'il était sous la puissance de ces vastes conceptions qui compromettent quelquefois la vie pour les mener à bien; aussi était-il également visible que, dans ses projets, il devait être l'âme et la tête qui concevaient, et Murat le bras qui exécutait. Le général Pino, l'un des chefs sur lesquels l'empereur comptait le plus, était peut-être le moins fidèle de toute l'armée lombarde. Il avait d'abord assisté à la conférence importante qui avait lieu, en simple auditeur; mais il devait bientôt y prendre une part active, et d'une manière qui devait surprendre M. le duc de La Vauguyon.

— Général, lui dit-il en s'avançant vers lui, j'ai une proposition à faire au roi Joachim qui, je crois, ne peut lui être qu'agréable. Je commande dans Mantoue; la garnison, toute composée de vieux soldats, m'est entièrement dévouée... Je vous offre de vous rendre maître immédiatement de la place, et de la remettre au roi de Naples.

M. de La Vauguyon comprit à l'instant même

de quelle haute importance une telle action était pour le succès de l'entreprise. Elle montrait l'exemple au reste de l'Italie, et donnait pour premier pas dans la carrière une garantie telle qu'on ne pouvait l'espérer. Mais il n'avait pas en ce moment avec lui quatre hommes et un caporal, et ne pouvait d'ailleurs accepter sans que le roi Joachim en fût prévenu... Il expédia tout aussitôt un officier à Naples, pour que le roi donnât son assentiment... Murat ne fit aucune réponse !... Il était à cette époque retombé pour quelques jours sous la domination de la reine... Or, il faut dire que tout ce que la reine de Naples redoutait, c'était la libération de l'Italie, parce qu'elle perdait alors son influence comme sœur de Napoléon. Elle aimait mieux s'en remettre à l'Autriche !... sans calculer que l'Autriche était le nom le plus impopulaire qu'elle pût prononcer à Naples !...

Aussitôt que Murat fut de retour à Naples, il fut tiraillé par une foule d'intrigues, absurdes dans leur objet et terribles dans leurs conséquences. La reine, dont l'ambition alarmée craignait cette belle liberté italienne et l'indépendance des puissances rétablies dans leur exercice de souveraineté, travaillait à tout faire plutôt que de voir réussir ce plan qu'elle ne considérait que comme sa ruine, et chaque jour les scènes les plus scandaleuses étaient l'objet de la curiosité maligne de la cour de Naples, qui n'était pas plus charitable

pour ses souverains que la société ne l'est pour nous lorsque nous l'admettons dans l'intérieur de nos intérêts privés.

A cette époque Murat en avait de bien grands avec l'Angleterre. Lord Castelreagh avait compris, en homme habile qu'il était, combien il était important, non-seulement de gagner Murat, mais de le maintenir là où il était. Voici donc quelles furent les bases du traité qui devait être signé et dont les préliminaires furent échangés.

L'Angleterre reconnaissait Joachim Murat pour roi de Naples, et s'engageait à le faire reconnaître comme tel par Ferdinand, qui abandonnait les États de Naples pour demeurer en Sicile. Le royaume de Naples devait s'agrandir de toute la marche d'Ancône. L'indépendance de l'Italie, le rétablissement de toutes les petites souverainetés, comme avant la conquête. Pour aider à cette dernière clause, l'Angleterre donnait VINGT MILLIONS à Murat pour les frais de la guerre qu'il allait avoir probablement à soutenir, et une armée de vingt-cinq mille hommes à commander. L'amiral Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée, était chargé de poursuivre cette négociation, à laquelle l'Angleterre mettait le plus grand intérêt. M. de La Vauguyon, maître alors de Rome, où il avait remplacé le général Miollis dans le commandement des États de l'Église, faisait tous ses efforts pour exciter Murat à prendre un parti, et le retour de ses courriers

ne lui apportait aucune réponse satisfaisante ; rien ne lui donnait même l'assurance que Joachim prendrait le parti qu'il regardait, lui, comme le seul qu'il eût à suivre, et qui, en effet, eût été admirable s'il eût eu pour but, avec le bonheur de l'Italie, de conserver une puissance fidèle à Napoléon... Mais M. de La Vauguyon attendait vainement ; Murat ne prenait aucune décision ; on parlait même d'un traité avec l'Autriche. M. de Mire, ministre d'Autriche à Naples, et que nous avons tous connu à Paris, où il était secrétaire d'ambassade avec M. le comte de Metternich, avait acquis sur la reine une influence qu'il faisait tourner à l'avantage de son souverain, et la faiblesse de Murat le perdit dans cette circonstance, la plus importante non-seulement de sa vie, mais de celle de tout un peuple.

Le duc de La Vauguyon était toujours à Rome, où il attendait avec anxiété qu'il plût à Murat de se décider. Aucune nouvelle ne lui parvenait, et l'inquiétude commençait à être grave, lorsqu'un jour son valet de chambre lui annonça deux hommes qui insistaient vivement pour le voir à l'instant même.

Leur avez-vous dit que j'étais à ma toilette ? dit le duc, qui en effet s'habillait en ce moment.

Oui, général.. ils attendent... et ils peuvent bien attendre, ajouta le valet de chambre... car ils n'ont pas l'air de gens de grande importance.

M. de La Vauguyon continua sa toilette sans se

hâter le moins du monde. Un second message, assez péremptoire, vint lui rappeler qu'il était attendu avec impatience... il passa alors dans son cabinet, et donna ordre qu'on introduisît les deux individus qui paraissaient si pressés. Il vit en effet deux hommes d'une apparence ordinaire; l'un d'eux était assez petit et ce fut lui qui porta la parole :

Je vous ai fait demander, monsieur le général, avec quelque insistance, dit-il au duc avec un accent qui le lui fit reconnaître pour Anglais, parce que mes momens sont précieux, et que j'en ai fort peu à demeurer ici. Mais il me fallait vous entretenir, puisque je ne puis avoir aucune nouvelle du roi Joachim... Je suis le général Bentinck...

Le duc de La Vauguyon renouvela toutes ses excuses; mais, à vrai dire, en ce moment l'étonnement surpassait toute autre impression.. L'amiral Bentinck à Rome!... presque déguisé... là... dans son palais... venant lui renouveler pour son roi l'offre de l'appui de l'Angleterre... Tout cela lui paraissait fabuleux et cependant était bien réel. Il comprit quel parti Murat pouvait tirer de l'Angleterre, car elle paraissait tenir à lui profondément.

Général, lui dit Bentinck, le roi Joachim se conduit mal avec mon gouvernement. Il sait ce qu'il peut attendre de lui, et il devrait agir avec plus de franchise et de loyauté, et surtout de

diligence. Dans la crise où se trouve l'Europe en ce moment, il est d'urgence que la question de l'Italie soit promptement décidée... Vingt-cinq millions en argent; vingt-cinq mille hommes de troupes. Votre roi accepte-t-il ces propositions, et avec elles l'offre de l'amitié de mon gouvernement?... L'alliance de la Grande-Bretagne, il doit le savoir, lui procure celle de tous les autres rois de l'Europe... Mais qu'il se hâte; de qui veut-il tenir sa puissance?... de l'Angleterre ou de l'Autriche?... Général, il faut qu'il prenne un parti... la démarche que je fais en ce moment vous prouve d'abord mon estime personnelle pour votre caractère en venant ainsi me confier à votre loyauté, et le prix que j'attacherais à faire réussir ce qui est si heureusement commencé.

M. le duc de La Vauguyon comprenait, pour le moins, aussi bien que Bentinck, la nécessité de prendre un parti, et il lui dit à lui-même combien il insistait à cet égard auprès du roi de Naples... Bentinck le savait probablement, et ce fut la connaissance qu'il avait du noble caractère du duc de La Vauguyon, et de son désir personnel à lui-même de voir réussir le plan, tel que l'Angleterre l'avait conçu, qui le détermina, ainsi qu'il le dit ensuite à quelqu'un de qui je le tiens, à faire une démarche qui, avec beaucoup de gens que je connais, se serait peut-être terminée par un séjour au château Saint-Ange. Mais l'amiral s'était confié à l'honneur, à la loyauté de M. de La Vauguyon,

et cette égide était sacrée... Bentinck repartit pour aller regagner son canot à Civitta-Vecchia, en recommandant au duc *les intérêts de l'Italie !*...

Mais quel fut le désappointement de celui-ci, lorsqu'en réponse à une nouvelle lettre de lui, plus pressante que toutes les autres, il vit arriver à Rome un aide-de-camp du roi, qui ne fit que traverser la ville, et qui allait porter aux avant-postes autrichiens la notification du traité que Murat venait de signer avec l'Autriche [1] !...

Au milieu de ce conflit d'intrigues et de passions, car elles se joignaient au péril commun qu'elles doublaient encore dans ces terribles instans, Murat avait écrit à l'empereur une lettre fort remarquable, le 25 décembre de cette année 1813. Cette lettre est en ma possession, ainsi que quelques autres, et je la place ici comme monument historique ; il en avait écrit une autre avant celle-ci, mais je ne l'ai pas. Je sais seulement qu'elle était peu concluante, et que l'empereur lui répondit par cette phrase laconique et assez dure :

— Portez-vous sur la Piave, *et attendez-y des ordres*...

Ce fut alors que Murat, irrité par cette manière hautaine de le traiter, se décida à occuper défi-

1 C'était bien toujours dans le même but. Mais l'Autriche intervenant, il ne fallait plus parler de l'indépendance de l'Italie.

nitivement les États de l'Église. Jusque là, M. de La Vauguyon n'avait été à Rome que comme commandant la division napolitaine; le roi lui donna l'ordre de prendre le titre de gouverneur-général des États Romains... Il partit de Naples pour joindre en effet le vice-roi avec son armée, et se porter sur le Pô. Mais ce fut avec une lenteur qui dénotait assez combien peu il avait l'intention de demeurer fidèle. A présent il faut révéler de tristes vérités; mais l'histoire a un burin qui ne peut être indulgent, il faut qu'il trace ce qui est avec une entière impartialité... Lorsqu'il fallut marcher, le roi de Naples déclara qu'il n'avait point de fusils. On lui en expédia douze mille d'Alexandrie. C'est un fait positif... Ce qui l'est autant, c'est que ces mêmes fusils étaient déjà destinés, quand ils furent livrés, à tirer sur des Français!...

Murat était alors absent de Naples!... Voici sa lettre du 25 décembre 1813 à l'empereur.

Naples, le 25 décembre 1813.

Sire,

J'ai reçu votre lettre du 4, en réponse à la mienne en date du 23 novembre; vous me croyez sur le Pô, vous supposez qu'à mon aspect l'ennemi a fui loin de ces rivages, et vous désirez

que je me mette à même de passer ce fleuve, et de faire lever le siége de Venise. Sire, je vais vous parler avec franchise, et vous faire connaître ce que la position de mon royaume me permet d'entreprendre en ce moment pour la France.

Trente-cinq mille hommes, et un train de soixante-dix pièces d'artillerie sont en marche pour Florence... Cette armée fait toute la force disponible de mon royaume ; et je n'ai pas hésité de la porter au delà des Apennins, parce que de la Romagne j'exerce sur mes États la même influence que si j'étais à Naples; parce que, par une contre-marche, je peux me porter en peu de jours sur les points menacés de mon royaume; parce que de Bologne, je routiens toute l'Italie méridionale, et que je suis puissant contre toute agression étrangère, et contre toute tentative de mouvemens révolutionnaires; parce que enfin je vous sers en même temps, puisque j'arrête les mouvemens de vos ennemis sur Milan et sur Turin.

» En effet, le premier mouvement de mes troupes a suspendu celui de l'ennemi... Les deux armées sont depuis cette époque dans une espèce d'armistice [1].

» J'ai donc rempli le but que Votre Majesté

1 Cela n'était pas étonnant; la reine signait les préliminaires du traité, pendant ce temps-là, à Naples.

m'avait d'abord indiqué ; mais aujourd'hui Votre Majesté exige de moi de nouveaux sacrifices. Elle demande que *mon* armée passe le Pô et se porte sur la Piave; elle oublie sans doute que j'ai laissé *mon* royaume sans défense, et que la reine et mes enfans n'ont d'autre sûreté que l'amour de *mes* sujets. Cependant les Anglais peuvent, quand ils le voudront porter la guerre au sein de *mes* états, détruire la tranquillité de *mes* provinces, et venir jeter des bombes jusque dans *ma* capitale et dans *mon* propre palais.

» Sire, je ne saurais tromper Votre Majesté. J'ai fait pour la France et pour elle tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire; j'ai rempli les devoirs de la reconnaissance comme Français, comme ami, et comme votre beau-frère.

» Je me suis déterminé à faire marcher *mon* armée sur le Pô, pour arrêter les progrès de l'ennemi sur Milan et sur Turin, pour faire une diversion en faveur de *vos* armées, pour couvrir *mes* États, pour faire par là les négociations de paix ; mais si ma démarche n'obtenait pas le but principal que j'ai en vue, celui de la paix, Votre Majesté ne penserait-elle pas qu'ayant rempli mes obligations envers elle, je me verrais forcé de remplir mes devoirs envers *mes* peuples, en songeant sérieusement à ma propre défense et à la conservation de *mon* royaume? Alors Votre Majesté devrait renoncer à l'espoir qu'elle a conçu de me voir passer le Pô, car en mettant ce fleuve

entre *mon* armée et *mes* sujets, comment pourrais-je m'opposer aux efforts que l'ennemi fait maintenant en Toscane, en Romagne et dans *mes* propre États?... En divisant *mon* armée?... mais en la divisant, je la rends impuissante. J'ai hasardé jusqu'à mon existence politique, et je deviens la fable du monde et de l'armée. J'avais indiqué à Votre Majesté le seul moyen qui restait à prendre; elle l'a dédaigné, ou du moins elle a gardé le silence, et ce silence a dû m'avertir que mon plan n'entrait pas dans vos combinaisons. Sire, croyez-moi, la proclamation de l'indépendance de l'Italie, en formant une seule puissance de deux puissances ayant le Pô pour limite, sauverait l'Italie; sans cela elle est perdue sans ressources, elle va de nouveau être démembrée, et le but de votre sublime pensée, d'affranchir l'Italie après l'avoir couverte de gloire, est détruit. Mettez dès à présent les provinces en-deçà du Pô à ma disposition, et je garantis à Votre Majesté que l'Autriche ne passera pas l'Adige; vous serez dans les négociations de la paix générale l'arbitre de l'Italie, ET VOUS VOUS SEREZ CRÉÉ EN MOI UN ALLIÉ SUR ET PUISSANT. Je puis faire d'un mot ce que les Anglais et les Autrichiens ont tenté en vain à Livourne, à Lucques et à Ravennes... Réfléchissez, sire!... L'ennemi exhorte les Italiens à l'indépendance qu'il leur offre. L'espoir qu'ils mettent dans mon armée les a rendus indifférens à ces propositions; mais continueront-ils à rester sourds à ces offres,

si le roi de Naples ne réalisait pas leur espérance, et contribuait au contraire à affermir chez eux la domination étrangère ? non, non, c'est une erreur de le penser. Les Italiens sont prêts à se livrer à celui qui voudra bien les rendre indépendans... c'est la vérité, l'exacte vérité. Que Votre Majesté réponde, et daigne s'expliquer sur un point aussi important pour elle. Le temps presse, l'ennemi se renforce ; je suis réduit au silence, et le moment ne peut être loin où je serai forcé à mon tour envers ma nation et envers l'ennemi. Un plus long silence de ma part, suite de celui que vous gardez, me ferait perdre l'opinion, et l'opinion est ma seule force... une fois perdue, je ne puis plus rien, ni pour vous, ni pour moi... Répondez, répondez, je vous en prie positivement... Je tirerai de ces pays toutes les ressources qu'ils renferment ; ils sont disposés à tous les sacrifices, les autorités françaises n'en obtiendraient aucun. De grâce, secondez de nobles sentimens ! Je vous le redis encore, cette noble détermination est digne de Votre Majesté. Que l'Italie, qui lui doit son premier affranchissement, lui doive encore son existence politique et son indépendance. Vous connaissez mon cœur, les sentimens que je vous porte me feront tout entreprendre, et, passé dans plus de pays, j'aurai plus de ressources pour vous aider et pour vous seconder... Répondez [1]... ré-

[1] Ce qui est très-mal en ceci, c'est que tout était déjà

pondez... Je pourrai recevoir votre réponce à Florence ou à Bologne. Je pars demain pour aller me mettre à la tête de mon armée.

» *P. S.* Sire, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, au nom de votre gloire, ne vous obstinez pas plus long-temps. FAITES LA PAIX, faites-la à tout prix; gagnez du temps, et vous aurez tout gagné. Votre génie et le temps feront tout le reste. Si vous vous refusez aux vœux de vos amis, de vos sujets, vous vous perdez, vous nous PERDEZ TOUS !... Croyez-moi, l'Italie est encore fidèle, parce qu'elle croit entrevoir un meilleur avenir; mais elle ne le sera pas long-temps si ses espérances sont trompées; d'un mot on peut la porter à tous les sacrifices, mais ces bonnes dispositions sont conditionnelles. Vous pouvez encore la conserver dans vos intérêts, mais les momens sont chers et précieux. Si vous n'en profitez, attendez-vous à l'avoir pour ennemie... Les Italiens une fois déchaînés, sont capables des plus grands excès, comme ils le sont encore des plus grands sacrifices. Croyez-moi une fois. Mettez de côté toute passion; il est encore temps de sauver l'Italie, mais expliquez-vous. »

Cette lettre est tout un texte à de longs commentaires, mais je ne me charge pas de les faire; seulement, je ferai remarquer qu'il est visible

conclu moralement entre les Anglais et Murat. Murat et l'Angleterre !... Oh! qu'il fallait aimer une couronne!

que Murat lutte violemment pour abandonner son beau-frère, et je suis presque certaine que s'il eût *été seul* sa conduite aurait été droite et honorable, car il ne faut pas, après tout, regarder comme une faute impardonnable cette manie du pronom possessif qu'il portait vraiment très-loin. Je crois donc qu'il était fort malheureux, et voici une seconde lettre qui le prouve plus que la première encore.

Naples, 3 janvier 1814.

N. B. En marge de cette lettre est écrit : « Cette lettre a été portée par le courrier Montaro parti dans la nuit du 7 au 8 janvier, la date du 3 janvier y a été apposée de la main de Sa Majestée. »

« Sire, me voilà parvenu au jour le plus douloureux de ma vie. Me voilà livré aux sentimens les plus pénibles qui ont jamais agité mon âme. Il s'agit de choisir; et je vois d'un côté la perte inévitable de mes États, de ma famille, de ma gloire peut-être; de l'autre des engagemens contraires à mon éternel attachement pour Votre Majesté, à mon inaltérable dévouement pour la France. Depuis quatre jours un plénipotentiaire autrichien, le *comte de Neyperg* [1], est à Naples,

[1] Celui qui depuis remplaça auprès de Marie-Louise celui qui n'aurait jamais dû l'être.

pour me proposer, au nom de son souverain, un traité d'alliance. Il m'a présenté, avec une lettre infiniement obligeante de l'empereur d'Autriche, les offres les plus avantageuses pour mon royaume; et ce matin, tandis qu'il était en conférence avec mon ministre des affaires étrangères, une frégate anglaise sous pavillon parlementaire a amené un officier porteur de l'autorisation de lord Bentinck pour signer un armistice, en attendant la paix que ce dernier est autorisé à conclure avant le départ du comte de Neyperg. *Ces démarches éclatantes* [1], faites au milieu du bouleversement général de l'Europe par deux grandes puissances qui triomphent, et qui, dans les temps les plus prospères de l'ancienne monarchie, exigeaient tant de déférence de la cour de Naples, ont enivré d'espérance, que peut-être accompagne un peu d'orgueil, les habitans de ma capitale; ils voient que je suis le maître de leur donner la paix, et de toutes parts ils la sollicitent. La force de l'opinion est si puissante sur ce point qu'elle ne pourrait être bravée sans imprudence par un prince dont toute l'autorité se fonde sur l'opinion et sur l'amour de ses sujets. Cependant, sire, j'ai temporisé... je temporise encore. J'ai voulu attendre et j'attends une réponse de Votre Majesté aux propositions, aux instances que je lui ai faites

[1] Comme c'est remarquable!.. On voit que Murat n'a pas résisté à la flatterie des rois!

pour obtenir d'elle les moyens de la servir, de défendre l'Italie, de défendre mon royaume avec quelque espoir de succès. Daignez relire mes lettres du 14 et du 25 SEPTEMBRE dernier. Je vous parlais avec toute la loyauté qui appartient à mon caractère, avec toute la franchise que les circonstances commandaient si impérieusement, et ce que Votre Majesté m'a écrit jusqu'ici n'a pu avoir que le malheureux résultat d'accroître mes incertitudes et mes embarras... Vous m'avez dit de faire marcher mon armée sur le Pô [1], et je l'ai fait avancer; mais vous ne m'avez donné aucun pouvoir dans les pays que je devais traverser... que je devais couvrir, et où, nécessairement, je devais avoir mes dépôts, mes approvisionnemens... toutes mes ressources... en sorte que partout j'ai rencontré des difficultés, des obstacles, des oppositions... par tout j'ai vu l'autorité royale et le service compromis.

» Vous m'avez marqué de me porter sur la Piava, quoique j'eusse déclaré à Votre Majesté, et quoiqu'elle sût parfaitement que je ne pouvais passer le Pô sans exposer ma famille et mes États aux périls les plus imminens, puisqu'ils étaient menacés par plusieurs expéditions maritimes. Mais, en manifestant cette intention, vous n'avez

[1] Il n'était pas VRAI dans tous ce qu'il disait là. Le dehors pouvait l'être strictement, mais non pas le fond de l'âme.

pas déterminé à qui appartiendrait le commandement lorsque mon armée se trouverait réunie à celle du vice-roi. Un tel silence rend évidemment inexécutables des opérations dont le succès, s'il était possible, devait être attaché au plus parfait ensemble, à la plus parfaite combinaison des mouvemens... Vous m'avez annoncé, sur mes demandes réitérées, que vous aviez accepté des préliminaires de paix, et qu'un congrès allait se réunir; mais vous n'avez pas daigné me dire sur quelles bases on allait traiter... vous ne m'avez même pas parlé de la *garantie de mes États*... vous n'avez rien répondu aux instances que j'ai faites et que j'ai fait faire par mes ministres, pour intervenir dans les négociations en envoyant au congrès un plénipotentiaire napolitain. Je suis forcé d'ajouter qu'on m'a assuré que Votre Majesté avait proposé des stipulations contraires aux intérêts du roi de Naples; mais je me serais cru très-coupable si un seul instant j'avais pu le croire. Je ne saurais m'empêcher d'être frappé du contraste que présentent ces relations avec moi du souverain à qui j'ai consacré ma vie entière et celles des princes que je n'ai cessé de combattre [1]. Le premier me montre une défiance que vingt ans de services et d'attachement devaient éloigner à jamais; les autres me prodiguent, avec les

[1] Ceci est complétement absurde ! on n'ose pas dire à quoi cela ressemble.

témoignages les moins équivoques de considération, d'estime, de bienveillance, les offres les plus flatteuses. Toutefois, je ne balancerais pas, si Votre Majesté m'avait donné, si elle pouvait encore me donner les moyens de lui être utile, et d'être utile à cette France, ma première patrie, dont la gloire et la prospérité, tant que je respirerai, me seront si chères!...

» Oui, sire, si Votre Majesté avait mis à ma disposition les ressources que je pouvais trouver dans l'Italie méridionale, j'aurais cinquante mille hommes prêts à combattre pour elle, et je crois qu'une telle armée ne laisserait aucun doute dans les chances de la guerre en Italie, ou plutôt je crois qu'elle aurait fait cesser pour la France les désastres de la guerre, en déterminant les ennemis à une paix honorable pour toutes les puissances... Encore aujourd'hui, je le déclare, si je croyais par le sacrifice de mes intérêts, si je croyais, en me perdant personnellement, sauver la France des malheurs qui la menacent, je consentirais à me sacrifier, je consentirais à tout perdre. Mais dois-je sacrifier de même tout objet et toute espérance, les intérêts des peuples que *la Providence*[1] m'a confiés, et qui me montrent tant d'affection? Dois-je *perdre l'héritage* de mes enfans!... dois-je perdre sans retour tant d'hommes qui se sont consacrés à moi avec un si noble

[1] Ceci, par exemple, est aussi par trop fort!

et si entier dévouement?... Les événemens se pressent et deviennent à chaque instant plus menaçans... Certes, je sais braver les dangers!... mais il est dans les devoirs d'un roi de savoir calculer ses forces. *J'ai la certitude* que l'Autriche fait passer en Italie des troupes nombreuses!... Toutes les lettres qui viennent de France annoncent que les alliés, après avoir traversé la Suisse, inondent les provinces françaises, et se portent sur la Savoie . . . . . .

. . . . . .

» Que puis-je faire ainsi menacé de toutes parts... et ne pouvant compter sur aucun secours?... Si je commandais une armée française, je hasarderais tout... je combattrais partout où je trouverais des ennemis, et en tout événement, je chercherais à m'ouvrir une retraite, qui cependant serait bien difficile par la rivière de Seine... Mais, sire, pensez-vous que je puisse agir ainsi avec des troupes napolitaines? Croyez-vous que je dusse me flatter de les conduire au delà des Alpes? Croyez-vous que, quel que soit leur attachement pour moi, elles n'abandonneraient pas un souverain qui lui-même abandonnerait leur patrie?

» De telles circonstances peuvent me faire un devoir d'embrasser un parti contraire aux plus chères, aux plus constantes affections de mon cœur... S'il en était ainsi, que Votre Majesté me plaigne; j'aurais fait à mes sujets, à mes enfans,

à ma couronne [1] le plus douloureux sacrifice qui puisse jamais m'être arraché... mais il en est peut-être temps encore.

» Ah! s'il en est temps, prévenez les effets de ces circonstances cruelles!... je vous en conjure de nouveau, au nom de ce que vous avez de plus cher... au nom de la France... au nom de l'Europe entière... et par tous les chagrins qui me tourmentent... En ce moment terrible, faites la paix!... Daignez vous rappeler que je vous faisais cette prière avant la bataille de Dresde... que je vous la faisais après la bataille, que je vous la faisais avant de me séparer de Votre Majesté, en Allemagne, et que je n'ai cessé de vous l'adresser depuis votre retour à Paris. Je vous la renouvelle aujourd'hui avec des instances d'autant plus fortes que je me vois à la veille de me trouver sans communication avec Votre Majesté, et dans l'impossibilité de combattre encore pour elle... Quelle que soit la détermination que la fatalité m'impose, croyez, sire, que mon cœur sera toujours français... Partout où je serai, chaque Français trouvera en moi un protecteur affectionné, et moi-même je trouverai mes seules consolations dans les services que je pourrai leur rendre. Sire, croyez aussi que votre élève, votre beau-frère, votre ami le plus dévoué se montrera toujours digne de vous; croyez que l'attachement qu'il vous

[1] *Pour ma couronne* il a sans doute voulu dire.

porte est inaltérable, et parle à son cœur avec d'autant plus de force qu'il vous voit en lutte avec la fortune que votre génie a si long-temps maîtrisée ; ne lui ôtez pas votre amitié... vous savez ce qu'il a fait depuis vingt ans pour la conquérir et la conserver... Il saura, n'en doutez pas, trouver encore des moyens de s'en rendre digne, ainsi que de l'estime de la France... Sire, si la dure nécessité m'entraîne, comme j'ai lieu de le craindre, dans des relations en apparence contraires à vos intérêts, mais qui peut-être seront utiles à Votre Majesté et à la France en me donnant quelque influence dans les négociations pour la paix, j'ose espérer que vous me jugerez avec calme et avec impartialité, avec la raison d'État et en considérant tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai voulu faire pour prévenir un tel malheur.

» JOACHIM. »

Cette lettre est touchante ; la fin surtout a un cachet de vérité fort remarquable. Il y a des répétitions; le style en est presque toujours incorrect et même mauvais ; mais il y a parfois un entraînement qui persuade, à côté néanmoins de phrases tellement obscures et singulières, qu'on est tenté de retirer son approbation ; mais ensuite on voit la lutte que le malheureux sentait se livrer dans son âme entre son devoir, son intérêt et

même ses affections. Sa position devait être bien cruelle !...

Voici la troisième lettre que je possède de cette époque intéressante, elle est bien importante pour l'histoire, ainsi que les précédentes.

Naples, 15 janvier 1814.

« Sire, je viens de conclure un traité avec l'Autriche... Celui qui a combattu si long-temps près de vous.. votre beau-frère... votre ami... a signé un traité, un acte qui semble lui donner une attitude hostile envers vous. C'est vous en dire assez. Votre Majesté peut apprécier dès lors, et la nécessité à laquelle je cède, et le déchirement que j'éprouve. Il me serait inutile de rappeler le passé ; Votre Majesté a toutes mes lettres sous ses yeux ; celle surtout du 23 novembre et celle du 25 décembre. J'étais alors fermement persuadé qu'en agissant dans le sens que j'avais indiqué, on pouvait assurer l'indépendance d'une grande partie de l'Italie... peut-être de l'Italie tout entière !... Dans l'espoir d'une réponse précise et toujours attendue [1], j'avais fait marcher mes troupes, et j'agissais déjà conformément au système préparé... Mais Votre

[1] Voici ce que je n'aime pas dans Murat, c'est qu'il n'est pas vrai dans tous ces détails-là.

Majesté s'est tue pendant deux mois entiers... ou bien ce qu'elle m'a écrit ne pouvait ni me rassurer ni me diriger. Cependant les événemens se pressaient, et par le résultat même de mes mouvemens, je me trouvais en présence des armées autrichiennes. Il n'y avait plus à délibérer... il fallait ou se battre ou accepter la paix avec les conditions qu'on y mettait. Dans le premier parti, j'avais à combattre un ennemi dont les forces supérieures pouvoient s'augmenter chaque jour, disposant de toutes les ressources dans les pays occupés par ses armées. . . . . .

. . . . . .

» Pour comble d'inquiétude, j'avais laissé à découvert toutes les côtes de mon royaume. Je pouvais donc me voir tout à coup environné d'ennemis, et séparé de ce que j'avais de plus cher au monde, et que j'avais laissé à Naples !... Enfin, tous mes sujets me demandaient hautement la paix... et mon armée n'aurait combattu qu'à regret et sans énergie ceux qui nous offraient cette paix si ardemment désirée. Ainsi, ce parti extrême des armes, funeste pour moi-même, aurait été sans objet pour la France, puisqu'à moi seul je ne pouvais espérer changer l'état des choses... Je n'aurais fait qu'affliger le cœur de Votre Majesté, en lui offrant en moi le spectacle de son ouvrage détruit, et en venant compliquer par mon infortune les difficultés pour arriver à une paix générale.

» Il a donc fallu me résoudre à traiter et à consentir presque malgré moi à ma conservation, à celle de ma famille, à celle de ma couronne !... et cependant, malgré l'évidence de toutes ces considérations, j'hésitais encore quand je reçus le rapport de la commission centrale, et la réponse de Votre Majesté à l'adresse du sénat... J'y vis que la paix était le vœu général de la France comme celui de Votre Majesté... que pour la donner au monde, vous consentiez à renoncer à toute conquête... L'Italie n'était donc plus rien pour Votre Majesté. Cet avertissement que vous me donniez, sans doute à dessein, a été entendu... j'ai senti qu'il n'y avait plus un instant à perdre.

. . . . . .

» Il m'a donc fallu signer un traité, avec ceux qui sont encore vos ennemis !... Au milieu de ce changement apparent mon cœur est toujours le même... Non, je ne combattrai pas contre la France et contre vous !... le champ de cette guerre malheureuse est assez vaste, pour qu'on puisse espérer ne s'y pas rencontrer... et cette paix générale, dont votre modération même vous donne l'assurance, viendra bientôt ôter à celle que j'ai particulièrement conclue, tout ce qu'elle peut avoir eu d'amer pour vous.

. . . . . .

» Ou je me trompe, ou le résultat de cette paix particulière ne peut être sans quelque intérêt

pour Votre Majesté elle-même. Au milieu des prétentions, des préjugés de toutes les vieilles dynasties régnantes, j'ai traité d'égal à égal avec elles; j'ai su prendre et garder mon rang parmi les débris qui couvrent l'Europe; votre élève, votre beau-frère a conservé la couronne que vous lui aviez donnée, et après ce court orage qui nous sépare, vous retrouverez avec plaisir celui qui vous est éternellement attaché.

» Je ne saurais vous exprimer combien cette réflexion qui me porte à vous-même, qui me rattache encore à Votre Majesté, lors même que je parais m'en éloigner davantage, apporte d'adoucissement aux chagrins que j'éprouve. J'aime à penser aussi qu'elle trompera dans votre cœur le premier mouvement qui pourra s'élever contre moi.

» Ramené ainsi à des sentimens plus calmes, vous ne consentirez jamais, sire, à me considérer, à me laisser traiter comme votre ennemi personnel.

» Les relations d'amitié et de famille doivent-elles donc être interrompues entre moi et Votre Majesté, parce que celles de la politique l'auront été momentanément ?... J'ai besoin quelquefois d'apprendre que vous m'aimez encore, parce que je vous aimerai toujours; lorsque ces nuages seront dissipés, il faut pour mon cœur que je puisse vous revoir comme un ami après une pénible absence... Il ne faut pas surtout que pendant cette

séparation forcée il se passe rien qui puisse laisser de tristes souvenirs. »

La fin de cette dernière lettre est dictée avec le cœur, et le cœur d'un homme qui sent vivement l'affliction qui le frappe [1]... seulement il se trouve, dans le corps de la lettre des passages des plus bizarres, et surtout comme contradictions... C'est ainsi qu'il parle *des peuples* que la Providence lui a remis entre les mains pour les gouverner; et plus loin il parle de cette couronne qu'il tient de l'empereur... Mais quoi qu'il en soit de ce qui précède, la fin de la lettre est admirable et touchante... Cependant Napoléon ne fut pas calmé en la lisant, et la haine remplaça dès cet instant dans son cœur l'amitié qu'il avait eue toujours pour Murat... amitié qui, du reste, n'avait jamais été fort vive.

C'était une grande idée que celle de séparer Murat de Napoléon; il y avait toute une défection dans cet abandon d'un beau-frère, d'un parent aussi proche... et pour le dire, en effet, le sentiment d'affection qu'on avait pour lui n'était pas

1 Les lettres que je viens de citer sont authentiques. Elles viennent du prince Achille Murat, qui a mis au bas qu'il certifiait qu'elles étaient conformes à l'original qui est entre ses mains. Cette attestation est signée de lui, et datée de Ath, le 16 novembre 1831; elles sont d'autant plus remarquables ces lettres, que Murat s'y trouve en résumé plus justifié que par aucune autre chose. Je ne crois même pas qu'il puisse l'être mieux.

éteint, mais il s'affaiblissait aussitôt qu'il le réclamait pour le suivre à la guerre... La lettre de Junot qui, dans l'ardeur de sa fièvre, lui demandait à genoux de faire la paix... cet homme, ce séïde dévoué qui jusque là ne voyait que par les yeux de son idole, eh bien ! cette fois il avait osé lui dire : — Faites la paix, sire... faites la paix, ou vous êtes perdu !!...

De quelles profondes réflexions on est assailli en lisant attentivement les deux dernières lettres de Murat !... L'infortuné !... hélas! il était évident que Napoléon, avec son coup d'œul d'aigle, avait vu jusqu'au fond de cette âme en souffrance. Il n'eut pas la force de soutenir sa dignité d'homme devant la volonté d'acquérir celle de roi... Il succomba, comme une faible femme, sous la louange d'un séducteur, devant quelques paroles dites par des bouches royales... Elles l'ont aveuglé jusqu'à lui faire adresser des reproches à son beau-frère de ce qu'il était trop familier avec lui, Dieu me pardonne !... Quelques prévenances lui fascinèrent l'esprit, et les puissances alliées l'ont acquis, lié et garrotté à leur cause avec un demi-sourire... Son enivrement fut si entier, que, sans attendre que l'Autriche ratifiât les propositions faites et acceptées par M. de Neyperg et lui, le malheureux Murat commença les hostilités par la prise de Bologne et le siége d'Ancône... Une chose fort remarquable, c'est cette sorte de pudeur qui lui impose assez pour ne pas vouloir faire de pri-

sonniers, et renvoyer ceux qu'il avait faits devant Reggio au vice-roi. Nous verrons plus tard cette conduite lui être reprochée par les hommes auxquels il avait sacrifié les plus saintes affections. Maintenant il faut le laisser, pour le retrouver plus tard au milieu de toutes les conséquences de sa conduite sans raison et sans but. Je m'exprime ainsi, parce que rien n'est plus absurde que tous ses plans pour régénérer l'Italie, ainsi que l'espoir qu'il fondait sur cette régénération. Sans doute c'est une grande et philanthropique conception ; mais comment la faire adopter à des hommes devant qui l'ont s'est toujours montré en maître absolu, en roi presque tyran... L'Autriche ne fut pas effrayée de cet appel à la liberté ; elle savait bien qu'il y en avait beaucoup d'élémens en Italie, mais elle savait aussi que ce ne serait pas la même voix qui appelait quelques jours avant ses sujets d'un ton péremptoire et absolu qui leur dirait :

— Vous êtes libres !...

Napoléon avait raison... Aussi aurait-il dû faire son beau-frère grand-connétable de France, ou quelque autre dignité la première de l'empire *militaire*, mais jamais il n'aurait dû en faire un roi.

CHAPITRE III.

Irritation. — Rupture du congrès de Prague. — Disgrâce. — Tourgau. — Le typhus. — La mort, toujours la mort!!! — Je perds encore un sincère ami. — Douloureuse anxiété. — La cour de Louis XV. — Impressions qui la dominaient. — Les hommes et les femmes de ce temps. — *L'admiration.* — Les dettes. — *Je n'ai que cela.* — Madame de Narbonne. — M. de Flahaut chargé par l'empereur de présenter ses complimens de condoléance. — Remercîmens et embarras. — Pension de 10,000 fr. — Autre de 20,000 fr. donnée à la maréchal de Mailly. — Grands-officiers de l'empire. — Louis XVIII. — C'était juste l'intérêt à 5 p. °/o. — Visite. — Restitution du capital. — *Savez-vous que cet homme-là sait vivre!* — Dette légitime refusée. — Nouvelle atteinte de la mort. — Passage du Rhin par Blücher. — Forces comparatives des deux armées. — Nécrologe royal de l'Europe depuis 1789 jusqu'à 1813. — Réflexions qu'il inspire.

Quels que fussent les événemens généraux, il arrivait tant de malheurs particuliers, qu'on ne pouvait pas donner tout ce qui était en soi de sollicitude à l'infortune de la patrie. Il y avait même un singulier sentiment d'irritation contre l'empe-

reur de la part de ceux qui, comme moi, par exemple, souffraient de cruelles douleurs, et ce sentiment rendait indifférent sur ce qui pouvait arriver à une patrie qui n'avait pas assez de force pour se lever contre l'oppression conquérante de Napoléon et refuser le plus pur de son sang, pour, enfin, ne pas épuiser entièrement ses veines.

Hélas ! le sort n'en avait pas fini avec moi !... Cette année devait se terminer par la perte de mon meilleur ami... La mort n'avait pas cessé, la cruelle qu'elle est, de me prendre pour l'objet des afflictions qu'elle voulait donner...

Après que le congrès de Prague fut rompu, le comte Louis de Narbonne quitta ses fonctions diplomatiques pour reprendre celles d'aide-de-camp de l'empereur. Deux lettres de lui, que je reçus alors, quelque obscures qu'elles fussent, me firent juger qu'il était sous le poids d'une affliction vive. Il était visible pour moi, qui étais confidente de ce qu'il avait souffert de craintes qu'il jugeait fondées au moment de son départ pour Vienne, que les mêmes craintes s'étaient réalisées, et que l'empereur semblait lui imputer la non-réussite des tentatives de paix... L'empereur était trop juste, au fond du cœur, pour le lui faire sentir dans l'intimité à laquelle il l'avait habitué; mais, aux yeux du monde, il voulut lui donner un vernis de disgrâce, et il l'envoya dans Torgau pour y commander aux troupes du vice-roi qui en formaient la garnison et composaient

un corps assez considérable. Non-seulement ce commandement était une preuve de mécontentement, de la part de Napoléon, mais il devint un poison mortel pour mon malheureux ami. Le typhus s'y déclara avec violence, dans les premiers jours de novembre. M. de Narbonne, voulant justifier la confiance que les soldats avaient dans leur chef, se donna tout entier aux soins de ces malheureux qui ne devaient plus revoir leur patrie... Le baron Desgenettes, médecin en chef de l'armée, et qui alors était dans Torgau, le seconda de tout le pouvoir que peut lui donner sa nature énergique et son admirable volonté de faire le bien. Mon généreux ami avait déjà surmonté les premières atteintes du typhus, lorsqu'il eut le malheur de faire une chute de cheval... Cette chute qui, peut-être, se serait guérie facilement en d'autres lieux, devint un arrêt de mort en développant le typhus avec ses plus malignes influences...

M. de Narbonne, depuis long-temps agité d'inquiétudes sans cesse renaissantes, n'offrit à la maladie qu'un sang brûlé, des nerfs contractés, une nature abattue et sans force, pour s'opposer aux ravages du fléau. Le baron Desgenettes, qui l'aimait comme l'aimaient tous ceux qui le connaissaient, lui donna les soins les plus touchans. Il connaissait aussi mon tendre et filial attachement pour le comte Louis !... Il savait qu'en moi il avait une troisième fille, et que ce nouveau

malheur allait m'accabler... Il fit tout ce qu'il put pour le sauver... mais la mort avait marqué sa victime, et le 20 novembre 1813 il nous fut enlevé [1].

Oh! qui peut comprendre l'excès d'un malheur porté au délire, par la réunion précipitée de tant de coups douloureux !... En recevant cette nouvelle de la mort de mon pauvre ami, je demeurai d'abord stupide de désespoir... En lui je perdais tout ce que mon avenir m'offrait alors de doux et de consolant !... Depuis la perte que j'avais faite, le 29 juillet, l'espérance de pleurer avec un cœur tout à moi, un cœur qui me comprenait, cette espérance m'avait soutenue, et bien souvent avait arrêté mes larmes... Je ne l'avais pas revu depuis cette fatale époque ; mais ses lettres si bonnes, si consolantes, m'avaient donné du reconfort, et me disaient que je n'avais pas tout perdu, puisqu'il me restait un tel ami, un de ces trésors de l'âme, qui font vivre, même avec le désespoir et le découragement de la vie.

Lorsque M. de Narbonne était à Paris, je le voyais, non-seulement tous les jours, mais régulièrement deux fois par jour et souvent trois fois... Il y avait entre nous un échange de pensées et de

[1] Il fut enterré à Torgau, sous un bastion... Son cœur fut rapporté en France par M. Fernand de Chabot, qui était son aide-de-camp.

confiance, comme il en peut exister entre un père et une fille bien unis, et tendrement unis... Je m'étais faite à cette douce liaison que rien ne remplace pour une âme aimante qui comprend tous les mystères de l'amitié... Elle était pour moi une seconde nature; et lorsque j'appris la mort de M. de Narbonne, je fus frappée au cœur, comme le jour où je perdis mon père... mon père, que j'aimais avec une si profonde tendresse, et dont j'étais, moi aussi, le bonheur et la joie... Albert m'adoucit encore la rudesse de ce coup... mais, à dater de ce jour, lui-même devint pour moi, ainsi que mes enfans, un objet de terreur... Il me semblait que des têtes si chères étaient dévouées à la mort parce que je les aimais... j'aurais voulu les cacher dans mon cœur!... Combien je craignais au moindre changement sur le visage de l'un d'eux!... Hélas! je n'obtins qu'un sursis du sort, qui m'avait choisie pour épuiser toute sa rage... et je devais fermer la tombe de mon premier ami [1]!... de celui que jamais rien ne remplacera près de moi, ni dans ce monde, où ses vertus lui avaient assigné une première place pour montrer que la perfection peut cependant exister dans l'homme...

... La perte de M. de Narbonne fut ressentie par peu de personnes comme elle le fut par moi...

[1] Mon frère... mon Albert... que j'ai perdu dans l'été de 1828.

mais elle fut un deuil général plus ou moins sérieux. Il était si bon!... si bienveillant, malgré la douce malice de son esprit !... Cet esprit était lui-même une réunion si complète de tout ce qui peut plaire, que jamais je n'ai vu M. de Narbonne être méconnu par ceux qu'on lui présentait, pour peu qu'ils fussent en état de juger un homme de sa hauteur... Il avait en lui une particularité qui me frappait, c'est qu'appartenant à une époque où l'homme du monde était un type pour notre génération, tellement éloignée de celle de la cour de Louis XV, par la révolution, qu'il y avait entre lui et nous bien plus de quarante ans... eh bien ! jamais je ne m'en suis aperçue ; il n'avait rien de l'esprit de ce temps-là... Nous pouvons en juger, car il en reste encore quelques portraits vivans et parlans... M. de Narbonne n'avait aucuns de leurs ridicules, et surtout rien de leur perversité de cœur, qui, à force de s'être exercée sur des *riens*, comme ils le disaient, avait fini par gagner l'âme [1] et leur donner une sécheresse et

[1] L'époque de Louis XV a laissé des traces plus profondes que celles produites par une corruption ordinaire. A force de traverser la vie au milieu d'intrigues sans mystères, en faisant de l'éclat sans plaisir, en donnant ou recevant le bonheur sans reconnaissance, on finissait alors par voir ses jours enveloppés dans une vicissitude de riens qui emportaient l'esprit sans occuper le cœur, et qui ne préservaient de l'ennui qu'en vous contraignant de n'être jamais avec vous-même. La constance effrayait non

une absence de sentimens qui en font des méchans. Leur jeunesse, qui avait été un mélange

pas en amitié, alors on ne la connaissait pas : mais en amour, car c'était le sentiment qui occupait; mais on se garantissait d'un attachement... On avait de la galanterie, et pas de tendresse; les femmes en vinrent à avoir des amans par air plutôt même que par goût; elles étaient faciles par paresse et par complaisance, et les hommes avaient alors de l'impudence au lieu de sentiment, et du libertinage dans la parole au lieu d'esprit, quelque mesuré et poli que fût d'ailleurs leur langage. De là les faux airs, la fatuité dans le propos... Il ne pouvait en être autrement dans un monde où un homme n'avait les bonnes grâces d'une femme qu'en lui donnant la preuve du déshonneur d'une autre. Voyez ce vers du méchant :

« Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre !... »

La jeunesse de tous deux se passait ainsi dans un mélange continuel de conquêtes faciles et de ruptures humiliantes; de faiblesses sans passion, et d'imprudences ennuyeuses... tout cela accompagné d'un vide de réflexion, et d'une sécheresse de cœur qui devaient ensuite influer sur le reste d'une vie si misérablement commencée. En effet, nous pouvons juger, comme je l'ai dit plus haut, de cette époque déshéritée de tout ce que l'homme peut offrir de bon et de susceptible d'embellir sa vie, par ces momies vivantes, qui rappellent les originaux d'après lesquels on a peint le siècle de la régence et de Louis XV. Leur vieillesse est un résultat qui devait être ce qu'il est. Rien de respectable et d'utile n'a remplacé les jours remplis par l'intrigue et la fatuité. Un automne, un hiver indécent viennent après une jeunesse inutile. De là un désaccord complet que rien ne cache, que rien ne compense. Ces

continuel de conquêtes faciles et d'imprudences ennuyeuses, leur avait laissé aussi un mépris

êtres qui ont donné toute leur vie à des plaisirs factices, n'ont aucune ressource pour remplacer ces mêmes plaisirs qui leur manquent, tout illusoires qu'ils étaient... Alors d'inutiles qu'ils étaient dans le monde, ces hommes et ces femmes y deviennent importuns par leur méchanceté, car ils sont méchans... Ils n'ont plus le même visage et ils ont toujours les mêmes penchans. Ils ont manqué le bonheur dans l'âge où on en jouit, et courent après, d'un pied débile, comme si le plaisir les attendait! Il les fuit au contraire, car ils l'ont offensé, même dans leur jeunesse; leurs faiblesses sans passion ont toujours ignoré le plaisir, et la volupté n'est que là où est l'amour. Mais l'amour de l'âme!... cet amour, le seul qui donne le bonheur!... dont tant de gens se rient parce qu'ils l'ignorent, mais l'unique en cette vie qui révèle par avance la félicité des anges dans un monde meilleur! .. Quant à ces vétérans d'une époque corrompue, ils repoussent les années qui les avertissent qu'ils sont nuls en ce monde, puisqu'ils ne savent pas y être pour être respectés. Loin de là, ils plaisantent même avec la mort... ils rient de tout... ils oublient que l'esprit doit être comme la parure. Il y en a pour tous les âges. Mais eux, ils veulent toujours rire et jouer, même avec le cœur... Tout est grimace, là où ils croient encore offrir de l'agrément et de l'amour. Ce n'est pas qu'on ne puisse aimer à tout âge: il est toujours de belles journées... et le soleil donne souvent des rayons plus ardens à son coucher qu'à son lever: — mais *il faut* AIMER, — il faut que les impressions révélées soient vraies et senties: alors tout est nivelé, — rien ne choque, et l'âme est toujours jeune quand elle sent, comme le cœur est toujours compris quand il bat avec vérité.

général pour le monde, parce qu'ils croyaient que ce même monde avait toujours marché comme eux, dans une voie fausse et toute perverse. Comme ils ont des mécomptes à tous les momens, il ont aussi une aigreur qui rend leur commerce insupportable. Ils ne veulent pas comprendre que, ne pouvant plus faire tourner les têtes, il faut que la leur soit remplie autrement qu'avec du vent, et que de la bonté est nécessaire dans l'habitude de la vie; mais, loin de là, ils sont plus méchans qu'ils ne l'ont même été jamais, parce que, délaissés et raillés, le dépit les rend amers et d'autant plus exigeans qu'ils obtiennent peu. Alors ils médisent avec aigreur et croient se venger du bonheur qui les fuit en le censurant dans les autres. Ils déchirent tout ce qui n'est pas comme eux, et finissent toujours leurs discours par conclure que, de leur temps, les femmes étaient plus belles et plus gracieuses, et les femmes disent avec des mines, ou plutôt des grimaces, que, de leur temps, les hommes étaient bien plus *polis*, et cela, tout au contraire, parce qu'ils commençaient toujours par leur manquer de respect.

Mais M. de Narbonne ignorait entièrement cette époque, et ne la rappelait que pour en faire la critique par l'opposition de ses manières simples et pourtant si distinguées!... de son esprit, si fin, si gai, et en même temps profond et sérieux, et susceptible des plus hautes conceptions... et

puis cette bonté... ces trésors d'affection dans un cœur qui savait choisir et conserver ses amis !... Comme il était aimable dans une causerie habituelle lorsqu'on n'était que quelques personnes intimes réunies autour de la cheminée !... comme il était bon en même temps aux heures de l'affliction lorsque des larmes de douleur coulaient des yeux d'une amie !... et cependant il a été frappé, lui aussi !... lui aussi m'a dit adieu, et m'a abandonnée sur cette terre d'exil, où tous ceux que j'aimais m'ont laissée pour les pleurer !...

M. de Narbonne avait toujours sa mère, madame la duchesse de Narbonne. C'était une femme extraordinaire par son caractère entier, et sa volonté tout-à-fait déterminée ; elle était revenue en France après la mort des princesses auxquelles elle était attachée [1], et son fils était pour elle le plus attentif, le plus tendre des fils.... Elle détestait l'empereur, et malgré sa tendresse pour le comte Louis, elle ne pouvait lui pardonner de s'être attaché à la fortune impériale. Napoléon le savait, et il en riait tout le premier avec le comte Louis.

— Comte de Narbonne, lui demanda-t-il un jour, comment suis-je maintenant dans l'esprit de votre mère?... On dit qu'elle me détestait; est-ce qu'elle ne m'aimera jamais ?

[1] Elle était dame d'honneur de madame Adélaïde.

— Sire, lui répondit le comte Louis en s'inclinant, elle n'en est encore qu'à l'admiration...

Ce mot est charmant.

Un jour, l'empereur, en lisant une lettre dans laquelle le comte lui demandait de l'argent, tandis qu'il lui en avait donné quelques semaines avant, lui dit :

— Pardieu ! monsieur de Narbonne, vous avez donc beaucoup de dettes ?

— Je le crois bien, sire, répondit M. de Narbonne : *Je n'ai que cela...*

Il n'avait aucune fortune, et sur ses appointemens d'aide-de-camp de l'empereur il faisait une pension à sa mère. L'empereur le savait ; aussi, dès qu'il apprit la mort de mon pauvre ami, il envoya chez la duchesse de Narbonne pour lui offrir des consolations, et lui demander ce qu'on pouvait faire pour elle. Les détails de cette circonstance méritent d'être connus.

L'empereur avait dans le cœur un instinct de bonté que sa position avait pu altérer, mais jamais effacer. Il avait des pensées tellement vastes et profondes, que la bonté et la simple et naturelle affection se perdaient sous leur ombre ; mais à l'heure de l'affliction on retrouvait l'homme tel que Dieu l'avait fait dans sa primitive nature... La mort du comte Louis le frappa d'autant plus péniblement, qu'il pensait que peut-être il avait contribué à cette mort en l'envoyant à Torgau,

et puis cette mère [1] octogénaire qui allait recevoir une si dure atteinte du malheur !... il voulut au moins la lui adoucir... Il s'informa quelle était la personne qui pouvait lui porter cette fatale nouvelle... M. de Rambuteau était alors dans le Valais... On lui dit qu'elle était déjà instruite. Alors il fit appeler le général Flahaut... Charles de Flahaut était un favori de M. de Narbonne, qui retrouvait en lui de l'esprit et des manières du bon temps et de la bonne école. Il était un peu en tout de celle de M. de Talleyrand, de M. de Talleyrand, que M. de Narbonne avait si long-temps aimé et regardé comme son ami le plus cher et le plus attaché... Mais avant son départ de Paris, il en était bien revenu, et si la politique l'avait empêché de le lui laisser voir, il n'en avait pas moins la conviction qu'il était trompé, et j'en ai la preuve.

Quoi qu'il en soit, le général Flahaut reçut ordre de l'empereur d'aller chez madame la duchesse de Narbonne, et de lui parler de tous ses regrets du malheur qui venait de la frapper.

M. de Flahaut s'acquitta de sa mission, mais avec une sorte de répugnance facile à comprendre. Il connaissait l'esprit de madame la duchesse de Narbonne, et il craignait qu'elle ne répondît un mot qu'il lui serait fort pénible d'entendre, car il aimait aussi beaucoup M. de Narbonne, et

[1] Elle avait 81 ans.

n'aurait pu se décider à faire une chose préjudiciable à l'un des siens... Il parla donc, avant d'entrer chez madame de Narbonne, à l'abbé de Montesquiou son neveu, et au docteur Kappeler qui ne la quittait pas et était son ami, son fils adoptif autant que son médecin.

— Faites en sorte, leur dit M. Flahaut, qu'elle ne me réponde rien que je ne puisse redire à l'empereur.

Quand elle le vit elle fut émue... elle se leva, et fit quelques pas vers lui... mais elle s'appuya contre une table pour se soutenir.

— Madame, lui dit le général Flahaut, l'empereur m'a chargé de venir près de vous pour vous dire combien il prend part au malheur qui vous a frappée...

La duchesse s'inclina et répondit quelques mots, mais qu'il fut impossible d'entendre... elle voulait *probablement* remercier... Quand M. de Flahaut la vit si bien disposée, il ajouta :

— Sa Majesté désire, madame, que vous veuilliez bien lui dire comment elle peut vous être utile... en un mot, ce qu'elle peut faire pour vous.

La duchesse rougit et pâlit ; il était visible qu'une vive émotion l'agitait intérieurement.

— Je ne puis que remercier, dit-elle en évitant de prononcer le nom de l'*empereur*... je ne demande rien et ne demanderai jamais rien... mais, ajouta-t-elle avec une admirable dignité...

ma position me commande de ne rien refuser.

L'empereur lui fit sur l'heure même donner une pension de 10,000 francs [1].

Il était fort remarquable pour de pareilles situations. La duchesse de Narbonne n'était pas le seul exemple. L'empereur apprend un jour qu'il existe à Paris la veuve d'un maréchal de France, et qu'elle est dans le malheur... c'était la maréchale de Mailly. Aussitôt il donne l'ordre que le ministre de la guerre lui envoie le brevet de la pension des veuves de grands-officiers de l'empire, et cette pension était de 20,000 francs!... Bien plus, il donna également l'ordre que la maréchale, lorsqu'elle viendrait à la cour, y fût reçue et traitée avec les honneurs que nous avions comme femmes de grands-officiers de l'empire [2].

1 Je ne suis pas bien sûre si ce n'est pas 12,000!...

2 J'ai déjà expliqué dans l'un des volumes précédens ce qu'étaient les grands-officiers de l'empire. Je vais encore le redire, parce que cette explication est très-nécessaire.

Les grands-officiers de l'empire ont d'abord été la seule et vraie noblesse, la seule belle noblesse. Il y avait seize maréchaux, quatre colonels-généraux et quatre inspecteurs-généraux. Ces vingt-quatre dignités étaient tellement égales à la cour et dans les cérémonies de l'État, qu'on les appelait par lettres *alphabétiques*, et Junot passait ainsi avant Masséna, qui était son ancien. Cette parfaite égalité ne cessait qu'à l'armée, et encore cela pouvait ne pas être. Les grands-officiers de la couronne n'étaient pas compris dans cette institution des vingt-quatre grands-officiers de l'empire! .. C'étaient les douze pairs de Charlemagne.

Je me rappelle seulement à présent, comme un fait léger sans doute, mais remarquable comme rapprochement, c'est que madame de Mailly était mademoiselle de Narbonne [1]... il paraît que le nom plaisait à la fortune...

Lorsque Louis XVIII revint en France, madame de Narbonne, dont l'attachement ne s'était jamais démenti un seul instant, qui avait donné des marques non-seulement de dévouement, mais d'un désintéressement remarquable, madame de Narbonne fut lui faire sa cour avec la certitude d'en être reçue avec une distinction toute particulière. Il lui dit en effet beaucoup de douces paroles; et, lui prenant la main, il l'assura que sa position le touchait vivement, et, qu'il allait s'en occuper.

Deux jours après il lui envoya mille francs !!!...

C'était juste l'intérêt à 5 pour °/₀ des appointemens que touchait M. de Narbonne comme aide-de-camp de l'empereur. Il y avait ce souvenir-là dans cet envoi... Je crois être sûre que la duchesse de Narbonne les renvoya.

Maintenant un autre fait sur elle et sur Napoléon pour n'y plus revenir ensuite.

Le 21 mars 1815, Paris retentissait encore des

1 Narbonne-Pelet. — J'espère que monsieur son fils et elle conserveront le souvenir des bontés de l'empereur; car enfin que leur devait-il?... Ce n'était pas une dette de la patrie!...

cris de joie poussés dès le matin par une population enivrée; il était six heures et demie du soir. La duchesse de Narbonne sortait de table; elle avait dîné seule avec le docteur Kappeler. Il lui avait donné le bras, et l'avait installée dans son grand fauteuil à roulette à côté de la fenêtre; elle demeurait alors rue de la Ferme-des-Mathurins... puis le docteur s'était assis près d'elle, et il écoutait avec un charme toujours nouveau les histoires du temps passé, qu'elle savait dire avec le même attrait que son fils. Une ou deux fois le docteur avait voulu parler de ce qu'il avait vu et entendu dans ses courses de la matinée, mais à la première parole la duchesse fronçait le sourcil, sa physionomie s'altérait, et elle lui disait du ton péremptoire d'une femme de quatre-vingt-trois ans :

— Docteur, parlons d'autre chose.

Tout à coup une voiture s'arrête rapidement devant la maison, la porte s'ouvre, et le valet de chambre de la duchesse annonce le grand-maréchal !...

C'était alors le général Bertrand...

Il est, comme on le sait, d'une extrême politesse, et le meilleur des hommes; il s'avança vers la duchesse avec toutes les grâces respectueuses d'un courtisan de Versailles, et il lui dit qu'il venait de la part de *Sa Majesté l'empereur*, pour savoir de ses nouvelles, et lui demander en même temps si l'on avait eu soin d'elle PENDANT SON AB-

sence, et qu'il la priait de demander ce qu'elle voudrait qu'on fît pour elle...

L'entrevue fut courte, mais elle fit une profonde impression sur la duchesse de Narbonne. Aussitôt que le grand-maréchal fut parti, elle fit appeler le docteur qui s'était retiré par discrétion.

— Savez-vous bien, docteur, *que cet homme-là* sait vivre! lui dit-elle avec une sorte d'expression toute singulière!... Comment!... arrivé depuis hier au soir, au milieu de tous ses embarras il songe à moi!... à moi qu'il sait ne pas l'aimer!... Savez-vous que c'est une chose très-bien à lui!...

Le docteur sourit, et lui dit avec une douce malice :

— Eh! que vous ai-je toujours dit, madame?... J'avais donc raison, n'est-ce pas ?...

Et puis les cent-jours s'écoulèrent... et puis il y eut un retour... et je crois bien encore un souvenir peu amical de la visite du général Bertrand ; du moins cela se fit-il présumer dans une sorte de refus qui fut fait pour une somme de 30,000 fr. qui était due à la duchesse de Narbonne, et qui lui était due avec d'autant plus de rigueur que sa conduite lors de la mort de madame Adélaïde avait été vraiment fort remarquable... Elle avait envoyé à Mittau, où étaient alors Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême, tout ce qui lui revenait par le droit de sa charge, et qui lui revenait d'autant plus qu'elle avait tout quitté pour suivre sa royale maîtresse dans l'exil, et avait perdu tous

ses biens. L'abbé de Montesquiou son neveu, qui était alors ministre de l'intérieur, et qui pouvait beaucoup pour elle, fut celui qui pourtant lui annonça cette nouvelle. Quelques jours avant elle avait été, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, trouver le roi, et lui demander de lui fixer une existence. Louis XVIII lui répondit par de ces phrases parfaitement polies, gracieuses même; mais enfin il ne concluait rien.

— Sire, lui dit enfin la duchesse en se levant, et redressant sa tête avec une fierté bien sentie, tout ce que vous me dites peut être fort beau, sans doute, mais on ne vit pas avec de belles paroles, et mon dîner ne se paiera pas avec cette monnaie.

Elle comptait sur ces 30,000 francs avec une entière certitude, et l'emploi en était déjà fait. Aussi lorsque l'abbé de Montesquiou vint lui dire que ce paiement était retardé indéfiniment, elle en reçut une atteinte mortelle. Le matin, le docteur l'avait laissée bien portante en sortant après son déjeûner... Il rentre à cinq heures, et la trouve frappée à mort!... Il l'aimait avec la tendresse d'un fils; il employa tout son talent pour la rappeler à cette énergie qui faisait son existence... mais elle avait été détruite par un coup frappé trop rudement. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de prolonger sa vie pendant deux mois environ... Au bout de ce temps elle mourut, âgée de quatre-vingt-quatre ans, et possédant toutes ses facultés comme si elle avait trente ans. Le

docteur Kappeler me disait encore hier, que s'il n'y avait pas eu des causes étrangères à son existence ordinaire, qui devait s'écouler comme celle d'une femme de cet âge dans un complet repos, il l'aurait fait vivre jusqu'à cent ans.

Je vivais fort retirée; je n'habitais même pas les appartemens de mon hôtel qui donnaient sur la rue. Mon deuil, qui n'était encore qu'au sixième mois, m'autorisait à cette retraite, que mes chagrins d'ailleurs me faisaient désirer. Mais je voyais tous les jours beaucoup de mes amis, qui venaient m'apporter des nouvelles. J'apprenais à chaque instant à quel degré de malheur nous parvenions, et cette progression était effrayante... Enfin, un jour Lavalette me fait demander de passer dans mon cabinet, et me dit en me voyant que tout était perdu... Je fus étonnée de voir à quel point il était troublé; lui ordinairement si calme et si doucement joyeux!... Hélas! comment la joie pouvait-elle exister entourée comme elle l'était maintenant parmi nous de cyprès et de cercueils!...

— Blücher a passé le Rhin, me dit Lavalette... il est à la tête d'une armée formidable... C'est l'armée de Silésie... il paraît que rien ne s'est opposé à lui, et que le passage a eu lieu depuis Manheim jusqu'à Coblentz sans que le malheureux ait seulement trouvé une entrave!...

— Mon Dieu! m'écriai-je, la France n'est-elle donc plus la France?... Ne sommes-nous donc plus

ce même peuple qui, en 92, a forcé les Prussiens à repasser la frontière ?... Je ne suis qu'une femme, mais il me semble que je me conduirais avec plus de cœur...

Et puis tout à coup il se dressa devant moi comme des fantômes... Ce n'était pas le fruit d'une imagination troublée... c'étaient en effet mes amis... Ils semblaient me regarder et me reprocher cet enthousiasme de guerre... Hélas ! tous étaient tombés si jeunes encore sous le boulet ennemi !... et si l'on eût donné cette paix que l'on souhaitait de toutes parts, ces amis que je pleurais, qui m'entouraient couverts de leurs linceuls, eh bien ! ils vivraient encore !... Cette pensée me rendit tout ce qui m'obsédait depuis plusieurs mois. J'éprouvais contre l'empereur une sorte de ressentiment qu'il m'était difficile de repousser, ce que d'ailleurs je ne cherchais pas à faire. Je le disais avec la même franchise que j'ai mise à publier mon admiration. La vérité doit d'ailleurs présider à tout ce qui est dans cet ouvrage. J'ai ensuite abjuré depuis long-temps ce même ressentiment pour revenir à mes premières admirations... Mais alors j'étais si profondément ulcérée !... je souffrais une peine si vive !... qu'on doit concevoir ce que je dévoile en moi. Si j'eusse été autrement, je n'aurais pas ce qui rend à la fois si heureux et si malheureux, une âme ardente et passionnée, et susceptible de comprendre et d'é-

prouver toutes les joies comme toutes les souffrances...

Cette armée de Blücher était forte de *cent soixante mille hommes!*... elle n'était pourtant que la seconde en force. Parmi cette foule qui venait se ruer sur nous avec toute la rage de la vengeance... la grande armée, commandée par le prince Schwartzemberg, était de *cent-quatre-vingt-dix mille hommes*... celle du Nord, aux ordres de Bernadotte, de *cent trente mille hommes,* et puis encore *cent mille* conduits par Beningsen et Taeunzien... et puis Bellegarde en Italie avec quatre-vingt mille hommes... ensuite les réserves allemandes, polonaises, hollandaises, russes... tout cela, joint au reste, donnait un chiffre de huit cent mille combattans!... il faut ajouter à ce nombre effrayant, deux cent mille Espagnols, Portugais, Anglais, obéissant à lord Wellington, et se ruant insensés de vengeance sur la barrière des Pyrénées, comme Blücher sur celle du Rhin...

Et nous, qu'avions-nous pour nous opposer à cette menaçante invasion?... trois cent cinquante mille soldats, trois cent cinquante mille seulement!!... et encore comment étaient-ils placés!... Cent mille étaient enfermés dans les places fortes de Hambourg, de Dantzick par delà l'Oder, l'Elbe et le Rhin... Le prince Eugène avait une faible armée en Italie pour s'opposer à Murat et à Bellegarde... Soult et Suchet avaient à peine quatre-vingt mille hommes à mettre en présence de

l'armée formidable de Wellington... Tous les passages étaient donc ouverts jusqu'au cœur de la France, et un tel désastre s'était effectué quand il pouvait ne pas être!!... Cette pensée peut rendre insensée.

L'empereur avait sous ces ordres directs les corps des maréchaux Ney, Marmont, Macdonald, Mortier, Victor et Augereau... mais ces corps d'armée, quel était le total de leur effectif?... Celui du maréchal Ney était à peine de quatorze mille hommes!... le maréchal Augereau n'en avait pas trois!!... et la garde impériale figure dans le nombre que je viens de rapporter!... Ce nombre est exact... il m'a été donné, non pas par le *Moniteur,* non pas par les journaux du temps, mais par une voie parfaitement sûre. Ainsi, pour résister à toute l'Europe acharnée contre nous, nous n'avions qu'une armée dont chaque homme comptait quatre adversaires!... L'amour de la patrie pouvait encore beaucoup à la vérité, mais les douleurs personnelles nous avaient énervés... nous n'étions plus nous-mêmes... C'est au milieu de ces troubles, de ces terreurs qui nous annonçaient des maux plus grands encore venant de ces régions lointaines, que nous avions été troubler dans leur sommeil... c'est au bruit lointain du canon russe et prussien que la dernière ancre de salut de la France se rompit, et qu'arriva le dernier jour de l'année 1813! Celle qui allait commencer devait donner au monde un spectacle

jusqu'alors inconnu, et qui ne devait jamais se renouveler...

La fin de l'année 1813 amène nécessairement à parler de ce qui s'est passé en Europe depuis l'assemblée des notables. Ce fut un soir; le cardinal Maury parla de tout ce que les peuples avaient conquis sur les rois, et il citait à l'appui de son opinion les événemens remarquables dont les souverains d'Europe ont fourni eux-mêmes l'exemple. Nous examinâmes en effet les différentes couronnes, et nous trouvâmes ce que je vais présenter ici dans un tableau.

Charles III, roi d'Espagne, mort de maladie, le 13 décembre 1788.

Achmet IV, sultan, mort subite (poison), 7 avril 1789.

Joseph II, empereur d'Allemagne, mort de maladie, le 20 février 1790.

Léopold II, empereur d'Allemagne, mort de maladie, le 1er mars 1792.

Gustave III, roi de Suède, assassiné le 29 mars 1792.

Louis XVI, roi de France, exécuté le 21 janvier 1793.

Stanislas Auguste, roi de Pologne, déposé, et mort de maladie, le 25 novembre 1795.

Victor Amédée, roi de Sardaigne, mort de maladie, le 16 octobre 1796.

Catherine II, impératrice de Russie, morte d'apoplexie le 17 novembre 1796.

Frédéric, roi de Prusse, mort de maladie, le 15 novembre 1797.

Pie VI, pape détrôné, et mort prisonnier, le 29 août 1799.

Charles Emmanuel, roi de Sardaigne, chassé de ses États, le 10 novembre 1798.

Paul Ier, empereur de Russie, assassiné le 24 mars 1801.

Ferdinand IV, roi de Naples, chassé de ses États, le 12 février 1806.

Selim, sultan, assassiné le 18 juillet 1808.

Marie, reine de Portugal, chassée de ses États, le 29 novembre 1807.

Christian VII, roi de Danemarck, mort de maladie, le 13 mars 1808.

Charles IV, roi d'Espagne, forcé d'abdiquer le 17 mars 1808.

Ferdinand VII, roi d'Espagne, contraint d'abdiquer le 6 mai 1808.

Mustapha, sultan, assassiné le 28 juillet 1808.

Gustave Adolphe, déposé, et banni de la Suède, le 10 mai 1809.

Pie VII, pape, détrôné et prisonnier, le 5 juillet 1809.

Ainsi, en vingt-six-ans, voilà vingt-deux souverains, qui, par la mort ou la violence sont descendus du trône où ils étaient placés!... et dans cette longue liste, je n'ai pas placé le doge de Venise, déposé en 1795... le doge de Gênes,

également déposé... le grand-maître de Malte!... et tous les princes italiens, comme le duc de Modène, et tous les princes allemands, les électeurs et les margraves!... En voyant toute cette échelle sur laquelle la mort s'est promenée en imposant sa faux, soit d'elle-même, soit par la violence et la trahison, alors j'ai bien regardé en pitié, vraiment, cette élévation qu'on appelle la royauté!... Ajoutez à ce tableau que je viens de vous donner, les soucis, les tourmens, les terreurs qui quelquefois ont amené ce mot : *mort de maladie!...* et vous vous demanderez sans affecter une fausse philosophie [1], si, en effet, le nom de souverain vaut la peine qu'on brave un seul de ces périls pour le porter.

1 M. de Semonville étant un soir chez moi, à l'Abbaye-aux-Bois, fit le même calcul; il peut se le rappeler : c'est en 1830.

CHAPITRE IV.

1er janvier 1814. — Commissions composées de sénateurs et de députés. — M. Raynouard. — Le duc de Massa. — Paroles *inconstitutionnelles*. — Reparties. — Salon des Tuileries. — Discours de l'empereur. — *Le nommé* Lainé. — *Qu'est-ce qu'un trône?... — Raynouard en a menti.* — Maladresse du corps-législatif. — Faction royaliste à Bordeaux. — Napoléon souvent trompé. Sa conduite à cette époque. — Les braves en Champagne. — Violation de la capitulation de Dantzick. — Mutisme du *Moniteur* sur les événemens. — Occupation de *Langres, Dijon, Châlons*, etc., etc. — Obstination de l'empereur. — Il quitte Paris. — Ferdinand VII. — Pie VII. — Le roi de Rome présenté à la garde nationale. — Impressions douloureuses. — Différence entre les hommes de 92 et ceux de l'époque. — Défection de Joachim Murat. — Duc de Vicence. — Duc de Bassano. — Captivité. — Torture morale et physique. — Députation de l'Académie de Mantoue. — Translation. — Découverte importante à l'usage des prisonniers. — Nouvelle encre sympathique. — Manuscrits. — Conversation à coups de bâton. — Autre prisonnier politique. — Moyen infaillible de se *reconnaître* quand on ne s'est jamais vu. — Une sinécure.

Le 1er janvier 1814 vit pour la dernière fois entouré d'hommages celui que la fortune aban-

donnait... Cependant la cour fut nombreuse aux Tuileries. Je sus, par plusieurs personnes qui en revenaient elles-mêmes, que jamais la foule n'avait même été si remarquable. Voulait-on examiner le regard du lion?... voulait-on deviner sur le front de cet homme si le malheur de sa destinée lui était révélé tout entier?... Hélas!... il était toujours aussi calme!... Était-il aveuglé, ou bien cachait-il sa souffrance? Il souriait encore malgré le bruit sourd de l'orage, et ce sourire était, me disait-on, toujours aussi radieux, surtout quand son œil s'arrêtait sur son fils.

Mais une scène étrange s'était passée au château, et me fut rapportée avec toutes les circonstances une heure après.

On sait que Napoléon avait nommé deux commissions pour établir l'état de la France. Ces deux commissions, formées dans le sénat et le corps-législatif, étaient composées, pour le sénat, de MM. de Talleyrand, Fontanes, Saint-Marsan, Barbé-Marbois, Beurnonville [1], et présidée par M. de Lacépède; et pour le corps-législatif, de MM. Raynouard, Lainé, Gallois, Flauguergues, Maine de Biran, et présidée par le duc de Massa.

[1] La formation de ces deux commissions prouve à quel point l'empereur était peu *despote* dans l'habitude de sa vie politique intérieure! Beurnonville était son ennemi, et il le savait. Quant à M. de Talleyrand!... et la commission des députés!... pas un ami!!...

Ce fut M. Raynouard qui fut l'orateur du corps-législatif, et parla sans doute avec une franche énergie, mais avec une vérité qui devait faire un effet funeste dans le reste de la France, et l'empereur le sentit aussitôt... Il y avait même, dans ce que dit Raynouard, des mots insolens pour l'empereur, et qui devaient être comme une cloche sonnant le tocsin et appelant les peuples à la révolte...

— Nous devons, dit M. Raynouard, ne pas répondre à des conditions outrageantes, mais que veut-on?... on veut nous renfermer dans nos limites, et réprimer *l'élan d'une activité ambitieuse, si fatale depuis vingt ans à tous les peuples de l'Europe; de telles propositions nous semblent honorables pour la nation, puisqu'elles prouvent que l'étranger nous craint et nous respecte. Ce n'est pas lui qui assigne des bornes à notre puissance, c'est le monde effrayé qui invoque le droit commun des nations; les Pyrénées, les Alpes, le Rhin renferment un vaste territoire, dont plusieurs provinces ne relevaient pas de l'empire des lis, et cependant la royale couronne de France était brillante de gloire et de majesté entre tous les diadèmes...*

Le duc de Massa, qui présidait la commission du corps-législatif, et qui, en cette qualité, assistait ce même jour 28 décembre à la séance de la Chambre, se leva dans ce moment, et s'écria avec une forte émotion :

— Monsieur, vos paroles sont inconvenantes, et surtout inconstitutionnelles !...

— Je ne vois ici, lui répondit Raynouard avec sang-froid, qu'une seule chose *inconstitutionnelle*... c'est votre présence dans cette Chambre !...

M. Raynouard, comme beaucoup d'autres, parlait à merveille et avec une grande énergie, parce qu'il voyait la puissance de Napoléon décroître [1]... Il y a dans une telle attaque quelque chose qui blesse une âme généreuse... Ensuite, je dirai avec l'empereur, que rien n'était plus maladroit que cette conduite.

L'empereur ne dit rien le premier jour en apprenant ce qui s'était passé au corps-législatif; mais le 1er janvier, lorsque toutes les autorités de l'empire étaient réunies dans la salle du trône aux Tuileries, et qu'il était entouré seulement de Français, car hélas ! cette salle que j'avais vue remplie d'une foule d'ambassadeurs de tous les souverains de l'Europe [2], l'Angleterre seule exceptée, qui venaient incliner bien bas leurs fronts

1 Quand on songe cependant qu'il y a aujourd'hui des hommes qui vous disent *sans rougir :* A cette époque j'étais dans la garde nationale et je correspondais avec l'ennemi !... Et ces hommes n'étaient *obligés à rien* comme caste privilégiée, et trahissaient *pour trahir*... ou plutôt pour intriguer...

2 M. de Metternich excepté... Je dois à la vérité de dire comme historienne, et non pas comme amie, que son attitude fut toujours noble et grande près de Napoléon...

devant le maître de tous, cette même salle était déserte de cette même foule diplomatique, et n'en renfermait pas un seul membre... Napoléon, toujours aussi calme, aussi grand, promenait son œil d'aigle sur cette assemblée formée d'hommes dont les intérêts privés se rattachaient aux siens et devaient s'unir pour défendre la France, et qui pourtant, dans leur délire, dans leur désir insensé de paraître en parlant, en disant de vaines phrases au jour du danger, être enfin depuis dix ans ce qu'ils devaient être en effet, *des hommes* de la patrie, n'étaient en résumé que des ennemis de plus contre cette même patrie... Ils ne le croyaient pas peut-être, et cependant c'était une triste vérité...

Lorsque tout le monde fut arrivé le 1^er^ janvier 1814, l'empereur sortit de l'intérieur de ses appartemens... il était calme, sérieux... mais sur son front il passait des ombres qui annonçaient l'orage... il dit quelques mots insignifians à l'un des ministres, puis, promenant sur cette foule attentive un regard profond et terrible dans son éloquence, il prononce enfin des paroles remarquables... improvisation violente sortie d'une âme blessée, et qui, semblables aux grondemens du tonnerre, furent retentir dans le cœur des coupables, et leur causa cette terreur que sa voix admirable dans ses inflexions causait toujours quand il était animé par un sentiment tel que celui qui l'agitait alors... Ses phrases serrées et con-

cises présentent le modèle d'une éloquence unique.

« J'ai supprimé l'impression de votre adresse [1]... elle était incendiaire ; les onze douzièmes du corps-législatif sont composés de bons citoyens ; je les connais ; et j'aurai des égards pour eux ; mais un autre douzième renferme des factieux, et votre commission est de ce nombre. Vous vous êtes laissé conduire par cinq factieux... *Le nommé* Lainé est un méchant homme qui correspond avec le prince régent par l'intermédiaire de l'avocat de Sèze... je le sais... j'en ai la preuve. Le rapport de votre commission m'a fait bien du mal... J'aimerais mieux avoir perdu deux batailles... *A quoi tendait-il?... à augmenter les prétentions de l'ennemi !...* Si je voulais vous croire, je lui cèderais plus qu'il ne demande... Si on me demandait la Champagne, il me faudrait donner la Brie !... Est-ce en présence de l'ennemi qu'il faut faire des remontrances?... Votre but était de m'humilier... On peut me tuer, mais on ne me déshonorera pas... Je ne suis pas né parmi les rois... je ne tiens pas au trône... Qu'est-ce d'ailleurs qu'un trône?... quatre morceaux de bois

[1] L'impression du rapport de la commission du corps-législatif fut votée à la majorité de 225 voix contre 32!... Le ministère de la police fit enlever les épreuves du rapport et on les remit à l'empereur... Une chose extraordinaire, c'est la formation de cette commission ; elle était composée de royaliste presque entièrement, ainsi que je l'ai remarqué plus haut.

dorés, couverts de velours... Dans quatre mois je publierai l'AFFREUX rapport de votre commission.

. . . . . .

» C'est contre moi que les ennemis s'acharnent plutôt que contre les Français... Mais pour cela faut-il qu'il me soit permis de démembrer l'État?... Est-ce que je ne sacrifie pas ma fierté, mon orgueil, pour obtenir la paix?... Oui, je suis fier, parce que je suis courageux... je suis fier, parce que j'ai fait de grandes choses pour la France...

. . . . . .

» Dans trois mois nous aurons la paix ou je serai mort... Retournez dans vos foyers... En supposant même que j'eusse des torts, vous ne deviez pas me faire de reproches publics... C'est en famille qu'il faut laver son linge sale....

» M. Raynouard dit que le maréchal Masséna a pillé la maison d'un citoyen... M. Raynouard en a menti.... Au reste, la France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle. »

Et il avait bien raison... nous ne l'avons que trop vu... Le fait est que M. Raynouard et ceux de la commission avaient tort; mais Napoléon l'avait également en disant que le corps législatif n'était rien. Le corps législatif, bien que muet jusque là, n'en était pas moins l'organe de la nation. La commission avait été injurieusement maladroite en parlant comme elle l'avait fait, et Napoléon l'avait été également en lui faisant une réponse qui, pour ne pas avoir été alors dans le

Moniteur telle qu'elle fut dite, n'en fut pas moins connue par toute l'Europe huit jours plus tard... C'était presque un manifeste lancé contre la France, tandis qu'il devait au contraire lui tendre une main amie dans cette heure de détresse, où tous deux se devaient un mutuel appui... Cette réponse de l'empereur fut connue dans tout Paris le jour même... elle donna matière à une foule de commentaires les plus différens les uns des autres... elle fut comme un signal de discorde. Mais ce qu'il faut dire à la louange de Napoléon... de ce homme qu'on a montré comme un tyran toujours prêt à punir, comme un despote dont la volonté ne fut jamais qu'arbitraire, c'est que cet événement ne fut le signal d'aucune proscription... personne ne fut puni; et dans le nombre des membres de cette commission il y avait des hommes qui pouvaient l'être. M. Lainé, qui était attendu à Bordeaux, où il était à la tête d'une faction royaliste fort active, y retourna pour agir, et l'empereur le savait... Peut-être, au reste, fit-il mal de ne pas le retenir à Paris... Mais je le répète, Napoléon ne fut jamais tyrannique de lui-même... il ne le fut que d'après des rapports qui obscurcissaient souvent la vérité et troublaient alors son jugement. Mais quand lui-même avait à prendre une décision, elle était presque toujours grande et généreuse. J'ai eu à me plaindre de lui, mais je suis à présent certaine qu'il fut trompé; alors je ne le savais pas... Je le crus injuste, et rien à

l'époque dont je parle ne me l'aurait fait voir... Je ne lui adressai aucune demande, et j'ai su que cette conduite lui parut une obstination presque rebelle, tandis qu'il n'aurait dû la regarder que comme le mouvement d'une âme profondément et douloureusement blessée.

A cette terrible époque, tout autour de nous avait un aspect extrême et violent. Rien ne suivait le cours naturel de la vie: rien ne se dénouait; tout se brisait, se rompait sous une main de fer invisible qui ravageait le monde... On était comme assistant à un spectacle effrayant dans un rêve fiévreux... Tout, jusqu'aux passions les plus honteuses, se montrait sans voile... C'était un délire... Il n'y eut alors qu'un souvenir qui demeurera éternel et fera l'admiration des âges; c'est la conduite de Napoléon devant le danger qui vint tout à coup se dresser devant lui, et lui apparaître à son réveil pour lui prononcer sa sentence de déchéance parmi les puissans de la terre... c'est l'héroïsme de cette phalange de braves, qui, dans les plaines de la Champagne, prouva que la France POUVAIT, si elle l'eût voulu tout entière, résister à l'Europe réunie contre elle... Elle eût résisté au monde entier... Honneur aux fidèles!... Honte à ceux qui dénièrent le secours de leurs bras au jour du péril de la patrie! honte... infamie... anathème éternel!...

Ce même premier janvier vit mon brave ami Rapp être contraint à laisser les Russes devenir

maîtres de Dantzick, après une héroïque résistance, et par une trahison lâche et perfide [1]!... C'était sans la moindre pudeur, la force abusant du malheur... Mais l'empereur Alexandre était incapable d'ordonner une semblable indignité... Je suis convaincue de la beauté de son caractère... Il faut juger l'homme, non pas d'après ses propres passions à soi-même, mais d'après les actions qu'il fait...

Au reste, pour ceux qui font des rapprochemens, il est curieux de mettre en regard les trois infractions de traité qui ont été faites depuis que l'Europe nous fait la guerre. Le premier est en Égypte au traité d'El-Arisch par l'amiral Keith et le brave et loyal Kléber... le second par le prince de Wurtemberg, à Dresde... le troisième, et peut-être le plus indigne, s'il pouvait y avoir une différence dans un manque de foi, est celui de Dantzick... Il est honorable pour nous de pouvoir dire que pendant vingt-deux ans d'une guerre soutenue contre l'Europe entière, nous n'offrons AUCUNE action semblable au blâme de la haine et de l'envie... Nos géné-

1 Ce fut le 27 septembre que fut conclue une convention d'évacuation suivant laquelle la place serait rendue le 1er janvier, si elle n'était pas secourue; et, dans le cas même de la convention exécutée, les assiégés rentraient en France avec les honneurs de la guerre... avec armes et bagages... Rien ne fut observé... tout fut violé... et la garnison envoyée en Sibérie!!...

raux doivent avoir quelque fierté de cette belle conduite, soutenue à travers des périls et des revers... tant il est vrai que le véritable honneur n'invoque jamais la nécessité pour faire son devoir.

Maintenant le tableau de nos malheurs est affreux à tracer... Chaque jour on apprenait par des lettres particulières, car le *Moniteur* tenait encore un voile sur la vérité, les progrès des alliés... Le cordon de lances et de baïonnettes ennemies se resserrait chaque jour également, et nous voyions approcher le danger sans prévoir comment il serait conjuré. C'est alors que Napoléon mobilisa cent vingt mille hommes de garde nationale, pour couvrir Lyon et Paris et former une réserve... Voilà quelle était notre dernière ressource!... Pendant ce temps, l'ennemi occupait *Langres* [1], *Dijon*, Châlons, Nancy, Vaucouleurs, et semblait devoir arriver immédiatement à Paris, et Blücher s'établissait à Saint-Dizier et à Joinville...

Ce qui rend l'obstination de Napoléon inexcusable pour ne pas faire la paix, c'est l'état dans lequel était l'armée... sans argent, sans distributions régulières assurées, parce que les fonds

[1] Les Autrichiens prenaient Langres... Nancy l'était par les Russes, Châlons par les Autrichiens, commandés par M. de Bubna... Vaucouleurs, par les Prussiens... enfin les Autrichiens étaient à Bar-sur-Aube!...

manquaient; l'empereur fit une faute que même ses partisans les plus dévoués ne peuvent excuser... Les Français de l'ancienne France qui savaient que leur sort avait pu être assuré, ne lui pardonnaient pas d'avoir ainsi mis en question leur repos et leur fortune. Il résulta de ce mécontentement sourd et encore voilé un désaccord complet dans la marche des choses. L'habitant souffrait du séjour du soldat chez lui, et le laissait voir plus qu'il ne l'aurait fait à un Cosaque... Et cependant l'amour qu'on avait pour l'empereur était toujours profond... Mais, je le répète, le découragement avait remplacé l'enthousiasme, et le dernier malheur pouvait seul le ramener... Le Français raisonne et arrive toujours à une conclusion... Pour lui le comble de l'indifférence sur son sort était la conduite de Napoléon, qui se riait de la paix des chaumières, et forçait leurs maîtres à les quitter pour soutenir une obstination folle...

En apprenant que les Autrichiens occupaient Bar-sur-Aube, l'empereur se décida enfin à quitter Paris... Il y avait déjà ouvert les prisons du roi d'Espagne et du pape. Ferdinand VII avait quitté Valençay et Pie VII Fontainebleau [1]...

[1] Il fut conduit vers l'Italie, par Orléans et Limoges... Lorsque je le revis à Rome, il me parla beaucoup de ce retour auquel il ne croyait plus, me disait-il ingénuement... C'était un saint homme...

Par ces mesures tardives, Napoléon croyait ramener à lui un homme qui avait pu déposer son père et s'emparer de sa couronne !... Ferdinand devait demeurer son ennemi, et c'est ce qu'il fit...

Rien n'est plus étrange que la différence des rapports sur un homme comme Napoléon, aussitôt que son étoile de bonheur a pâli... J'ai vu dans la même journée dix versions sur la manière dont il avait pris congé de la garde nationale de Paris en leur confiant sa femme et son enfant... Beaucoup en revenaient avec les yeux humides, d'autres trouvaient que tout était comédie dans l'élan de sensibilité qui l'avait *entraîné* lorsqu'il avait présenté son fils aux gardes nationaux... Si j'eusse été près de lui en ce moment, je l'aurais deviné, parce que je le connaissais trop bien pour m'y tromper... Néanmoins, d'après ce qu'on m'a dit, je crois être sûre que ce qu'il a montré il le sentait... Il était père d'ailleurs, et il idolâtrait son enfant; il l'aimait d'un tel amour que je crois tout possible de lui dans une semblable circonstance... Je crois pouvoir en répondre... Son cœur était attendri en regardant cette charmante tête blonde destinée en naissant à porter vingt couronnes, et qui se trouvait dépossédée d'un si bel avenir par ceux mêmes qui auraient dû lui conserver son héritage... Du reste, quoi qu'on puisse dire aujourd'hui de cette scène d'adieu entre Napoléon et la garde nationale parisienne, il est de

fait que ce jour-là l'enthousiasme fut au comble... Cette scène fut publique, et chacun l'a jugée... On peut encore se rappeler le bruit que fit le cri prolongé de VIVE L'EMPEREUR !... vive le roi de Rome !!... La place du Carrousel retentissait du serment de fidélité prêté par les officiers de la garde nationale... et ces sermens proférés par une bouche française et loyale devaient être oubliés, et trahis avant que quelques semaines même fussent écoulées !...

Cependant l'empereur quittait Paris et nous laissait livrés à une inquiétude d'autant plus vive, que nous ne savions comment échapper au danger qui nous menaçait... Où fuir ?... Comment émigrer ?... comment espérer un asile, si le sort nous forçait à quitter notre patrie ?... L'Espagne et l'Italie nous étaient fermées comme le Nord, comme l'Europe entière !... il ne nous restait que l'Amérique !... Oh ! ce moment fut affreux !... et pourquoi le dissimuler ? il fut important par l'influence qu'il exerça momentanément sur l'esprit français relativement à l'amour qu'il portait à l'empereur... Cet amour revint, et même avec plus de force peut-être qu'avant ses malheurs ; mais en même temps on souffrait trop, et on le lui attribuait avec trop d'amertume pour ne pas sentir au cœur comme un éloignement répulsif pour l'homme qui avait amené à ce point de malheur et d'humiliation... C'était une étrange lutte !

Lavalette, sans remplacer auprès de moi l'ami que rien ne pouvait remplacer, mon bon Duroc, tâchait cependant de me rendre la vie moins amère en me rappelant que Junot avait laissé des amis qui aimaient toujours sa veuve et ses enfans... Souvent il venait me voir le matin de très-bonne heure pendant un moment... Il me donnait des nouvelles, et cherchait à m'offrir un tableau moins assombri de l'avenir... mais il ne pouvait empêcher que les nouvelles n'arrivassent de tous les côtés, et qu'elles ne fussent désastreuses. L'effet que tout cela produisait était fantastique... Il semblait que jamais nous n'eussions vaincu !... Les têtes même les plus fortes s'inclinaient sous le premier coup de l'infortune et ne savaient même plus se relever... L'indignation aurait dû prendre la place de l'abattement et souvent je le leur disais... Mais, je le repète, le découragement glaçait tous les cœurs... Lavalette me disait que rien ne lui rappelait 92 dans les hommes si mornes, si abattus... et pourtant, ajoutait-il, le péril est bien plus grand... Il y a ici désir de vengeance... volonté d'humilier à leur tour !...

— Oh ! ce Murat, me dit-il un jour en m'apportant une lettre qui me venait de Naples, et que je lui avais fait adresser... oh ! Murat !...

En effet, c'était alors qu'on apprenait que le traité avait été non-seulement signé avec l'Autriche, mais que par les manœuvres de Joachim il avait cerné le vice-roi, qui se trouvait neutralisé,

et ne pouvait agir... La lettre que je venais de recevoir me disait que Murat était tellement malheureux de sa trahison, qu'il y avait des momens où il paraissait insensé... Hélas ! je le crois sans peine !... il devait en effet bien souffrir... Cependant Napoléon voulait tenter encore une démarche auprès des souverains alliés... Il envoya le duc de Vicence au quartier-général de l'armée des alliés... Le duc de Vicence était aimé de l'empereur Alexandre, et Napoléon avait bien compris que l'amitié de l'empereur de Russie était une importante chose à reconquérir... Eh ! mon Dieu ! pourquoi l'avait-il perdue ?... il en était aimé comme un frère !... Quoi qu'il en puisse être, le duc de Vicence était vis-à-vis de l'empereur Alexandre dans la position la plus heureuse pour porter des paroles de paix et d'amitié. L'empereur, pour augmenter la considération dont il le voulait entourer, le nomma son ministre des affaires étrangères... Par là, il n'y avait aucun intermédiaire entre le plénipotentiaire et son maître au nouveau congrès qu'il allait s'ouvrir, et qui allait proclamer sa première séance au bruit du canon et de la mitraille qui abattait chaque jour un pan de la muraille derrière laquelle l'empereur se retranchait encore...

J'ai lu dernièrement dans une biographie, d'ailleurs très-recommandable, que le duc de Vicence *dut* croire qu'en effet *il n'y avait pas d'intermédiaire entre lui et l'empereur... mais*

qu'aussitôt après son départ il y en eut un, qui fut le ministre secrétaire d'État.

Cette phrase est faite de manière à faire croire que le duc de Bassano fut dans une attitude hostile, non-seulement envers M. le duc de Vicence, mais bien envers la France, en conseillant à l'empereur de ne pas faire la paix... C'est du moins ce que veut dire la phrase que je viens de rapporter...

Puisque le ministre des relations extérieures devenait plénipotentiaire au congrès, il fallait qu'il y eût auprès de l'empereur un ministre qui correspondît avec le plénipotentiaire. M. de Vicence n'avait pas pu exiger que l'empereur, au milieu des opérations si rapides de cette prodigieuse campagne, entretînt lui-même la correspondance diplomatique. Il y avait là une nécessité à laquelle le duc de Bassano dut se soumettre, quelque regret qu'il pût en éprouver. Son intermédiaire aurait, il faut le dire, été favorable à M. de Vicence, si le plénipotentiaire de Châtillon avait usé des pleins pouvoirs que le duc de Bassano lui fit donner deux jours avant l'ouverture du congrès, *pour sauver la capitale, et éviter une bataille où étaient les dernières espérances de la nation.* Ces pouvoirs ainsi motivés étaient *absolus* dans leur contexte. L'empereur s'en remettait à son plénipotentiaire des conditions de la paix. M. de Vicence devait le témoignage d'une si haute confiance à l'intervention de M. de Bassano. Ce

n'est pas la faute de celui-ci si le plénipotentiaire n'a pas voulu en user. La phrase du biographe est donc injuste, et fausse surtout.

M. le duc de Bassano est un des Français les plus *Français* que je connaisse. Il aime son pays, et la manière dont il l'a servi depuis quarante ans prouve ce que j'avance... Ce même pays pour lequel il a été frappé d'exil, de captivité, a même bien peu fait pour lui en le récompensant d'un titre et de quelques honneurs. Des hommes comme lui devraient toujours être à même de servir le pays : voilà quelle est leur récompense.

Le duc de Bassano avait déjà beaucoup souffert, quoique bien jeune encore, à l'époque du commencement de la révolution... De là, il est venu une pensée toute naturelle... c'est qu'ayant beaucoup souffert, il avait peu oublié, et avait peut-être le besoin de le faire sentir. Ceux qui avaient une telle pensée ne le connaissaient pas sans doute... Et puis ils croient qu'ils est possible de se venger en laissant accabler son pays !... C'est une étrange vengeance... J'ai pourtant entendu parler dans ce sens relativement au duc de Bassano !... Que d'absurdités dans la méchanceté quelquefois !...

Il est de fait que le duc de Bassano a beaucoup souffert du fait des puissances étrangères, et particulièrement de l'Autriche... En 1792, M. le duc de Bassano, alors M. Maret, fut nommé

ministre de France à Naples. Il partit avec M. de Semonville, qui lui-même allait à Constantinople comme ambassadeur... Que leur reprochait l'Autriche ? que leur voulait-elle ? Je n'en sais rien ; mais ce qui est constant, c'est qu'ils furent arrêtés en Suisse sur territoire neutre, tandis qu'ils le traversaient sous la garantie de la bonne foi jurée et du caractère qu'ils portaient... ils furent arrêtés et enfermés dans la forteresse de Mantoue... mais séparés, mis au secret le plus rigoureux, et ENCHAINÉS... M. le duc de Bassano porte encore au poignet droit la cicatrice de l'un de ses fers... je l'ai vue il n'y a pas trois jours.

La position dans laquelle il était aurait donné de la pitié à un ennemi ayant des motifs de haine... Resserré dans une chambre où son lit se tenait à peine, privé d'air et de la société même d'un guichetier... dans toute la force de la vie physique et intellectuelle, M. de Bassano se vit menacé, malgré toute sa force d'âme, de succomber sous le poids d'une infortune dont l'injustice doublait toute l'horreur ! Il se vit mourir... il contracta, non pas les fièvres, qu'il n'eut jamais, mais, à la place, des convulsions de nerfs de dix heures par jour, qui, pendant cinq mois, ne lui laissaient pas une heure de sommeil, et qui au bout de sept mois le menaçaient d'une fin prochaine... M. de Bassano sentait la vie courir avec tant de force dans ses veines, qu'ils se dit : « *Je ne veux pas mourir...* » et tout aussitôt, en disant le nom

de son père, M. Maret, médecin habile, dont le talent lui avait fait des amis dans cette même ville où son fils était captif, il obtint d'être transféré dans une autre forteresse située dans le Tyrol... Un jour une députation de l'Académie de Mantoue fut introduite dans sa prison ; l'illustre professeur Castellani la présidait. Elle venait, dit-il, apporter des consolations et offrir des secours au fils d'un homme dont la mémoire était chère à ce corps savant. Il y avait sept ans que M. Maret, père du duc de Bassano, était mort. Il avait été en relation pendant de longues années, comme secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, avec celle de Mantoue. La visite de la députation avait pour objet de constater la situation périlleuse du prisonnier. Sur le rapport qui fut fait à l'Académie, elle députa deux de ses membres à Vienne, pour déclarer au baron de Thugert, que s'il ne voulait pas la mort du prisonnier, il fallait le transférer dans un autre climat avant le retour des chaleurs de l'été.

La translation du duc de Bassano dans la forteresse de Kufstein fut accordée. Ce fut alors que les menottes de fer avec lesquelles on lui serra les poignets lui firent cette blessure profonde, dont il porte encore la marque, et dont d'ailleurs la cicatrice ne s'effacera jamais.

M. de Sémonville fut transféré comme lui dans cette nouvelle prison située dans la partie la plus sauvage du Tyrol... Là ils furent mis tous deux

dans des prisons séparées, sans pouvoir se parler, sans communication... sans rien qui rappelât aux infortunés qu'ils devaient revoir le monde, et qu'ils n'étaient pas morts à la société pour le reste de leur vie....

Tous deux étaient jeunes [1], et sentaient avec une profonde amertume cette privation de communication avec le monde vivant. M. de Bassano comprit bientôt que s'il laissait le découragement s'emparer de lui il était perdu, et que sa raison s'altèrerait; et, comme tous les esprits supérieurs, il prit aussitôt un parti décisif.

Il n'avait pas de livres... pas d'encre, pas de papier... rien pour écrire une seule ligne... rien pour distraire ces longues heures de captivité, qu'une aiguille de plomb semble marquer, et qui se trainent si péniblement. Pourquoi cette sévérité?... Je l'ignore, et lui-même n'en pouvait comprendre le motif... mais enfin, quel qu'il fût, il était, et la plus rigoureuse captivité existait pour lui depuis plusieurs mois lorsque son esprit lui inspira un moyen de tromper sa solitude et son affreux ennui. Il résolut d'écrire... et pourtant il n'avait ni plumes, ni encre, ni papier... Il demanda de la gomme arabique, je ne sais plus

[1] M. de Semonville est beaucoup plus âgé que le duc de Bassano; mais, malgré cela, il était jeune à l'époque dont je parle. M. de Bassano était lui-même un fort jeune homme.

pour quel usage, je pense pour les yeux... ensuite il eut du vinaigre... il racla, après cela, de la rouille qui se trouvait à des plaques de fer qui doublaient la porte de son cachot... Il pensa ensuite que le thé pouvait contenir un assez fort astringent pour obtenir le précipité noir dont il avait besoin... et sous le prétexte de souffrance, il demanda du thé, qu'on lui donna, et son expérience réussit !...

Il me disait dernièrement que rien ne peut se comparer à la joie qu'il ressentit en voyant la coloration se faire à mesure qu'il versait son thé sur sa première préparation... Il faut avoir été dans cette position d'entier isolement, d'entier abandon, pour comprendre ce qu'il dut éprouver, et je le conçois parfaitement...

Mais l'encre n'était pas tout ; il fallait du papier... Le duc avait obtenu de faire venir différentes choses qui lui étaient nécessaires, et dont il avait besoin dans sa forteresse comme lorsque nous l'avons connu dans la salle du Trône des Tuileries. Il avait donc de la poudre pour les dents, qu'il avait fait venir je ne sait d'où. Ce fut sur le papier qui la renfermait, sur lequel est encore en caractères imprimés : *Poudre pour les dents*, que le duc écrivit en vers deux comédies très-gaies, l'une d'intrigue et l'autre de caractère, et toutes deux en cinq actes, qu'il composa dans cette prison. Elles sont de plus de trois mille vers écrits très-lisiblement, sans ratures et fort gaies ;

ce qui est à remarquer, comme on peut le penser, et sur le papier que je viens de citer... Il y a plus... Le duc écrivit tout une tragédie aussi de sa composition sur cette autre feuille de papier qui avait servi à contenir de la gomme arabique. Cette feuille a quelques lignes de plus que l'autre en largeur, mais du reste le papier est, d'un autre côté, plus grossier et plus difficile à couvrir. La tragédie a dix huit cents vers... Elle est écrite, comme les comédies, sur quatre colonnes... seulement il y a quelques petits morceaux de papier détachés sur lesquels se trouvent deux ou trois scènes qui n'ont pas pu tenir sur le *manuscrit*. Quant à la plume, le duc de Bassano la trouva dans son traversin, qui n'était pas d'édredon, comme on peut le voir... C'est une plume d'oie fort petite, mais qui peut encore servir, et qui en effet lui a servi pour écrire ses deux ouvrages... Il se servit pour la tailler d'une pierre à fusil qu'il avait trouvée sur le revers de sa fenêtre... Quant aux *brouillons*, il les faisait sur la faïence blanche d'un poêle dont la contre-partie donnait dans sa chambre pour la chauffer... Il mettait là ses premières idées avec du charbon pour ne pas user son encre, et puis il effaçait à volonté dès qu'il avait transcrit... Lorsqu'il me parla *de ses manuscrits*, je crus que c'était une plaisanterie, et n'y ajoutai qu'une foi très-légère... mais J'AI VU ces manuscrits, je les ai parcourus... La comédie, *l'Infaillible*, est une charmante

production... on y retrouve tout l'esprit de bonne compagnie de son auteur... cette finesse d'aperçu, ce tact parfait, qui donnent un charme tout particulier à sa conversation. J'ai déjà dit que je ne connaissais personne dont la causerie me plût, non pas davantage, mais autant que celle de M. le duc de Bassano.

Mais quand les comédies furent faites, quand la tragédie fut terminée et transcrite, alors recommença pour le pauvre prisonnier cette existence qui amène la mort... De nouveau le temps se mit à marcher sur un cadran sans heures, lui ramenant des jours sans soirs ni matins, et il se sentit atteint par un spleen d'autant plus effrayant que rien ne pouvait le détruire, tandis que tout devait l'augmenter... La distraction était épuisée.

— Mais, se disait-il dans l'un de ces momens où l'esprit voyage dans mille régions de l'imagination... mais que peut être devenu Sémonville ?...

Et le voilà cherchant à deviner de quel côté de la forteresse on a placé M. de Sémonville... C'était le soir... neuf heures sonnaient à l'horloge de la forteresse... Tout était calme autour du prisonnier dans ce tombeau anticipé, où il faisait un essai de la mort... lorsqu'il entendit un bruit sourd, mais cependant très-distinct au-dessous de lui, dans une direction un peu oblique... Ce bruit le frappa... depuis plusieurs jours il l'enten-

dait tous les soirs à la même heure et avec la même régularité...

— C'est une chaise qu'on traîne auprès d'un lit pour se coucher, dit le prisonnier, avec cette finesse de sensations qui fait tout deviner avec une merveilleuse dextérité... Si ce n'est pas Sémonville, mes peines seront perdues... si c'est lui, j'aurai trouvé le bonheur.

Et le voilà frappant sur son mur avec un manche à balai, d'une façon mystérieuse et dans une attente qui lui faisait battre le cœur... Pendant trois jours il frappa et n'eut pas de réponse... Il se décourageait... Le moment d'espérance qu'il avait eu lui en faisait voir la perte encore plus amère... Enfin, le troisième jour, il entend le son prolongé de coups donnés contre le mur... On lui a répondu!... Aussitôt il reprend son bâton, que le découragement lui avait fait jeter, et il dit à son ami, à son frère de cœur et de malheur, toute sa joie de l'avoir retrouvé!... Sémonville lui dit aussi combien il en est heureux... De ce moment, plus de murailles... plus de chaînes... plus de verroux. Les infortunés sourient à ce bonheur que leur envoie la Providence, et sont reconnaissans de cette faible consolation, comme si les barres, les cadenas étaient tombés devant eux!...

Il faut expliquer quelle était cette langue mystérieuse, qui franchissait ainsi des distances et d'épaisses murailles... M. de Sémonville et M. Maret avaient souvent parlé dans la conver-

sation, et certes bien éloignés de songer qu'ils en feraient un jour usage pour eux-mêmes, de la possibilité de correspondre dans une prison, pourvu que les cachots ne fussent pas à une distance très-grande.

Il s'agissait de frapper autant de coups que la lettre dont on avait besoin était séparée par d'autres de l'A. Ainsi, lorsque M. de Bassano voulut savoir si M. de Sémonville était dans le cachot au-dessous du sien, il frappa d'abord cinq coups (E), puis dix-huit (S), puis dix-neuf (T), trois (C), cinq (E), dix-neuf (T), quatorze (O) et neuf (I)... ce qui voulait dire : Est-ce toi?

... Il est impossible de rendre la joie qu'éprouvèrent les deux amis, lorsqu'ils eurent trouvé ce moyen de converser, et de tromper ainsi la cruauté de leurs geôliers! M. de Bassano fut exact le lendemain à frapper à son mur; cet exercice lui fit oublier la composition et la comédie. Une fois que le cœur parle, l'esprit devient muet.

Les deux prisonniers *causèrent* ainsi long-temps, c'est-à-dire plusieurs mois. Ils étaient même parvenus à simplifier la chose, et en divisant l'alphabet par séries, ils abrégeaient considérablement, et faisaient bien moins de bruit par conséquent... C'est ainsi que s'écoulèrent les mois de leur captivité à Kufstein.

Un jour, qu'ils avaient commencé leur conversation, ils furent surpris d'entendre un *troisième bruit* se mêler à leur conférence.

— Comment donc frappes-tu? demanda M. de Sémonville à M. Maret?

— Moi! je n'ai pas *cogné* un seul mot!

— Mais, écoute donc!

En effet, M. Maret entendit très-distinctement, mais dans une partie plus éloigné du château, une langue *frappante*, comme la leur!... ils écoutèrent.

—Voulez-vous bien permettre à un malheureux compagnon d'infortune de partager le moyen de distraction que vous avez trouvé?...

Voilà ce que disait *le bâton* qui frappait à une assez grande distance des deux amis.

— Réponds-lui, dit M. de Sémonville...

— Êtes-vous Français? demanda M. Maret au nouveau bâton.

— Non; je suis Allemand. Je suis le baron de *Spiaun*, et enfermé ici pour mes opinions, que l'Autriche trouve subversives de l'ordre, et ce n'est pas vrai.

Les deux amis répondirent alors à leur camarade d'infortune, et l'accueillirent dans leur réunion et leurs causeries... Malgré cela, ils en furent gênés, et assez ennuyés; et furent obligés de trouver un nouveau moyen pour mettre quelques rêveries du cœur à l'abri...

Les deux amis sortirent de prison. M. de Sémonville et M. Maret furent rendus, lorsque Madame Royale fut elle-même rendue à l'Autriche. Ils revinrent en France, et laissèrent le baron de

Spiaun essayer de former une nouvelle connaissance à coups de bâton.

Neuf ans après, M. Maret, alors ministre secrétaire d'État de l'empereur Napoléon, se trouvant à Munich avec l'empereur, après la campagne d'Austerlitz, lors du mariage du prince Eugène avec la princesse Auguste; son valet de chambre lui dit un soir, en les déshabillant, qu'il était venu un vieux monsieur pour avoir l'honneur de le voir, et qui avait vivement insisté pour le voir.

— Que me veut-il? dit le ministre, qui n'avait pas beaucoup de temps à perdre, car l'empereur lui laissait à peine celui de dormir et de manger.

— Il dit qu'il connaît monsieur, répondit le valet de chambre, et même qu'il a été en prison avec lui.

— En prison! s'écria M. Maret, mais c'est donc le baron de Spiaun?

— Précisément, monsieur, c'est le nom qu'il a dit de rappeler à monsieur. Je lui ai recommandé de revenir demain matin, à neuf heures.

— Vous avez bien fait. Lorsqu'il se présentera, vous le ferez entrer dans mon cabinet.

Le lendemain matin, à neuf heures précises, le vieux baron était ponctuellement à la porte du ministre secrétaire d'État. Aussitôt qu'il le sut, il s'empressa d'aller à sa rencontre... Il allait ouvrir la porte de son cabinet, lorsque tout à coup une réflexion rapide et lucide l'arrêta... Son aventure si bizarre avec M. de Sémonville avait été fort

répandue en Allemagne, ainsi que tout ce qui avait rapport au baron de Spiaun; il pouvait se faire que quelque intrigant l'ayant appris avec détails, et sachant par ces mêmes détails que le duc de Bassano et le baron de Spiaun ne s'étaient jamais vus, en tirât le fond d'une manière de parvenir auprès de l'homme le plus en crédit peut-être alors auprès de l'empereur... Le duc de Bassano fit cette réflexion fort juste, avec la rapidité des esprits supérieurs, et s'arrêtant au moment d'ouvrir la porte de son cabinet, ainsi que je l'ai dit, il frappa de son index contre la porte, et dit *en langue de captivité :*

— Êtes-vous le baron de Spiaun?

Et tout aussitôt une main répondit de l'autre côté :

— Je suis le baron de Spiaun, bien empressé de vous faire ma cour...

— Eh pardieu! soyez le bienvenu, s'écria le duc de Bassano en ouvrant la porte. Et prenant le vieux baron par la main, il l'entraîna dans son cabinet, le fit asseoir, lui fit l'acceuil le plus cordial, et fut pour lui ce qu'il est toujours pour tous, le meilleur et le plus obligeant des hommes.

Le vieux idéologue n'était pas heureux!... il avait écrit sur la liberté, et on l'en avait privé pour la lui faire oublier probablement. Mais c'est une maîtresse qui ne s'abandonne pas facilement. Il en est de ces abandons commandés, comme de l'amour ordinaire et une grande passion : l'ab-

sence éteint le premier, et redouble l'autre. Le vieux baron appréciait bien mieux la liberté depuis qu'il avait passé dix ans au château de Kuffstein... Mais, en attendant, il mourait de faim, et il le dit au duc de Bassano.

Il n'est pas en ce genre de plus noble créature que le duc de Bassano. Il vint au secours de son vieux compagnon d'infortune, et dès le même jour il s'occupa de son sort.

— Sire, dit-il au roi de Bavière (cet excellent roi Maximilien, celui dont Vestris disait :

— Ah! que je suis content que l'empereur ait fait roi ce pauvre Max)!...

— Sire, lui dit le duc de Bassano, il faut que Votre Majesté fasse une belle œuvre, il faut qu'elle donne le pain de ses vieux jours au baron de Spiaun.

L'affaire fut expliquée au roi de Bavière, et le baron eut un emploi de 1,000 florins, pour je ne sais quoi faire... Je crois que ce n'était rien *effectivement*. Il y avait un prétexte, voilà tout... Mais au bout de très-peu de temps le roi de Bavière, qui était la bonté même, et qui perdait aisément *la tête quand on la lui faisait perdre*, dit au duc de Bassano :

— Ah çà, qu'est-ce que c'est donc que cet homme que vous m'avez donné comme un vrai cadeau?

— Votre Majesté n'en est-elle pas contente? dit

le duc de Bassano, qui prévoyait bien où tendait le reproche du roi.

— Eh mais! écoutez donc, dit le roi. Comment! ce fou-là ne s'avise-t-il pas de prêcher les commis de tous les ministères?... En votre considération, je lui laisserai son traitement; mais qu'il ne fasse rien et ne se mêle surtout ni de politique, ni d'administration! il mettrait le feu aux quatre coins de la Bavière, et cela fut fait.

CHAPITRE V.

Impartialité. — Scène étrange. — Femmes proscrites. — Précautions. — Les chevaux de poste *sont retenus*. — Par qui. — Fureur du duc d'Otrante. — Interrogatoire. — Souvenirs de *Corine*. — Madame Récamier à Naples. — Visite à la cour. — Caroline de Naples et Catherine de Russie. — Ricanement perpétuel. — Les lazzaroni *del Carmine* et les panaches. — Murmures. — Tableau Pittoresque. — Le satin rose. — Trois rencontres. — Mot de l'empereur. — Nouvelle visite. — Désespoir. — Conseil. — Vaisseaux anglais dans la baie de Naples. — *Vous êtes* ROI DE NAPLES !... — Réflexions. — M. de Rocca. — Aimer et mourir !... — Benjamin Constant au lit de mort de madame de Staël. — Empoisonnement. — Inconstance. — *Maux de nerfs, affliction patriotique*, tout cela n'est qu'UNE COMÉDIE. — Déception.

Lorsque j'ai parlé du roi de Naples avec une sévérité peu ordinaire dans mes jugemens, ainsi que mes Mémoires eux-mêmes le prouvent assez, je n'ai été influencée *par personne* dans mon opinion sur lui... Je n'avais pas d'ailleurs besoin de direction étrangère; mon esprit lui-même voyait et jugeait; c'en était bien assez.

A peu près vers le temps dont je viens de parler, c'est-à-dire lorsque Murat devint enfin l'ennemi de la France, il se passa dans l'intérieur du palais de Naples une scène étrange, dont je suis assez heureuse pour avoir la relation parfaitement juste. Je la tiens de l'un des acteurs, et ils n'étaient que trois!!... Cette scène place Murat dans un assez beau jour. Comme je suis impartiale avant tout, je la mets ici, me félicitant d'avoir à le présenter dans un sens honorable.

J'ai déjà parlé des femmes frappées par la lourde massue de proscription de Napoléon. C'est une triste partie de sa brillante histoire, et ses historiens regrettent d'avoir à la tracer. Mais cette même vérité qui doit en buriner les pages ne peut écouter aucune prévention, et tout *ce qui est, doit être dit.*

Dans le nombre des femmes persécutées, il y en avait une qui m'intéressait plus qu'aucune autre, malgré le triste sort de la duchesse de Chevreuse, qui se mourait, à Lyon, de la douleur de son exil; mais celle que je plaignais, parce que je l'aimais comme je l'aime encore, c'était madame Récamier... Elle souffrait là comme un ange frappé de punition, et ne savait où se reposer pour y pleurer en paix... Madame de Staël avait été renvoyée de Coppet, et par suite de cette mesure, madame Récamier, que son dévouement avait fait juger coupable, tandis qu'il aurait fallu lui donner un prix, comme à la plus

parfaite, la plus excellente amie, madame Récamier se vit contrainte d'habiter Lyon dans un hôtel garni, triste, souffrante, et n'ayant pour consolation qu'une douceur, bien profonde à la vérité... celle d'être entourée d'amis qui la chérissaient, et lui enlevaient du cœur toutes les épines de l'exil.

Mais bientôt elle ne put supporter plus longtemps cette existence, frappée d'un sceau de proscription plus amer qu'aucun autre. Cette amitié, récompensée par l'exil, semblait être une moquerie de tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre. Ce que les peuples anciens auraient déifié, ce qu'ils auraient récompensé au moins comme une noble action du cœur, venait d'être souillé par tout ce que le despotisme a de plus outrageant et de plus douloureux, mais aussi de plus honteux pour lui-même; car le front le plus altier, fût-il ceint de vingt couronnes, doit s'incliner devant le regard de la victime innocente!

Madame Récamier souffrait profondément à Lyon; n'ayant pas l'espoir de revoir madame de Staël à Coppet, elle se décida à aller en Italie... voulut revoir Naples!... sa belle baie... son Vésuve!... Quelles douleurs ne calme pas une telle magie!...

Elle partit donc, et se mit en route pour Naples. On était alors au commencement de novembre. Elle marcha lentement pour jouir de ce soleil d'Italie qui la réchauffait à mesure qu'elle s'éloi-

gnait de la France, et dont les rayons lui versaient aussi une douce tiédeur dans son âme glacée, et prise dans la main de fer de la destinée !... et lorsqu'elle arriva à Rome, elle était mieux de toutes les manières... Elle s'y arrêta peu de temps et poursuivit aussitôt sa route vers Naples. Les événemens devenaient importans en Italie comme partout, et il était urgent d'arriver dans un lieu sûr avant que les routes *de l'Apennin* ou *du Milanais* ne devinssent comme au temps *des Condottieri*, des Guelfes et des Gibelins. Madame Récamier connaissait beaucoup Murat, fort peu sa femme, si ce n'était par ses amis, qui étaient quelquefois aussi les siens... La différence seulement, c'est que madame Récamier gardait tous ses amis, parce qu'elle était avec eux toujours également bonne... et ceux qui l'avaient aimée l'aimaient d'amitié, et pour toujours.

Madame Récamier résolut donc d'aller à Naples. Elle quitta Rome au mois de décembre 1813, et suivit la route des Marais-Pontins... Arrivée à Terracina, elle ne trouva pas de chevaux de poste.

— Ils sont *tous retenus* par un courrier, madame, lui dit la maîtresse de poste...

— Un courrier, s'écria madame Récamier !... Mais c'est le mien! Veuillez, je vous prie, faire atteler à l'instant !...

— En vérité, dit-elle à sa nièce qui était avec elle, je ne me fais aucun scrupule de prendre les chevaux de ces voyageurs!... Ils ont un cour-

rier... eh bien! ils regagneront le temps perdu; et nous, nous pourrons arriver à Naples.

La maîtresse de poste crut ce que lui disait madame Récamier, et fit en effet atteler!... On était au moment de partir lorsqu'une calèche venant de Rome et courant à briser ses roues, s'arrêta devant la maison de poste. A peine le voyageur en était-il descendu, que des éclats de voix se firent entendre avec des vociférations dignes du père Duchêne.

— Quel est l'insolent qui a osé prendre mes chevaux? criait-on avec furie... Où est-il? que je lui apprenne à vivre!

Et il marchait précipitamment dans tous les corridors, cherchant dans les chambres ouvertes s'il trouverait son *voleur* de chevaux!... Madame Récamier, qui avait reconnu la voix du crieur, ouvrit sa porte au moment de sa plus grande colère, et se plaçant devant lui avec son calme habituel, elle lui dit doucement :

— Eh bien! pourquoi tout ce bruit?... C'est moi qui ai pris vos chevaux!...

Cet homme si furieux, c'était le duc d'Otrante!... c'était Fouché!... qui, chassé d'Illyrie pour la seconde fois par les Autrichiens, allait à Naples pour tâcher de trouver dans l'eau troublée par la tempête quelque chose échappé de la main de la fortune... Il savait bien prendre le vent dans de semblables circonstances, et cela lui semblait un

droit acquis par le succès... N'avait-il pas raison?...

En reconnaissant madame Récamier, il demeura stupéfait.

— Vous ici! s'écria-t-il... vous ici!... Mais d'où venez-vous? où allez-vous?...

— D'où je viens? lui répondit-elle en souriant doucement; mais vous le savez bien... et mieux que personne... Quant au lieu où je vais, mon Dieu, je l'ignore! je vais tant que terre me portera... et là où la guerre ne me chassera pas.

Fouché secoua la tête. En effet, à ce moment, il n'était pas un lieu de l'Europe qui ne fût le théâtre d'un champ de bataille!... Quel pays n'avait pas eu ses guerres!... quelle province n'avait eu sa terre rougie de sang!... Oh! c'était une terrible époque pour tout ce qui aimait avec son cœur!...

— Eh bien! dit madame Récamier au duc d'Otrante, êtes-vous toujours en colère contre moi?

Et elle lui souriait si gracieusement, que lui-même fut tout surpris de se trouver attendri... *La furia or placasi!... ridde il babeo!...*

— Fâché contre vous! moi! s'écria-t-il... mais il faudrait pour cela que je fusse devenu stupide, et je n'en suis pas encore là, j'espère! Nous ferons route ensemble... le voulez-vous?...

Non, certes!... il n'était pas stupide, mais il était bien pis que stupide!...

Arrivée à Naples, madame Récamier se logea

à l'hôtel de l'Europe sur le quai de Chiaya, et forma sur-le-champ son petit établissement. Naples était pour elle un séjour préféré. Corine au cap Mysène... Portici, lui rappelant sa course par le soleil de midi, sur le pavé de lave brûlant, tout ce que madame de Staël disait dans Corine, et qui n'était qu'un reflet de ses impressions à elle-même, car jamais auteur ne fut plus dirigé par ses propres sentimens que madame de Staël; tout enfin ce qui entourait madame Récamier lui rappelait son amie, et lui donnait à rêver par le cœur... Elle se proposait de vivre fort retirée, de beaucoup se promener, et de jouir enfin du laisser-aller de Naples dans toutes sa plus voluptueuse paresse.

Mais elle raisonnait mal en comptant sur du repos dès qu'elle avait rencontré Fouché... Dès le lendemain de son arrivée, elle reçut la visite du ministre des affaires étrangères qui vint la voir au nom du roi et de la reine, et l'engager de leur part à aller au palais.

Madame Récamier fut plus contrariée que flattée de cette *gracieuseté* royale. Elle avait de l'amitié pour Murat, mais il n'était pas dans la ligne de ses amis intimes, dont la position, et surtout les opinions, étaient toutes différentes. Plus Murat avait monté, plus cette élévation royale, étant extraordinaire, l'avait rendu étranger à toutes ses anciennes relations qui, du reste, n'avaient jamais été intimes... il avait eu de l'amour pour

elle, comme pour toutes les femmes qu'il rencontrait; elle lui avait dit en souriant qu'elle n'en aurait jamais pour lui, et comme il voyait que c'était vrai, il avait pris son parti de bonne grâce, et il y avait fort long-temps que madame Récamier ne l'avait vu. Quant à la reine, elle la connaissait à peine, et ne pouvait avoir de l'attrait pour la sœur de l'homme qui la persécutait, ainsi que tous ses amis. Ce fut donc avec un sentiment plutôt pénible que doux qu'elle se rendit au palais où elle fut dès le lendemain, cependant, parce qu'elle ne voulait pas répondre par une démarche incivile à l'accueil bienveillant qui lui était fait dans une terre étrangère, elle, frappée du sceau de l'exil !!...

La reine de Naples est une personne de beaucoup d'esprit et de finesse, en même temps qu'elle a un caractère énergique et du talent, si l'on peut se servir de ce mot, dans la manière de se conduire dans sa vie politique, car elle en *a deux*. Après cela, elle est d'une ignorance qu'on ne peut qualifier de rien du tout. Elle est aussi ignorante qu'une femme peut l'être, ou, pour parler plus juste, comme on l'était il y a soixante ans... elle ignore même les chose les plus simples... et puis voilà qu'on traitera dans son conseil un sujet grave, et elle en parlera comme la personne la plus habile .. Catherine Ire ne savait pas écrire, et cependant elle sauva la Russie et la gloire de l'empire sur les bords du Pruth. En écrivant la

biographie de Catherine 1re dernièrement, je pensais à ce rapprochement entre ces deux femmes. Il est remarquable, non-seulement au moral, mais encore au physique. Toutes deux petites, mal faites, les épaules hautes et surmontant la tête, les jambes plus courtes que le tronc, une grande fraîcheur et un joli visage, et de plus, avec ce joli visage, la volonté qu'il ne restât pas inoccupé ni inutile aux autres : ce qui est bien juste, et de soumission chrétienne aux volontés de Dieu en usant des biens de ce monde; pourquoi nous les aurait-ils donnés ?...

La reine Caroline avait une manière d'être dont j'ai parlé dans les premiers volumes de ces Mémoires, qui n'était pas du tout gracieuse; c'était un ricanement continuel qui, pour ma part, me donnait un mal aux nerfs qui m'agaçait pour huit jours quand nous avions quelques répétitions de quadrille ou bien quelque comédies... emploi, par exemple, où on aurait bien dû lui conseiller de ne jamais entrer... Ce *ricanement*, qui était comme tous les *ricanemens*, insultant et déplaisant, lui a fait beaucoup plus d'ennemis que sa beauté. On s'arrange d'une rivalité supérieure, surtout quand elle n'a rien de *singulièrement supérieur*, mais jamais on ne s'habitue à ce que cette supériorité vous raille, du moins quand on vaut soi-même quelque chose... Je ne sais pas comment elle *trônait* à Naples; je ne l'ai vue trôner qu'à Paris; et devant son frère elle était fort petite

fille et point reine, si ce n'est en cachette...

Elle reçut madame Récamier avec transport!... La France se mettait en hostilité avec elle depuis quelques mois, et elle éprouvait déjà la peine des transfuges, car Murat a été un transfuge... oui, et la France le dit avec douleur!... mais à cette époque le traité n'était pas encore publié... Cette lettre que je viens de citer n'était pas encore écrite... la trahison enfin n'était pas encore consommée... Madame Récamier, toujours bonne et bienveillante, fut touchée de cet accueil; elle en remercia la reine de Naples.

— Ah! lui dit la reine, bientôt je vous demanderai une preuve de votre amitié!... vous me l'accorderez, n'est-ce pas?... J'en aurai bientôt besoin!

Ce jour-là était le 16 janvier... On parlait dans la ville de tout ce qui se disait au palais, et dans le palais on s'entretenait des discours de la ville... Des deux côtés le texte était abondant.

— Il faut qu'il abandonne l'empereur! criait le peuple... Nous ne voulons plus aller faire la guerre au bout du monde... nous voulons la paix!!... la paix!... la paix!!...

Et ce mot de paix, qui devrait annoncer la tranquillité, était proféré par des hommes aux figures sinistres, aux bras nus, et armés de stylets qu'ils brandissaient en menaçant le palais où était Murat, ce Joachim, ce roi populaire aux mille panaches, que les lazzaroni *del Carmine*

aimaient encore mieux qu'un élégant de Chiaya, ou même un riche banquier de Santa-Lucia. Murat, avec ses plumes, sa bonne physionomie riante, mais un peu arlequine, avec ses sourires, son costume et tout *lui* enfin, parlait bien mieux aux habitudes de ces hommes que ceux que je viens de nommer; aussi l'aimaient-ils... Et puis il était bon homme! il était bon père... ces gens-là le savaient... Il était bon mari, et... et ces gens-là le savaient aussi... enfin, on l'aimait assez. Mais tout cet amour, du reste fort éphémère comme tout amour imposé, ne tenait pas devant la crainte de la guerre et des Anglais. Aussi les murmures allaient-ils chaque jour en croissant, et Murat ne pouvait plus sortir sans que des groupes ne se trouvassent sur son passage avec des murmures inquiétans. Telle était sa position lorsque madame Récamier arriva à Naples.

D'après l'invitation qu'elle en avait reçue, elle se rendit au palais le lendemain vers midi. Elle trouva la reine toujours belle, gracieuse, et surtout prévenante pour elle. Personne ne sait mieux captiver les gens qu'elle veut gagner à sa cause que la reine de Naples. Elle tient ce grand charme de son frère... Elle habitait à Naples, dans la plus ravissante des habitations. De sa chambre à coucher on découvrait toute la baie!... et puis le Pausilippe se déroulait avec ses assises de fleurs et de verdure, et sa grotte fameuse, et puis aussi toutes ces merveilles qui font de Naples le lieu où

l'on voudrait vivre et mourir... La chambre de la reine était arrangée avec un goût parfait; elle était drapée en satin blanc, et les plis de la souple et soyeuse étoffe étaient admirablement en harmonie avec le teint blanc et rosé de la maîtresse de l'appartement... Elle y recevait souvent couchée, comme elle le faisait à Paris, dans un petit lit blanc en tulle brodé et doublé de satin rose. Lorsqu'elle était là-dedans, coiffée d'un bonnet garni avec profusion de point d'Angleterre, ayant une camisole de point d'Angleterre également, et tout cela doublé et garni de satin rose, elle était ravissante, et je suis sûre qu'il est plus d'une personne qui me saura gré de lui avoir rappelé ce souvenir, car il est agréable... Le hasard a fait que, dans la journée d'hier, j'en ai rencontré trois qui étaient assez habitués chez elle pour s'en rappeler. L'un était venu me voir le matin, c'est le duc de L..... J'ai vu l'autre le même soir dans sa loge aux Italiens, tout à côté de la mienne, et nous nous sommes salués... c'est M. le comte D...., et le troisième était également aux Italiens, chose à laquelle il ne manque du reste jamais, et à sa place ordinaire au balcon... c'est M. le comte Al... de G..... J'ai dit ces trois personnes, parce qu'il est comique de les avoir vues dans une même journée...

La reine accueillit donc madame Récamier avec une grâce charmante. Elle lui parla beaucoup de son regret de la voir dans l'exil, et lui proposa

de l'adoucir en restant à Naples... Murat, qui était présent à l'entrevue, fut parfait pour *l'exilée*. Je le crois bien! qui de nous n'aurait voulu lui épargner une douleur ?

En quittant le palais, la reine et le roi engagèrent madame Récamier à revenir le lendemain... Il était visible qu'il y avait de l'agitation dans cet intérieur royal. Le bruit public, si madame Récamier l'eût écouté, aurait pu lui apprendre que cet intérieur, tout souverain qu'il était, n'en était pas plus heureux!... Mais il en était de Naples comme de Paris, où madame Récamier vécut toujours en dehors de ce qu'elle entendait... et elle accepta l'intimité qui lui était d'abord offerte, comme un moyen qui lui était donné par le ciel d'être peut-être une amie conciliatrice.

En arrivant au palais le lendemain, elle trouva partout un aspect étrange! C'était depuis le quai de Chiaya jusque dans la galerie du trône. Étrangère dans ce pays de cour où la paix n'habite jamais, même aux jours les plus purs, mais où les orages sont effrayans pour le voyageur qui ne fait qu'y passer, elle fut presque tentée de retourner chez elle en voyant l'agitation qui donnait une physionomie sinistre même au silence. Elle traversa plusieurs pièces sans trouver un chambellan de service... enfin, elle parvint à la chambre de la reine... elle frappa douce-

ment, et la reine ayant reconnu sa voix, lui dit d'entrer.

A peine fut-elle dans l'appartement, qu'elle demeura frappée du spectacle étrange qui s'offrit à elle : Murat et sa femme étaient seuls... mais dans quel état !!... Murat, pâle, défait, les cheveux en désordre, l'œil hagard, semblait céder à une puissance infernale!... Il était beau, comme on sait; mais sa beauté était altérée en ce moment par tout ce qu'il éprouvait, et qui devait être un affreux déchirement d'âme, à en juger d'après ce qu'il trahissait... La reine était aussi fort pâle et très-agitée... Mais sa nature supérieure se révélait à chaque regard qu'elle lançait sur cet homme, dont l'empereur avait dit :

— Vous n'êtes brave que sur le champ de bataille... hors de là, vous n'avez que le courage d'une femme ou d'un moine.

— Au nom de vous-même, au nom de votre gloire, restez ici et ne vous montrez pas dans cet état ! s'écriait-elle au moment où madame Récamier entrait chez elle... Que voulez-vous faire voir aux Napolitains?... un roi qui ne sait pas l'être!... demeurez, *je vous en conjure !*

Et ce mot, *je vous en conjure!* était dit du même accent : que *je vous l'ordonne !*

— Restez un moment avec lui, dit la reine à madame Récamier, je vais donner quelques ordres, et je reviens aussitôt.

A Peine eut elle quitté la chambre, que Murat fut à madame Récamier, et prenant ses deux mains, il lui dit avec émotion :

— Dites-moi, dites-moi la vérité!... Il est certain que vous pensez mal de moi... beaucoup de mal, n'est-ce pas?...

Et ses mains tremblaient... Ses yeux étaient égarés!...

— Calmez-vous, lui dit madame Récamier... calmez-vous!... Pourquoi donc cette tempête?... et qu'est-il arrivé?

—Ah! s'écria le malheureux en se laissant tomber dans un fauteuil, n'entendez-vous pas déjà la France entière qui crie anathème sur moi! qui m'appelle Murat *le traître!* Murat le transfuge!!...

Et sa tête tombait sur ses mains, et il pleurait à sanglots!...

En le voyant dans un état aussi violent, madame Récamier jugea sainement qu'il n'était pas encore déterminé à signer ce traité avec l'Angleterre et l'Autriche, traité qui, dans le fait, le répudiait à l'avenir comme Français, lui et tous les siens; car, pour laver une telle souillure, il faut plus d'une génération!... Elle pensa alors que des paroles sages, et dites par une amie comme elle tout en dehors de la question, ne pouvaient que donner une bonne direction à des sentimens chancelans, qui n'avaient besoin que d'être soutenus.

— Me demandez-vous un conseil ? lui dit-elle avec un accent sérieux.

— Ah ! dites, et tirez-moi du gouffre où je suis !... de tous côtés je ne vois que malheur et désastre !!...

— Eh bien ! écoutez-moi, lui dit-elle ; vous savez que je n'aime pas l'empereur ! Je suis exilée, mes amis sont proscrits !... tout ce qui m'est cher et malheureux par lui !... Eh bien, je ne puis, même avec cette pensée, vous donner un autre conseil que celui que je donnerais à mon frère dans une pareille position... Vous ne devez pas abandonner l'empereur !!... non, vous ne le devez pas !

En l'écoutant, Murat devint encore plus pâle ; il demeura quelque temps sans lui répondre... puis, se levant avec impétuosité, il lui saisit les deux mains, et l'entraînant rapidement vers la terrasse en balcon, qui était devant eux, et lui montrant la baie de Naples déjà remplie de vaisseaux anglais :

— Tenez ! lui dit-il d'une voix étouffée... regardez !... et maintenant !... oh ! maintenant, ajouta-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, c'est à présent que la France va me saluer du nom de *traître !!*...

Madame Récamier fut stupéfaite de ce qu'elle voyait et entendait ; car, d'après tout ce qui s'était passé depuis une heure, elle était en droit de penser que Murat n'avait pris aucun parti ! et

cependant les vaisseaux anglais déployaient leur pavillon dans le port de sa ville capitale !!.... Elle ne dit plus rien... Qu'aurait-elle fait à tout cela ?... elle si vraie ! si candide !... Elle ne me l'a pas dit ; mais je la connais assez pour être sûre que dans ce moment elle a beaucoup souffert !...

Murat était toujours dans son fauteuil, pleurant et soupirant, lorsque la reine rentra précipitamment ; elle était aussi fort pâle, et paraissait dominée par une émotion terrible et violente! En apercevant le roi dans l'état où il était, elle tressaillit, et, courant à lui, elle lui dit avec force :

— Au nom du ciel et de vous-même, taisez-vous, ou du moins parlez plus bas !... Dans la pièce voisine il y a cent oreilles qui vous entendent et vous écoutent ! Silence !... Mon Dieu ! n'avez-vous donc aucun pouvoir sur vous-même?..

Et le voyant toujours agité, elle courut à une table sur laquelle étaient de l'eau, du sucre et de l'eau de fleurs d'oranger... Elle arrangea elle-même une potion avec de l'éther, et vint la lui porter.

— Buvez cela, et tranquillisez vos esprits !... Maintenant tout est consommé !... Murat, rappelez-vous qui vous êtes... Vous êtes roi de Naples!... vous vous devez à vos peuples, à votre famille !... Écoutez; peut-être dans six semaines l'empereur sera-t-il lui-même en Italie.

A cette brusque aposthophe Murat tressaillit.

— Eh quoi ! vous fait-il peur ?... Il faut envisager d'abord votre position... Il faut la voir telle qu'elle est, surtout dans ce qu'elle présente de plus terrible pour vous... c'est sans doute de vous trouver en face de l'empereur !... Dites-vous qu'il est à cinquante lieues de Naples, et que vous allez monter à cheval pour aller le combattre !...

Ici Murat se cacha la figure dans ses deux mains...

— Eh bien !... vous n'oserez pas aller au-devant de lui !...

Elle fit à son tour un geste de mépris...

— Je l'oserai donc pour vous, moi !... Oui, je monterai à cheval, je me mettrai à la tête de mes troupes, et j'irai au-devant de lui pour lui demander DE QUEL DROIT il veut me reprendre ce qu'il m'a donné pour payer votre sang versé pour sa gloire !...

Madame Récamier la regardait avec un étonnement pénible, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Oh ! madame !...

La reine comprit le reproche que renfermait ce mot ; elle fit encore quelques pas dans l'appartement, puis elle dit comme répondant à la pensée de madame Récamier :

— Sans doute je suis sa sœur !!... je ne le sais que trop... Mais pourquoi m'a-t-il donné une

couronne ?... Si je suis sa sœur, je suis aussi reine de Naples !...

Et comme accablée sous le poids de tant d'émotions terribles, elle se laissa aller sur une chaise, affaissée et silencieuse... Mais bientôt une sorte de rumeur se fit entendre sur le quai... Elle se leva, fut auprès de Murat, et l'ayant considéré un moment :

— Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez paraître ; allez, mon ami, et songez à ce que vous êtes !...

Murat se leva !.. passa sa main dans ses cheveux, et fut devant une glace pour se remettre de son désordre !... il embrassa la reine, et prenant la main de madame Récamier, il lui dit avec amitié :

— Vous viendrez dîner avec nous, n'est-ce pas ?... nous serons seuls... Vous acceptez ?...

Madame Récamier promit de venir, et Murat prit congé d'elle et de la reine... Lorsqu'il eut disparu derrière les plis nombreux et onduleux du satin qui formait la portière à l'orientale de la porte de la chambre, la reine se jeta dans les bras de madame Récamier et fondit en larmes !..

— Vous le voyez, lui dit-elle... il me faut avoir du courage *pour lui*, *pour moi !... pour lui !...* quand le mien est à peine soutenu par mon amour pour mes enfans !... quand le mien est mille fois par heure au moment de céder à la pensée de mon frère... me croyant coupable de trahison envers

lui !!... Oh ! plaignez-moi !... plaignez-moi !... j'en ai bien besoin, et j'en suis digne !... Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez d'affreuses tortures. Mon Dieu !!..

Elle pleurait et souffrait !... Peut-être en effet, en ce moment, sentait-elle au fond de l'âme un remords qui lui parlait plus haut que son désir de conserver une couronne !... J'ai dit : PEUT-ÊTRE !!!...

La conversation fut longue et intéressante entre elle et madame Récamier... Elle lui parla dans les plus grands détails de tout ce qui avait amené la lutte vraiment cruelle où elle se trouvait, ainsi que le pauvre pays, toujours victime innocente des intérêts supérieurs. Madame Récamier dont la vie entière s'était écoulée en sacrifices de sa part pour adoucir celle de ses amis, ne comprenait pas beaucoup cette nécessité de sacrifier l'amour d'un frère à qui l'on devait ce TOUT qu'on voulait conserver, à cette couronne qui allait avoir de bien nombreuses épines dorénavant mêlées à ses fleurons !... Mais quelles que fussent ses pensées, elle les dissimula sous son silence, et ne se permit aucune réflexion... A quoi d'ailleurs pouvaient-elle servir ?... Le parti qu'elle blâmait était pris authentiquement, l'alliance était déclarée !... un ennemi de plus arrivait dans cette balance que la fortune dans son caprice, dans l'un de ses jeux, avait élevée au-dessus de la tête de Napoléon pour y peser son avenir... et cet

ennemi était son beau-frère !!... Ah ! de quelque manière qu'on présente cette trahison à la postérité, elle n'y verra toujours *qu'une trahison !*... ou tout au moins un lâche abandon... et pour établir une différence il faudrait être bien habile casuiste.

En quittant la reine, madame Récamier rentra chez elle pour se reposer de cette matinée orageuse... Elle pensait avec une surprise presque pénible à cette destinée qui la conduisait à Naples pour y trouver de nouvelles émotions, quand elle cherchait partout le repos !... Et par qui lui étaient-elles données ? par la sœur de l'homme qui avait causé, non-seulement son malheur, mais celui de ses amis !... Il y avait dans cette coïncidence tout un texte à réflexions, et réflexions profondes ! Madame de Staël était en ce moment l'intérêt le plus puissant de la vie de madame Récamier... Renvoyée de Suisse, chassée pour ainsi dire de province en province, de royaume en royaume, la destinée de cette femme étonnante et supérieure était aussi bizarre dans son malheur qu'elle l'avait toujours été même aux jours de sa gloire la plus lumineuse... Aimée avec passion, à cinquante ans qu'elle avait alors, par un homme qui en avait vingt-un de moins qu'elle, répondant à cette passion avec toute l'ardeur de son âme toujours jeune et primitive même à cette époque de sa vie... madame de Staël était contrainte de fuir et de n'avoir aucun

asile pour donner le jour à un enfant qu'elle venait d'avoir de M. de Rocca, son second mari! de cet homme qui l'aimait avec une passion profonde, parce qu'il avait une âme, et qu'on n'aime vraiment qu'avec le cœur et l'âme : ce sont eux qui peuvent animer un autre amour; mais si l'âme est muette, l'amour n'est alors qu'une grossière impression, plus offensante pour celle qui l'inspire, que ses joies ne peuvent avoir de douceur...

M. de Rocca aimait madame de Staël comme cette femme, aussi bonne, aussi tendre, aussi dévouée qu'elle aurait pu l'être étant médiocre, voulait et avait toujours voulu être aimée, sans trouver ce reconfort d'un cœur avide de toutes les jouissances... M. de Talleyrand, qui lui avait été attaché dans le cours de sa brillante existence littéraire et de femme du monde, ne lui avait donné que des souffrances en échange d'un sentiment vrai, et ne lui avait laissé pour tout souvenir que des souffrances qui eussent été des germes de haine dans un cœur qui eût été moins généreux... Froissée et flétrie par de nombreuses déceptions, madame de Staël se vit frappée d'une sensation pénible en arrivant enfin à *cette époque* de la vie d'une femme où elle sent encore aussi vivement qu'à vingt ans, mais où la convenance du monde lui dit : *Tu ne dois plus aimer!... tu ne dois plus être aimée!* Ce fut alors qu'elle connut M. de Rocca !...

Elle demeurait souvent très-tard dans son lit le matin. Aussitôt qu'elle était éveillée, sa femme de chambre lui donnait ce qui lui était nécessaire pour travailler, et elle écrivait jusqu'à midi dans son lit. Alors on lui donnait aussi une petite glace pour qu'elle se regardât, et pût juger elle-même de l'effet qu'avait produit la souffrance de la nuit précédente. Souvent ses ravages étaient tellement visibles que madame de Staël retombait accablée sur ses oreillers, et pensait avec effroi à cette mort qui s'annonçait par une destruction anticipée sur son visage flétri... Elle se laissait aller à un accablement profond... Puis arrivait le moment où l'on entrait chez elle! M. de Rocca se mettait à genoux sur l'estrade de son lit, et la regardait avec amour... Alors ses yeux à elle-même s'animaient en voyant la passion dans ce regard, qui lui révélait une âme tout à elle, et jeune et primitive!... Elle oubliait la mort, ses souffrances... elle rentrait dans la vie, et dans une vie toute belle de jeunesse et d'amour!... Mon Dieu! qu'elle a dû être malheureuse de mourir!... Comme elle devait tenir à la vie, l'infortunée!... Je crois que ses sensations étaient plus vives et plus profondes qu'à vingt ans!... Il y a dans un renouvellement de puissance de faculté d'aimer, plus d'énergie peut-être que dans la jeunesse.

J'ai appris, seulement il y a quelques jours, que la nuit de sa mort (elle mourut à onze heures

du soir), Benjamin-Constant la passa tout entière auprès d'elle!... Que de souvenirs, que d'impressions terribles! Que d'amour réveillé, et réveillé à côté d'un lit mortuaire, sur lequel gisait encore le cadavre de la femme qu'il avait le plus aimée!... Quelle longue et terrible histoire!... Que de choses peuvent être révélées à l'âme, dans cette veille de la douleur faite par un homme comme Benjamin-Constant auprès du corps encore tiède de madame de Staël!... Que de larmes versées sur ces mains si belles [1], et maintenant inanimées!... Un jour, il s'empoisonna pour elle... Son amour était une fureur!... Alors elle ne l'aimait pas! ou du moins elle n'avait pour lui que ce sentimens qu'elle eut toujours, mais qui ne fut jamais de la passion!... Songeait-il donc à ses souffrances, lorsqu'il pleurait à côté de ce lit où gisait celle qu'il avait aimée au point de vouloir mourir pour elle?... Non. La vengeance en amour ne succède à la passion que dans les cœurs mal doués, dans les âmes sans générosité et sans noblesse.

A l'époque où madame Récamier était à Naples, tous deux vivaient encore; mais madame de Staël était mariée en secret à M. de Rocca, et Benjamin-Constant l'était publiquement à madame la comtesse de... une Suédoise, qui l'aimait comme lui-même avait aimé madame de Staël...

1 Elle avait des mains et des bras admirables!

Alors aussi, c'est-à-dire trois ans plus tard, il aima passionnément une femme dont je ne puis ici dire le nom. Il écrivit pour cette femme des lettres bien faites... plusieurs le sont même trop bien.

C'était dans un monde de pensées, qui toutes se rapportaient aux personnes que je viens de nommer, que madame Récamier était plongée au moment que j'ai rappelé, lorsqu'elle fut de retour chez elle, à l'hôtel de l'Europe. Elle comparait, ainsi que je l'ai dit, madame de Staël proscrite, fuyant la vengeance de Napoléon, sans pouvoir connaître son crime, et son persécuteur souffrant aussi maintenant, lui, de la douleur des déceptions !... Tout à coup un bruit sourd comme la mer, lorsqu'elle gronde quand le Vésuve veut menacer, se fit entendre sous ses fenêtres... Elle y courut, et vit toute la population del Carmine et de Santa-Lucia [1] se ruant à flots pressés autour du cheval de Murat, qui, en ce moment, parcourait la ville à cheval... La nouvelle du traité d'alliance, confirmée par la vue des vaisseaux anglais dans le port, avait exalté le peuple, et son adoration pour Murat et la reine était au comble !... Le roi était encore fort pâle, mais il

[1] El Carmine; c'est là où se tiennent tous les pêcheurs et les lazzaroni. — Santa Lucia est le quartier du commerce et des banquiers. — Chiaya est la partie élégante de Naples.

paraissait radieux ! En passant au-dessous du balcon où se trouvait madame Récamier, il leva la tête, et l'ayant aperçue, il la salua en souriant avec une extrême grâce !...

La relation de cette journée est exacte. Je l'ai écrite presque sous la dictée d'un des trois acteurs... J'en fus d'abord frappée, et puis je comparai tant d'autres choses arrivées dans le même temps !... le fait lui-même d'abord, et je demeurai indécise dans mon jugement ; et puis un jour, et cela tout récemment, je parlais de cette journée avec quelqu'un qui connaissait bien Murat... et qui me dit ce que je n'aurais pas osé me dire à moi-même : c'est que tous ces maux de nerfs... ces douleurs d'*affliction patriotique*, tout cela enfin ÉTAIT UNE COMÉDIE !

Comme nous souffrons quand nous sommes obligés de revenir ainsi sur une impression bonne et généreuse, pour la voir telle qu'elle est... bien humaine et bien positive ! bien selon l'intérêt du monde ! Hélas !... Pourquoi s'en étonner ? le monde est ce qu'il fut toujours, ce qu'il sera éternellement, égoïste et méchant... envieux parce que la masse est médiocre, et que la médiocrité l'est toujours... Elle ne veut jamais louer, parce qu'une louange est un tribut qui reconnaît une supériorité [1].

1 Cela serait vrai particulièrement aussi dans une œuvre littéraire. Est-elle bonne ? elle a contre elle les supérieurs

Maintenant j'admire comme je suis ingénieuse pour reculer le moment où je dois entrer dans cet amphithéâtre où, victimes consacrées, nous sommes déjà livrés à la haine de tous ceux qui veulent nous déchirer et nous faire mourir au milieu des tortures, parce que eux-mêmes ils n'ont pu mourir au milieu de leur gloire... Ah ! c'est un temps affreux à rappeler ! hélas ! il faut cependant en parler, et c'est une tâche qu'il me faut accomplir... Maintenant, plus de fêtes dans ce palais impérial, dont vingt rois venaient encombrer les portiques !... Plus de fêtes !... du silence seulement troublé par la jeune voix d'un bel enfant ! qui, lui aussi, l'infortuné ! devait s'éteindre dans l'exil... Mais alors, bien que l'horizon fût obscur, qui pouvait prophétiser ce qui arriva, à quel point l'orage deviendrait tempête ?.

et les égaux.. les égaux par la peur d'être dépassés, les supérieurs par celle d'être atteints !... O pitié ! !... éternelle pitié !... et cela c'est l'ENVIE, cette envie qui refuse la sanction de l'esprit juste qu'elle étouffe de son venin... Oh ! alors mon cœur à moi-même est plein non de haine, mais de colère ! !...

CHAPITRE VI.

La bourse au 8 janvier 1814 — Départ du pape. — Blücher à Saint-Dizier. — Hésitation de l'empereur. — Ce que fut la garde nationale à cette époque. — Régence de l'impératrice. — Stupidités. — Réfutation. — M. de Montgaillard. — Tristesse, deuils. — Anecdote. — M. de T.....d. — Le geôlier de Ferdinand VII. — *Le poing sur la figure de M. de T.....d.* — Passe-temps d'antichambre. — La bosse au front. — Trahisons. — Souvenirs de Brienne. — Frayeur. — Congrès de Châtillon. — L'Angleterre y compte trois représentans. — Destinées de la Russie. — Le duc de Vicence. — Ce que m'a coûté l'invasion des puissances étrangères. — Dignité de caractère. — Question résolue à Sainte-Hélène. — Plus d'amis. — Le dernier des Comnènes, mon oncle — Terreur. — 19 mars 1813. — Caractère de mon oncle. — Audience particulière de Louis XVIII. — Champaubert. — Le duc de Bassano et l'empereur deux jours avant la bataille de Champaubert.

Tandis que l'extérieur abandonnait la France, l'intérieur commençait à montrer que le mal avait été ménagé pour être découvert, et jouer son rôle au jour du bouleversement. Déjà la Bourse annonçait par la baisse des fonds que le commerce ne pouvait que désirer un change-

ment... Les fonds furent un jour à 47 fr. 50 c (8 janvier 1814), et cela n'était pas étonnant; car, de toutes parts, les alliés s'établissaient en France... Mon beau-frère, qui était receveur-général de la Haute-Saône, et qui habitait Vesoul, m'écrivait des détails vraiment étonnans pour ceux qui avaient toujours vécu au milieu des merveilles de l'empire, et sous le prestige de ses conquêtes...

« On croit rêver, m'écrivait M. Junot le 17 février 1814, moi surtout!... Oh mes beaux souvenirs d'Égypte et d'Italie, qu'êtes-vous devenus!! En vérité je pleure moins sur mon frère, car il mourrait le cœur brisé! C'est une horrible souffrance! »

Un jour, on apprenait que les Wurtembergeois étaient entrés à Épinal; une autre fois, que les Prussiens étaient maîtres de Nancy!... puis Châlons-sur-Saône!... Et puis c'était Chambéry que les Autrichiens occupaient en venant par le Piémont. Ainsi, de tous côtés, se resserrait le fatal cordon qui nous étouffait!... Ce fut dans ces jours de désolation que le pape partit enfin de Fontainebleau pour l'Italie!... Il partit le 24 janvier, et se dirigea sur Rome, par Orléans et Limoges... C'était une grande chose, mais qui aurait dû être faite plus tôt... L'à-propos est bien nécessaire dans l'habitude de la vie[1]... mais dans la vie du monde

[1] C'est aux conseils salutaires du duc de Bassano que ce

politique, lorsque cet à-propos soulève des questions de vie et de mort, et pour des royaumes, et non pour un seul homme (ce qui serait déjà beaucoup). Alors il faut savoir l'atteindre, cet à-propos, et faire jouer ses ressorts avec une merveilleuse dextérité. C'est de là que vient le calcul diplomatique de beaucoup de grandes réputations qui, au fait, reposent sur du talent, mais qui surtout sont habiles à saisir le fil délié d'une intrigue, le tirer à elle, et s'en servir pour attacher deux grands intérêts l'un à l'autre...

Enfin l'armée de Silésie, commandée par Blücher, vint s'établir insolemment dans le VOISINAGE de Paris!... car ce mot convient à *Saint-Dizier!*... à Joinville!... l'ennemi était enfin sur la Marne!... Alors l'empereur quitta Paris!... Il avait longtemps hésité, soit parce qu'il attendait l'effet des négociations ouvertes à Francfort, soit qu'il espérât un soulèvement général de la France à la vue des étrangers. Sans doute cela aurait pu se faire; car, dans la nature du Français, il y a de la bravoure et de l'énergie... mais lui-même avait tout usé, et les ressorts étaient détendus... rien n'avait plus d'élasticité... les plus déterminés demandaient le repos... ce vœu général partait de la chaumière du soldat, pour aller retenir sous les voûtes du palais du maréchal d'empire... Napo-

retour doit être attribué, ainsi que celui de Ferdinand VII à Madrid.

léon n'a pas assez compris cette immense loi de la nécessité !... Il voulait tout faire céder, et lui, ne jamais plier... Il y a dans la loi de la nature une force attractive, qui porte à céder pour faire céder : il ne voulut jamais la comprendre, ou plutôt l'admettre ; ce fut ce qui le perdit.

Mais la plus grande faute qu'il ait commise, c'est d'avoir été en méfiance de la garde nationale. Il aurait mieux valu alors ne la pas créer... Cette force, vraiment immense, mais neutralisée par les terreurs de Napoléon, ne fut alors qu'une armée *sans armes*, pour ainsi dire, dont la force agissante, par sa seule influence, pouvait faire le plus grand mal ; ce fut ce qui arriva, après qu'elle eut prouvé néanmoins qu'elle pouvait faire un grand bien... Le gouvernement militaire de Paris fut confié au roi Joseph, et la régence à l'impératrice, sous la direction de l'archichancelier...

Ce fut alors que Napoléon, sublime dans ses affections domestiques, les quitta, le cœur brisé, pour aller au-devant d'ennemis qu'il a pu gravement blesser sans doute, mais qui, tous altérés de son sang, haineux et vindicatifs, veulent le précipiter, et non le faire descendre du trône, sur lequel ils l'ont *adoré* dix années !... Il le sait, mais il n'en va pas moins au-devant d'eux avec ce courage admirable que des gens sans cœur et sans âme ont osé juger !... ont osé accuser ! Oh ! que de force il faut avoir sur soi-même pour combattre sans colère d'absurdes accusations aussi révol-

tantes que stupides!... Mais le meilleur moyen de le défendre, c'est de présenter sa conduite sous son jour véritable.

Cependant, comment passer sous silence une page qui est en ce moment sous mes yeux, et où je lis au moment de son départ pour l'armée, au mois de janvier 1814 :

« Quant aux plans généraux, ses premières dispositions ont *décelé son embarras et son ignorance* des projets, de la marche et des moyens de l'ennemi... Toute son attention s'est portée sur la Belgique... car *il n'a pas soupçonné* qu'ils franchiraient cette chaîne abaissée qui sépare les bassins du Rhône et du Rhin, etc.

» ... Remettant en œuvre ses vieux stratagèmes, il croit en imposer par un vain appareil. Il multiplie les nominations, et *crée huit corps* d'armée!... »

Je ne vais pas plus loin, parce que j'ai le malheur d'être fort irascible quand on attaque stupidement les gens que j'aime... je deviens alors une manière de lionne très-difficile à calmer... Et le moyen de ne pas être *furieuse* en lisant de pareilles sottises! C'est M. de Montgaillard qui régente ainsi Napoléon, qui dit, quelques lignes plus haut, qu'il est plus *despote* que *guerrier;* il est vrai que dans d'autres passages je lis aussi qu'il a tout sacrifié pour faire la guerre; mais, je n'y songeais pas... c'est peut être qu'il veut dire qu'il ne

la *savait pas faire!*... En vérité, c'est bien misérable et bien ridicule!...

A mesure que les époques se rapprochent de nous, je m'arrête moins sur les choses générales; tout le monde les connaît si bien!... Je parlerai de l'état où se trouvait alors la société de Paris... Oh! quelle terreur profonde dans ces maisons où régnait toujours la joie, où des fêtes succédaient aux fêtes!... Partout de la tristesse; et puis les deuils!... chaque famille le portait pour un de ses membres!... L'aspect d'un lieu public, le boulevards, les Tuileries, offraient un coup d'œil étrange à celui qui parcourait ces groupes de femmes jeunes encore, et revêtues de l'habit de veuves. Ce spectacle frappa beaucoup l'empereur de Russie, à ce qu'il m'a dit lui-même.

Tandis que l'empereur était en Champagne, donnant au monde une dernière représentation fantastique de ce talent admirable, qui l'avait fait asseoir sur l'un des premiers trônes de l'univers, M. de T.....d était demeuré à Paris, où ses intrigues achevaient le malheur de l'empereur... On raconte une singulière histoire à ce sujet. Je dis *qu'on la raconte*, et je la raconte aussi, sans en avoir la *certitude*, et conséquemment sans la *certifier*.

On dit que la veille de son départ pour l'armée, l'empereur fit appeler M. de T.....d aux Tuileries, et que là il lui parla d'une manière *plus que ferme*, relativement aux affaires d'Espagne. Il

paraît que l'empereur n'avait bien connu qu'à cette époque tout ce qui se racontait dans la société de M. de T.....d, lorsque la conversation se trouvait tournée à ce vent-là. C'était un mauvais moment pour mettre l'empereur en colère... il y parut bientôt.

— En vérité, monsieur, je vous trouve étrange, dit Napoléon en marchant vivement sur M. de T.....d, de venir prétendre que je vous ai fait geôlier de Ferdinand, quand c'est vous qui me l'avez proposé !...

Et l'autre, toujours impassible, fermant à demi ses petits yeux, et ramenant ses lèvres comme un chat qui vient de manger un fromage, demeurait debout, appuyé d'une main contre une chaise, et comme le cérémonial n'était plus autant à observer envers un souverain qui s'en va, il avait probablement l'autre dans son gousset.

Rien n'ajoute à la colère comme du flegme. L'empereur fut exaspéré en voyant *l'immobilité* de figure et d'âme de celui qui était devant lui.

— Me répondrez-vous? dit Napoléon d'une voix tonnante, et en frappant de son petit pied tout auprès de celui un peu difforme de M. de T.....d [1]?

1 Il y a une caricature de lui faite à la plume par Auguste de Staël, qui est exactement semblable à ce que je viens de décrire... Cette caricature est précieuse par sa ressemblance.

Même silence !... Les yeux de Napoléon flamboyèrent. L'autre eut peur, et à vrai dire on l'aurait à moins...

Alors sortirent de sa bouche ces paroles qui, certes, n'étaient pas compromettantes.

— J'ignore ce que Votre Majesté veut dire [1].

Napoléon voulut parler, à ce qu'il a dit lui-même, mais la colère l'en empêcha... Il avança d'un pas... puis de deux... puis de trois... et enfin se trouva immédiatement contre le prince de B... Alors il fit une action que je ne puis approuver, comme exquise politesse; mais Napoléon ne s'en piquait pas beaucoup d'abord, et puis, dans un pareil moment, que ne lui aurait-on pas pardonné ?... Alors il leva sa belle petite main, la mit à la hauteur du menton du prince, et avançant toujours, il força ainsi M. de T.....d de reculer, ce qui n'était pas commode, vu l'état de l'un des pieds dudit prince; mais il faut croire qu'il pouvait aussi bien reculer qu'avancer, car il allait toujours sous la petite main, qui, par un effet nerveux probablement, s'était fermée, et formait ce qui est nécessaire pour donner ce que nous appelons très-grossièrement un coup de

[1] Une autre chose fort étonnante pour moi, c'est l'excessive maladresse de M. de T.....d, qui depuis dix ans n'a su se faire que des ennemis... et cela le plus gratuitement du monde! C'est un fait que je puis certifier... J'ajouterai qu'il a même changé de l'amitié en un sentiment tout opposé.

poing... Mais il ne le donna pas !... seulement il fit faire, comme je viens de le dire, tout le voyage du grand cabinet du pavillon de Flore au prince de B... qui, moitié marchant, moitié boitant, arriva enfin contre le mur de la chambre... Là, Napoléon lui répéta :

— Eh ! vous osez dire que vous m'avez *déconseillé* la captivité des princes ?...

Et comme le prince de B... ne répondait pas assez vite, l'empereur serra, dit-on, un peu fortement sa joue de son poing fermé !... Là aussi se termina la scène ; elle avait été trop longue, et en même temps pas assez ; puisque l'empereur avait agi de cette manière il n'y en avait qu'une pour terminer : c'était de faire conduire le prince de B... à Vincennes... le remettre aux mains du général Daumesnil, en lui recommandant de le traiter avec *d'immenses égards*, mais du reste parfaitement au secret... Machiavel dit une chose très-sensée : *il ne faut jamais*, dit-il, *se faire un ennemi à moitié*. Et c'est parfaitement juste. Entend-il par là qu'il faut *tuer* ceux qu'on offense ? je ne crois pas ; cela irait un peu trop loin... Mais la morale de cela, c'est qu'il ne faut pas offenser.

Le soir de cette scène, le prince de B... avait quelques personnes chez lui... Le chambellan de service avait tout entendu, et le chambellan de service avait tout répété ; car, je suis fâché d'être contrainte à dire la vérité, mais il est de fait, et je ne sais comment cela se fait, que le service

d'honneur des princes ressemble bien au service ordinaire que nous avons autour de nous... J'ai fait partie de la maison d'honneur d'une princesse, je puis donc l'attaquer sans craindre d'être injuste et partiale... et je dirai que lorsque nous étions assemblés dans le salon de service, en attendant notre princesse, et que nous nous mêlions de ce qui souvent ne nous regardait pas, nous avions beaucoup de l'air de ceux qui étaient rassemblés à leur tour dans l'office, un étage plus bas... Toujours est-il que le chambellan de service, que je ne nommerai pas au reste, raconta que le prince de B... avait reçu un coup de poing... Ce n'était pas ici le marquis de B*** avec sa bosse au front... tout au contraire... car il n'y avait aucune trace du méfait... et les curieux nombreux qui furent ce même soir pour examiner la physionomie impassible du prince de B... n'y purent rien lire... Un habitué de la maison, plus familier que les autres, s'approcha du prince, et lui dit :

— Ah ! monseigneur ! qu'ai-je appris ?

— Quoi donc ?... dit lentement le prince en tournant vers lui son œil atone.

— Mais on dit que l'empereur vous a traité !...

— Ah ! interrompit le prince... Oh ! tous les jours !... tous les jours !...

Le joli de l'histoire, c'est que le prince n'entendait pas parler du *coup de poing* qu'il croyait ignoré... et en répondant le mot *tous les jours*

il voulait dire que l'empereur était grondeur et injuste *tous les jours*...

Mais l'autre, qui n'était pas fort en fait de convenance, comme on peut le croire d'après la démarche qu'il avait faite auprès du prince, n'imagina pas autre chose, sinon que le prince de B... recevait tous les jours un coup de poing, ou même un soufflet de l'empereur, selon l'humeur de Sa Majesté, et son état nerveux, qui lui faisait ouvrir ou fermer la main... Or, on pense les rires joyeux que fit faire cette histoire, quand on se représenta le prince de B... recevant tous les jours une correction avec cette indifférence qui lui avait fait dire négligemment en levant à demi les épaules...

— Tous les jours, mon Dieu !... tous les jours !...

Toujours est-il qu'après le départ de Napoléon, M. de T.....d, qui n'avait au contraire jamais reçu de lui que des marques de bonté et des grâces en profusion, des faveurs comme dignités, des récompenses comme des places, eh bien ! cet homme fut son ennemi le plus acharné... Toutes les conspirations qui alors surgissaient de toutes parts, parce que le colosse chancelait sur son piédestal, trouvèrent en lui un appui, et cela, il ne le peut nier... J'aurais été moins coupable de le faire, moi; car, à cette époque, mon pauvre cœur était encore bien saignant de toutes les blessures qui lui avaient été faites... Mais M. de

T.....d, oh ! rien ne peut l'excuser... Les passions comme la vengeance peuvent seules trouver grâce devant la justice de la conscience, lorsqu'il s'agit de prononcer un anathème sur une tête déjà frappée du sort.

Je suis peu en état de juger du mérite qu'a déployé l'empereur dans cette campagne de Champagne... mais j'ai entendu dire à cette époque, et plus tard même par ses ennemis, que son génie militaire n'avait été nulle part aussi étincelant que dans cette campagne... A peine arrivé, il reprit Saint-Dizier, et tout aussitôt eut lieu le combat de Brienne! Oh! comme il dut souffrir en combattant pour conserver une couronne donnée par tout un peuple, et volontairement, sous les murs de cette ancienne école, où jeune garçon il était plus heureux, bien plus heureux que dans ces heures de souffrance où ses soldats tombaient en masse autour de lui pour soutenir sa cause!... A Brienne, il livrait aussi des combats... mais ils étaient innocens comme l'âge qu'il avait alors... Ses soldats, c'étaient ses compagnons; ses munitions, des boules de neige, et la rançon des prisonniers, quelques fruits, ou bien un livre ou une estampe. J'ai entendu bien souvent l'empereur raconter ses plaisirs de Brienne, et les décrire comme je viens de les rapporter. Mais un jour surtout, madame de Brienne [1] était chez Ma-

[1] Madame de Brienne, belle-sœur de M. de Loménie, celui qui fut premier ministre, et qui nous fit tant de mal.

dame-Mère avec madame de Loménie sa nièce. L'empereur qui la considérait beaucoup, lui parla long-temps avec une amitié filiale. Son respect pour madame de Brienne n'avait rien d'équivoque ni d'affecté ; il était là, comme toujours, parfaitement naturel ; il parla à madame de Brienne du temps de l'École, et rappela des choses qui la confondaient en raison du peu d'importance de ces choses... et l'empereur riait avec une joie naïve, et je me rappelle qu'entre autres souvenirs, il nous dit celui-ci : qu'un des grands plaisirs de sa vie, ce fut un jour que ses camarades le nommèrent pour commander et diriger l'attaque du fort qu'ils avaient construit en niege, et qu'ils attaquaient avec des boulets de neige... En se retraçant à lui-même ce souvenir, on voyait qu'il lui souriait ; il en était heureux !... Ce fut ce jour-là qu'il nous raconta cette terrible histoire d'un jeune homme qui, ayant parié que ses camarades ne l'effraieraient pas, voulut tenir la gageure plus loin qu'il ne la put soutenir... Sa frayeur, qui était extrême, jointe à un temps orageux très-fort qui portait sur ses nerfs, le tua sans qu'il fut possible de lui donner du secours [1]. En racontant ce fait lugubre, Napoléon était parfait pour le ton, l'accent de sa voix et le

[1] Je mettrai cette histoire dans un deuxième recueil de nouvelles que je compte publier le mois de février prochain, et dans lequel je la placerai avec tous ses détails,

regard... Je regrette que la place me manque ici pour y placer cette histoire... mais, au reste, elle perdrait beaucoup en étant seulement calquée sur un souvenir de lui... il est vrai qu'il est profond.

Oui, je suis sûre qu'il souffrit cruellement le jour de la bataille de Brienne! je le sais plus que personne, parce que plus que personne aussi je l'ai entendu bien souvent parler du bonheur dont il jouissait à Brienne, malgré sa tristesse habituelle. Ce fut là qu'il se lia avec Bourrienne.

Cette bataille de Brienne fut suivie de plusieurs autres... celle de La Rothière, presque au bord de l'Aube et à deux lieues de Brienne. C'est au milieu de ces combats, lorsque le canon gronde de toutes parts en France, que le sang coule, que les hommes périssent depuis les bords du Rhin jusqu'à ceux du Mincio, que s'ouvre un congrès, comme une satire de l'espèce humaine et une moquerie du peu de conséquence de la volonté des hommes... C'est à Châtillon, dans le cœur de l'une de nos provinces, que le congrès tient ses séances... Il est composé pour l'Autriche, de M. le comte de Stadion; du baron de Humboldt pour la Prusse; du comte Raszumowsky pour la Russie... Lord Aberdeen, lord Catheart et le

comme Napoléon la disait. Ce volume contiendra également deux autres histoires, contées, et je crois composées par lui : celle-ci est vraie.

général Stewart, et de plus lord Castelreagh, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, y siégeaient pour la Grande-Bretagne... Cette seule singularité devait faire juger à Napoléon que son sort était arrêté. L'Angleterre, représentée à elle seule par trois membres dans le congrès, et de plus son premier ministre, indiquait assez quelle influence elle prétendait exercer sur la destinée de Napoléon, et en même temps les autres puissances prouvaient leur soumission à l'Angleterre en n'y envoyant qu'un plénipotentiaire. La Grande-Bretagne était bien puissante alors!... depuis, son pouvoir a bien faibli.. tandis que celui de l'Autriche et de la Russie a grandi en proportion... Le géant qui nous menace de ses cent bras maintenant, c'est la Russie! c'est le Nord qui viendra un jour nous apporter ses migrations lointaines, attiré par notre soleil qui fait épanouir les fleurs et donne des fruits; car, sans aucun doute, la partie de la terre qui dut attirer les premiers regards des hommes, dut être l'Orient... cet horizon de pourpre et d'or où se levait le soleil devait fixer l'attention des hommes avant que des systèmes n'eussent déterminé aucune opinion... La chaleur, ce sentiment si doucement attractif, a toujours eu un grand pouvoir sur les hommes. Nous voyons que dans tous les pays ils cherchent le soleil, même dans les climats chauds... Ainsi, en Espagne, vous voyez un mendiant n'ayant pas de pain, mais se consoler de sa misère en demeurant au soleil, et

restant là tranquillement ainsi qu'il le dit à : *Tormar el sol*[1]!...

Oui, je crois qu'avant peut-être la fin du siècle nous verrons l'effet plus ou moins avancé de *cette prophétie*... Je ne crois pas possible au grand cordon de troupes que l'Allemagne oppose elle-même à la crainte de cette invasion qu'elle a comme moi; je ne crois pas possible, même à cette force, d'empêcher l'effet de cette migration lointaine qui viendra fondre sur notre beau Midi. Lorsque les Scythes et les Teutons vinrent dans les Gaules, il fut aussi impossible d'arrêter leur course terrible; ils fondirent sur nous comme un torrent, et ravagèrent d'autant plus qu'on voulut s'opposer à eux.

Quant à nous, à ce congrès de Châtillon[2], nous n'y envoyâmes qu'un seul homme... le duc de Vicence, le général Caulaincourt... Il était alors, on ne sait pourquoi, ministre des affaires étrangères... Je sais bien pour quel motif particulier l'empereur le faisait; mais ce que je n'ai jamais compris et ce que je ne comprends pas, c'est qu'il

1 *Prendre le soleil!*... c'est le mot littéral...

2 L'empereur, qui aimait et estimait le duc de Bassano, et qui ne l'avait retiré du ministère des affaires étrangères que pour satisfaire aux petites passions qu'il n'avait pas le temps de combattre, lui donna tout pouvoir pour correspondre à Châtillon. Mais il eût fallu être maître, et surtout être à Châtillon, et n'avoir pas à combattre à la fois des jalousies personnelles et la volonté des ennemis.

ait pu croire que cette raison influerait sur les intérêts généraux; cette raison, c'est que le duc de Vicence était fort aimé de l'empereur Alexandre. Il avait pour lui une de ces amitiés presque fraternelles, déjà bien rare dans le monde, et plus rare encore éprouvée par un souverain!... Mais dans cette circonstance où Alexandre, appelé par l'Europe à être à la tête de sa gigantesque coalition, s'offrait en spectacle au monde entier dans sa lutte avec lui, Napoléon avait tort de penser qu'un intérêt particulier influerait, je le répète, sur les généraux, si puissamment excités : les souverains ont en eux deux natures, et lui-même il le savait bien!

Tandis qu'on délibère, le canon tire et tue des hommes; les trois armées ennemies avançaient sur Paris et nous serraient entre leurs rangs comme dans des étaux, dont nous ne pouvions plus sortir... L'empereur livrait des batailles qu'il gagnait avec un talent des plus extraordinaires, et tel qu'on ne pouvait pas même le lui supposer à lui!!... Mais, en résumé, la France était inondée d'ennemis... ils y entraient de toutes parts, et s'avançaient sur Paris qui tremblait!

Nous voici maintenant à une époque fatale!... Comment trouver des mots pour la décrire?... comment pouvoir la peindre pour que nos neveux en lisent la déplorable histoire?... Oh! que je souffre seulement en pensant au moment où j'entendis dire autour de moi : Tout est perdu!...

Hélas! je n'avais plus dans ma maison de chef pour défendre ma jeune famille! j'étais veuve! sans appui, livré à un total abandon, et devant redouter tous ceux qui viendraient au pouvoir... L'invasion venait de détruire la fortune qui me restait. Je voyais trop bien que les majorats étaient perdus; et le seul héritage de mon malheureux mari à ses enfans, et à moi le prix de son sang et de ses services, était perdu; ce qui nous restait était une masse effrayante de 1,400,000 fr. de dettes. Tel était le résultat de son entêtement à demeurer dans cette maison, et y faire les travaux qui y furent faits, car les dettes qu'il a laissées ne venaient que de ces travaux; le reste ne valait pas la peine d'être compté.

Dans mon hostilité avec l'empereur, après la mort du duc d'Abrantès, j'apportai la noblesse, j'ose le dire, de mon caractère, et nullement de l'*entêtement*, comme des gens, qui ne savent ce que c'est que de telles matières, ont osé le dire! J'ai été fière dans mon malheur... Qui donc oserait me le reprocher?... Peut-être cette fierté aurait-elle dû céder à l'intérêt de mes enfans; mais cette question est bien délicate, et pour la faire et pour y répondre il faudrait être moi et lui!... L'empereur, d'ailleurs, a lui-même résolu cette question en ne faisant rien pour mes enfans à Sainte-Hélène. Je ne parle pas ici de moi... il ne m'aimait pas, et le fond de cette prévention est trop honorable pour moi pour que j'en sois bles-

sée. Mon admiration et mon culte à sa mémoire n'en sont pas moins vifs et éternels... mais j'ai souffert de cet oubli. Lorsque *Junot mourut des suites de ses blessures et de la fatigue* de la campagne de Russie, mes enfans étaient tous si jeunes [1], qu'ils devaient retrouver un père dans l'empereur. Je le dis avec vérité, mais sans amertume... Je puis aussi parler avec le même abandon de ce que j'ai dû éprouver en me voyant seule au monde, dans un moment où la France menaçait de s'écrouler... L'empereur n'était pas lui-même à Paris... Parmi tous ceux qui l'entouraient, je n'avais plus d'amis comme Duroc, comme Bessières, M. de Narbonne... hélas! TOUS étaient morts!... et moi, je demeurais là, seule, abandonnée; jeune mère et jeune veuve, je me voyais seul appui de mes quatre enfans et de mes deux vieux oncles, dont l'un, septuagénaire [2], était un père pour moi, mais seulement pour l'affection, et j'étais plutôt destinée à le protéger qu'à l'être par lui.

Ce fut alors que mon oncle Démétrius, le chef de notre famille et le dernier des Comnènes, vint à moi et me dit d'avoir du courage... Albert, qui avait été en Italie, et revenait seulement à

[1] Alfred tétait encore... Il avait été mourant, et je venais à peine de le sauver.

[2] L'abbé de Comnène. Il demeurait avec moi ainsi que mon oncle le prince Georges.

cette époque, fut aussi pour moi un puissant reconfort... Mais pour le sort à venir de ma famille, que pouvait-il ?... Ces pensées me déchiraient, et souvent en voyant mes quatre enfans réunis autour de moi, et ne sachant quel serait leur avenir, je me sentais défaillir et je me sauvais dans ma chambre pour y pleurer seule et en liberté.

Oh ! que j'ai souffert à cette époque malheureuse ! combien j'ai dévoré de larmes ! combien j'ai frémi de cette colère de la supériorité d'une âme généreuse sur un monde corrompu, qui ne sait inventer que le mal et la perversité ! qui jamais ne fit une pieuse fraude... un généreux mensonge !... Ah ! oui, j'ai bien souffert en entendant accuser la mémoire du père de mes enfans !... lui, dont le noble caractère, la probité, comme celle de Cimon, laissait sa famille sans fortune, après avoir gouverné des royaumes... Il me fallait entendre des suppositions aussi perverses que les bouches qui les proféraient. Et je devais me taire !... Hélas ! je n'avais pas un bras qui pût me venger !... Mon cœur en avait le courage, et souvent j'ai été au moment de répondre par un défi à des hommes qui avaient la lâcheté de venir insulter une femme par de ces consolations qui blessent avec une amertume âcre et brûlante [1]... Eh

[1] Je ne veux ici nommer personne... Ceux que j'accuse se reconnaîtront assez... Il se rappelleront, l'un d'eux surtout, ce qu'il me dit le lendemain de mon retour à Paris...

bien ! j'ai tout dévoré ; non par faiblesse !... mais qu'aurais-je fait en parlant ?... Il est de ces choses qui ne peuvent se comprendre par la parole, il faut *des faits* pour répondre à un mot, qui pourtant n'a lui-même aucune base...

Je me trouvais donc dans cette position funeste pour une jeune mère, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, mon oncle et Albert vinrent me trouver. Albert demeurait alors avec moi... L'ennemi approchait, et déjà il était à nos portes. C'était le 19 mars 1813. Mon oncle Démétrius avait eu une attitude constamment noble et belle depuis sa rentrée d'émigration. Jamais il n'avait rien voulu solliciter que ce qui lui revenait, auprès de l'empereur, et jamais il n'avait voulu que Junot demandât rien pour lui... Une fois, comme je l'ai raconté dans le VI^e^ tome de mes *Mémoires*, l'empereur lui fit offrir par moi la clef de chambellan... je n'ai jamais osé le lui dire, il ne m'aurait pas revue : son caractère était noble et fier ; il avait beaucoup de celui de ma mère, et il n'avait accepté une pension que de moi, ne voulant avoir aucune obligation au gouvernement consulaire et à l'empire encore moins. Cette conduite fut soutenue par lui depuis 1800, époque de sa rentrée, jusqu'en 1814.

Mon oncle était un homme bizarre. Il était fort supérieur d'esprit, et surtout d'instruction... très-pénétré de la grandeur de sa naissance, trop peut-être ; il était, à cet égard seulement, comme

un vieux seigneur suzerain du XIIe siècle... ce qui lui avait donné dans le monde une attitude singulière. Il ne se regardait pas comme un gentilhomme français, ainsi qu'on le peut croire, et cette séparation de sa noblesse d'origine avec celle avec laquelle il *frayait* continuellement, lui donnait, comme il est facile de le penser, une sorte d'hostilité avec cette même noblesse française, et pourtant il était dévoué corps, âme et biens, à la famille des Bourbons. Cette ressemblance de position surtout, dans les deux dynasties, lui causait une vive émotion !...

— Tu ne sens pas cela comme moi, me disait-il... Ta mère !... ah ! ta mère ! voilà une vraie Comnène !...

J'avoue que tout en trouvant fort honorable de descendre [1] de dix-huit empereurs, et d'avoir dans mes ancêtres une longue suite de héros surtout, je ne me faisais à cet égard aucune illusion, et je savais l'apprécier ce qu'elle valait, mais rien au delà. Mon oncle, fort passionné pour sa maison, m'a fait un reproche de cette tiédeur (qui n'est que de la raison) jusqu'à sa mort.

Il était donc demeuré dévoué aux Bourbons

[1] Il n'est peut-être pas dans toute la noblesse de la France une famille qui prouve comme nous prouvons... par actes judiciaires et notariés... Chérin dit, en voyant notre généalogie, qu'elle était la plus pure et la plus belle qu'il connût !...

avec un attachement si profond, que Louis XVIII me dit la première fois qu'il me vit dans une audience particulière :

— Votre oncle est le meilleur ami que j'aie conservé en France.

C'était bien là une phrase de Louis XVIII, et bien selon son extrême politesse ; car, sans aucun doute, il avait dans sa noblesse, et il le savait, des gens dévoués tout autant que mon oncle. Je rapporte seulement le mot, pour donner une idée des rapports de mon oncle avec lui... Il me rassura donc le jour où il vint me voir, et il me dit, ainsi qu'Albert, que certainement le roi ferait ce qui serait convenable pour mes enfans et pour moi...

Je fondis en larmes !... Il me fallait entendre que j'allais recevoir d'un autre que de l'empereur l'assurance de l'avenir de mes enfans !... Albert, qui n'avait pas besoin d'une parole pour me comprendre, vint à moi, et me prenant les mains :

— Mon amie, calme-toi, me dit-il, calme-toi !... tout cela n'est d'abord pas désespéré ; et puis... écoute, Laure, je n'apporte ici aucune aigreur particulière contre Napoléon. Je l'ai aimé et fidèlement servi pendant quinze ans, et ma conduite fut celle d'un honnête homme et d'un ami. J'avais été le sien, je ne l'avais pas oublié... Je me le rapelle encore plus aujourd'hui... Mais sa conduite envers toi me bouleverse. Que lui as-tu fait ?... Tes enfans, dont l'un est aux bras de sa

nourrice, qu'ont-ils fait?... Et Junot, qui mourut en bénissant son nom, et qui vécut en l'adorant!... Junot, qui lui donna souvent du pain quand il en manquait à Paris, avant le 13 vendémiaire?... Qu'est-ce que tous ces êtres innocens lui avaient fait, pour ne pas s'occuper de leur avenir?... du tien?... Je veux bien que le grand homme ait faibli, comme homme, sous la passion humaine, et qu'il soit pour toi ce qu'on est pour quelqu'un qu'on veut punir d'une faute généreuse... Mais ne parlons plus de cela, mon amie. Réfléchis à ce que t'a dit notre oncle. Accepte une protection honorable, qui est la sienne. Il est le frère de notre mère, c'est un homme de bien [1]... laisse-toi guider par nous deux, et tu es assurée de ne marcher que dans une bonne route.

Malgré la puissance de la voix d'Albert sur mes volontés, il ne put rien obtenir de moi ce jour-là. Il s'agissait de tout un bouleversement dans mes affections... Oui, j'ose le dire, dans mes affections!... Oh! que j'aurais voulu que l'empereur pût lire dans mon âme tourmentée dans ce moment-là!... Il aurait vu si j'avais de ce désir de me liguer avec ses ennemis, comme il le disait toujours!... J'aimais l'empereur avec une profonde tendresse et une admiration presque divine!... Il l'a toujours méconnue... Il était, à cet égard, me disait Duroc, comme une femme

[1] Mon oncle était un homme de la plus haute piété.

qui craint toujours de n'être pas aimée assez vivement.

La victoire de Champaubert vint redonner quelque espoir. Alsuview, général russe, se fit prendre avec un corps de six mille hommes et quarante-cinq officiers ; l'empereur était une Méduse pour ces gens-là, quand ils n'étaient pas cent contre un !... Au combat de Champaubert succède celui de Montmirail ! Le général Sacken, avec une partie de l'armée de Silésie, commandée par Blücher, est atteint par l'empereur, qui le bat. Vingt-cinq canons, trois mille morts, deux mille blessés, mille prisonniers, sont le résultat de cette journée, et prouvent, ainsi que le désastre de la veille, l'infériorité de Blücher, et en général de tout ce qui s'opposait à Napoléon.

Voici une particularité peu connue, qu'il me faut placer ici, parce qu'elle y est en son lieu.

Deux jours avant les combats de Montmirail et de Champaubert, le duc de Bassano, qui suppliait chaque jour l'empereur de faire la paix, et d'envoyer, à cet effet, des pouvoirs au duc de Vicence, qui n'en avait pas de suffisans, avait enfin obtenu de Napoléon de rédiger ses pouvoirs, et de les signer pour les envoyer à Châtillon. La veille du combat de Champaubert, le duc dit à l'empereur :

— Sire, les pouvoirs sont prêts.

— Je les signerai demain, dit l'empereur... Si je suis tué, il n'est plus besoin de rien... si je

suis vainqueur, nous n'en traiterons que mieux.

Le lendemain, le duc de Bassano, qui, comme on le sait, n'a jamais quitté l'empereur dans aucune de ses batailles, se trouva auprès de lui quand il rentra après la victoire, et lui présenta les pouvoirs à signer... L'empereur répondit ce qu'il avait répondu la veille. Le duc de Bassano se retira le cœur navré... Le soir du combat de Montmirail, il insista de nouveau... mais les fumées les plus étranges avaient obscurci le cerveau de l'empereur... il sourit, et regardant la carte de France et celle d'Europe qu'il avait devant lui :

—Je suis en mesure maintenant de ne pas céder un pouce de terrain, dit-il au duc, et je ne signerai rien.

CHAPITRE VII.

Influence du comte d'Armfelt sur les destinées de l'empereur. — Gustave III. — Jugement sur les étrangers. — Mariage. — Le comte d'Armfelt à Paris. — Ordre de départ. — Résistance. — Motif secret de haine. — Efforts constans pour préparer la Restauration. — Société secrète. — Conférence d'Abo. — Bernadotte. — Jalousie. — Mort. — Bal masqué. — *Eau de mousseline.* — Intrigue. — Impression douloureuse. — *Regina.* — Imitation parfaite. — Florence, Poggio, Naples. — Vallée d'Assina. — Le *Miserere* du vendredi-saint. — *Regina! Regina!...* — Le bouquet de roses et de jasmin. — *Morte!... et la voilà!* — Encore deux heures *à se divertir.* — Lettre. — M. d'Armfelt me croit l'agent du premier consul.

Il est un homme qui fit à cette époque un bien grand mal à l'empereur, et qui pourtant est bien peu connu pour avoir autant influé sur ses grandes destinées... c'est le comte d'Armfelt. Comme des Mémoires contemporains sont destinés à faire connaître les hommes, non-seulement dans ce qu'ils ont fait, mais eux-mêmes dans leur personnel, je dirai du comte d'Armfelt tout ce que j'en sais; ces documens, réunis à d'autres, peu-

vent produire la lumière pour l'avenir. Il est surtout d'autant plus nécessaire de le faire bien connaître, qu'un auteur anglais, nommé Brown, a fait une méprise des plus étranges dans son ennuyeux ouvrage des Cours du Nord, en prenant sans cesse le comte, d'abord baron, Gustave-Maurice d'Armfelt, pour son oncle, le chef de la confédération d'Anjala, et puis en prenant son oncle pour lui, ce qui amène une confusion impossible à débrouiller... M. Brown a également recueilli tous les bruits, même calomnieux, qui ont circulé sur le compte de M. d'Armfelt. Sa destinée fut bizarre pour celle d'un homme d'État, et d'un homme d'État tel que lui. Il y a eu du *romanesque*, si on peut le dire, dans sa vie... et ce romanesque se trouve dans l'amitié qui l'unissait au roi Gustave III. C'est une chose touchante que la relation faite par un témoin oculaire de cet attachement qui existait entre un roi et son sujet... ils sont rares ces attachemens-là, et rien n'est plus doux à l'âme, même d'un étranger à cette même amitié, que de la connaître et d'en voir la conséquence admirable!... c'est la contre-partie de la satire de l'espèce humaine, faite par le rire sardonique du monde, à la vue de tant de déceptions répondant seules à de l'amitié, et même à de l'amour! Le baron d'E.....t, qui, lui aussi, avait été l'ami, le compagnon de Gustave III, qui, lui aussi, portait le mouchoir de batiste blanche noué autour du bras, le baron

d'Ernestwart me racontait souvent combien il était aimé, ce roi de Suède, et comment on avait pour lui un culte !... une adoration pour ce caractère chevaleresque, et vraiment remarquable de vérité !... Comme il fut beau lorsque, au moment de prendre Pétersbourg, et d'y saisir Catherine comme esclave, au moment d'entrer en maître dans le palais impérial de la Russie, dont les coups de son canon ébranlaient déjà les vitres, le noble roi, vraiment noble chevalier, fut contraint de retourner, trahi qu'il fut par les chefs de son armée, où Catherine avait introduit la corruption, car elle aussi avait en gré, et comme précepte, cet axiome de Philippe : « Il n'est pas de ville ou de forteresse imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'argent puisse y monter. » Alors Gustave rompit son épée sur son genou !... C'était un homme vraiment supérieur, et d'une âme si noble et si élevée, qu'il était beau vraiment de le voir sur un trône !

Les mêmes goûts que le comte d'Armfelt l'avaient uni à lui. Le maître et le sujet aimaient tous deux les arts, la littérature, tout ce qui embellit la vie, et en même temps ce qui l'ennoblit !... Un véritable amour de la gloire, une horreur du despotisme, et en même temps de l'anarchie, il y avait dans le caractère de ce roi *chevaleresque* une belle étude à faire pour celui qui repousse toute impartialité quand il s'agit de juger les rois. Mettez en regard les nobles et libé-

rales pensées de Gustave III, le despotisme sanglant et sauvage du comité de salut public, et vous me direz quelle est la belle et vraie liberté!...

M. d'Armfelt était encore un homme assez jeune en 1814... Né en 1757, à Juva, dans le gouvernement d'Abo, il n'avait donc que cinquante-sept ans en 1814... C'était jeune encore pour mourir!... et pour clore une vie belle de loyauté et de services rendus à sa patrie; car je n'ai pas la bêtise, j'en demande pardon à ceux qui le font, de juger les étrangers comme s'ils étaient nos compatriotes. Sans doute je ne les aime pas, mais je ne puis les blâmer. Je voudrais, bien plus, que nos Français fissent comme eux, et que lorsque sonne l'heure du péril, ils trouvassent dans leur âme assez d'énergie pour résister aux puissances qui les menacent. Ce que je ne pardonne pas, c'est la déloyauté, c'est la perfidie!... Mais ensuite, que mes ennemis se coalisent contre moi, toute guerre est bonne, et dès qu'elle est loyale; c'est son idiome à elle que celui de la haine.

Aussi jamais je n'ai été absurde au point de blâmer M. de Metternich!... il est Autrichien et nous sommes Français... Seulement, le jour où Marie-Louise est devenue impératrice des Français, il devenait aussi lui moins Autrichien, et de notre côté les souvenirs d'Isabeau de Bavière devaient pâlir pour nous devant la certitude de trouver d'autres mœurs dans les siècles de lumière

plus avancés. Rien n'est funeste comme ces préjugés qui affirment ou infirment une chose, parce qu'elle a été!... Heureusement que nous nous éveillons de ce sommeil léthargique...

M. d'Armfelt était donc l'ami du roi de Suède, comme je viens de le dire, et avec autant de chaleur que si Gustave eût été un simple particulier. Il voyagea avec lui en France, en Italie, laissant partout de doux et beaux souvenirs; et à son retour, Gustave le maria avec une jeune fille, belle, charmante, et l'héritière de la noble maison de La Gardie. Elle était belle et gracieuse, et son esprit était remarquablement connu dans les cours du Nord, où les femmes de cette époque étaient elles-mêmes si spirituelles, et si bien faites pour être souveraines dans leur intérieur... Je parle d'elle, parce que son empire sur son mari était immense, et qu'en 1811, étant dame d'honneur des deux impératrices de Russie (Marie Fédorowna et Élisabeth Alexiewna), elle eut, je suis fondée à le dire, une extrême influence sur son mari pour les affaires de France. Elle n'aimait pas Napoléon, et son aversion était, comme on peut le penser, fortement excitée par l'impératrice douairière. Quoi qu'il en soit, elle était et est peut-être encore une femme d'un mérite supérieur.

Gustave III mourut. Si la place ne me manquait, je raconterais avec détail l'existence extraordinaire du comte d'Armfelt... comment Gustave, ne

pouvant ôter la régence au duc de Sudermanie, nomma le comte d'Armfelt dans le conseil de régence, et gouverneur de Stockholm ; comment le duc le força à quitter la Suède pour aller à Naples; comment aussi, sur les bords de cette belle mer bleue, son ennemi le poursuivit avec assez d'acharnement pour le forcer de se sauver déguisé, afin d'éviter le poignard ou le poison. Réfugié en Russie, il eut, de là, avec son jeune maître une correspondance secrète, dans laquelle il l'avertissait des progrès de son oncle !... Cette existence est des plus étonnantes, et j'en parle pour arriver à ce que j'en dois dire relativement à l'empereur Napoléon... Bien qu'il fût exilé et proscrit, ses relations en Suède étaient fort étendues, et il en profitait pour faire surveiller constamment le duc de Sudermanie... Celui-ci le craignit, et le rappela. Mais d'Armfelt ne vit avec raison qu'un piége dans cette faveur apparente, et demeura en Russie, qu'il ne quitta qu'à la majorité du jeune roi de Suède. Il vint alors à Paris... L'empire n'était pas encore proclamé, mais le premier consul *régnait!* La présence d'un homme aussi distingué que M. d'Armfelt lui donna de l'inquiétude... il en parla à Fouché, qui, alors, était ministre de la police... Celui-ci fit un signe de tête, et le lendemain un agent de la police se trouva au lever du comte d'Armfelt.

— Que me voulez-vous ? dit le comte.

Le digne envoyé lui déclara qu'il était chargé

de lui signifier qu'il eût à quitter Paris... Le comte sourit avec malice, et demanda seulement en vertu de quelle loi.

— Mais, dit l'agent, en vertu de l'autorité du premier consul !

— Vraiment ! dit M. d'Armfelt... Et si je n'ai pas la volonté de partir ?

L'agent le regarda d'un air étonné !... Il n'était pas accoutumé à de pareilles réponses.

— Oui, poursuivit le comte, si je n'avais pas la volonté de quitter Paris ?... que feriez vous ?... Eh bien ! voilà ma position... Je suis à Paris... j'y suis bien, et n'en partirai qu'à ma convenance ; dites-le à votre ministre pour qu'il le répète au premier consul... S'il veut, après cela *employer la force*, il en est maître... Seulement alors je pourrai bien juger de la courtoisie et de la liberté républicaine surtout !...

Le duc de Sudermanie le nomma alors ambassadeur de Suède à Vienne, où il fut fort aimé. Mais dès-lors sa haine, car on ne peut donner un autre nom au sentiment qui l'animait contre Napoléon, commença à se manifester. Au reste, il est certain que cette affection, véritablement haineuse, je le répète, qu'il avait dès 1803 contre le premier consul, avait une tige particulière et ignorée, et que *moi* je connais très-bien. Quoi qu'il en soit, le comte d'Armfelt était un homme de la plus haute distinction. Charles XIII le comprit, et, malgré son aversion pour les amis de

son frère, il rappela le comte d'Armfelt en Suède; mais la Finlande, où il occupait le premier rang, était passée sous la domination russe. Il se retira dans un très-beau château (Amine, non presque arabe) qu'il y possédait. Cependant il avait contre lui le grand-chancelier Nicolas Romanzoff et le ministre Alopeüs; mais Alexandre savait juger les hommes... Celui-ci lui parut être un des plus distingués qu'il eût connus dans toute sa vie de roi; la haine qu'il ne cachait pas, et qu'il nourrissait toujours contre l'empereur Napoléon, fut peut-être un des motifs de cette faveur accordée à un étranger. Nicolas Romanzoff, quelque puissant qu'il fût, ne put l'empêcher d'arriver à la confiance d'Alexandre. Cependant M. d'Armfelt déclinait le nom d'*ennemi* de Napoléon; il disait un jour à un de mes amis qui lui reprochait cette activité vraiment hostile constamment dirigée contre l'empereur :

— Vous vous trompez; je ne hais point Bonaparte (toutes les fois qu'il pouvait éviter de dire *l'empereur* il le faisait); non, je ne le hais pas !... et si demain il rendait le trône de France à ses maîtres légitimes, il n'aurait pas d'admirateur plus zélé que moi.

Cette restauration des Bourbons était donc son occupation constante depuis bien long-temps. En 1814, il se donnait à cet égard des soins que rien ne fit même soupçonner alors, parce que chacun trouvait plus court de s'écrier :

« Napoléon l'a voulu !... C'est son entêtement !... c'est sa folie !... » Sans doute *l'entêtement* de l'empereur est une des causes de sa chute... mais elle fut amenée par les mille conspirateurs qui sapaient sa puissance !... mais dans l'ombre ! en donnant des coups sourds et retenus !... en *taupant* pour ainsi dire sous le trône du maître du monde, que pas un d'eux n'osait attaquer en face !... Cependant parmi ces hommes qui manifestaient leur envie haineuse en formant des attaques cachées à qui marchait la tête haute, le comte d'Armfelt fut le plus nobles et le plus généreux, mais aussi le plus redoutable.

— Je ne serai satisfait que le jour où Louis XVIII dormira dans le palais de ses pères, disait-il...

Je donne ces détails pour montrer, ainsi que je l'ai dit plus haut, que la chute de l'empereur eut bien des causes... Il courut alors en Europe un bruit fort injurieux sur M. d'Armfelt : on disait qu'il voulait faire assassiner Bernadotte !... Son dévouement à la personne du feu roi, son culte pour sa mémoire, pouvaient autoriser ce soupçon ; mais aussitôt que d'Armfelt sut qu'on l'attachait à son nom, il fit répandre avec profusion une justification de sa conduite, en appelant, à cet égard, à toute sa vie passée. Il regardait l'assassinat comme l'arme de la lâcheté, et protestait hautement contre cette calomnie !

Alors ses ennemis publièrent qu'il était ami, que sais-je ? créature de l'empereur Napoléon !...

Je vous dis que le monde *est un être* incompréhensible, d'abord pour le pauvre sauvage qui sort de la nature pour entrer dans ce qu'on appelle *la civilisation*, et puis ensuite on le hait en proportion de sa basse et méchante envie!... de ses calomnies, et surtout de sa stupidité haineuse, qui ne sait pas plus distribuer le blâme que la louange.

Le comte d'Armfelt était si peu la créature de Napoléon, qu'à cette époque, en 1813 et au commencement de 1814, il était le chef d'une société secrète qui avait pour but le renversement de l'empereur Napoléon et le rétablissement des Bourbons!... C'était une *diplomatie occulte*, si l'on peut l'appeler ainsi... autorisée par l'empereur Alexandre, et dont lui-même faisait partie... Je n'ai appris ce dernier détail que très-récemment, et je ne puis le révoquer en doute!... Cela m'a fait faire d'étranges réflexions sur la conduite de l'empereur de Russie!... Aussi, ai-je encore de l'incertitude sur cette affaire. *Je l'ai vu*, moi, cet homme!... je l'ai entendu!... et l'impression qu'il produisit sur moi est encore palpitante... L'empereur Napoléon connaissait fort bien tout le mal que lui voulait M. d'Armfelt; il le savait dès l'époque de son premier séjour à Paris sous le consulat.

— Qui croirait, disait-il un jour à Junot en regardant de loin la belle et imposante figure de M. le comte d'Armfelt, que cette physionomie si

calme et si belle cache une âme aussi bizarre dans ses ressentimens!... Qu'ai-je fait à cet homme pour qu'il me haïsse?...

Il est curieux de suivre d'Armfelt dans la campagne de 1812; il était alors chargé par Alexandre de la surveillance des magasins militaires... Il fut avec lui à la conférence qu'eurent ensemble à Abo les deux souverains de Suède et de Russie... Sans doute il devait bien haïr ce Charles-Jean, qui venait s'asseoir dans le fauteuil royal de son maître!... qui usurpait, selon lui, la place de l'héritier des Wasa!!... Eh bien! cette haine s'effaçait devant celle qu'il portait à Napoléon... Il put supporter avec calme la vue de l'usurpateur de sa patrie pour organiser avec lui un plan destructeur qui pût frapper sans relâche sur la couronne de Napoléon jusqu'à ce qu'elle tombât par terre... Et ce fut dans cette conférence d'*Abo* que la véritable perte de Napoléon fut résolue... car Bernadotte manquait à cette coalition contre l'homme-colosse!... Il fallait bien que sa piqûre vînt ajouter sa douleur à toutes les autres!!... Bernadotte!... lui! qui ensuite repoussait les Français qui étaient malheureux et s'adressaient à lui!... Bernadotte!... oh! qu'il se taise! qu'il ne lève pas si haut son front, parce qu'il porte une couronne... qu'il l'abaisse vers la terre quelquefois! et alors si ses yeux rencontrent une pierre tumulaire sur laquelle est écrit le nom fameux de celui qu'il a si lâchement et basse-

ment abandonné, ce front ne se relèvera pas aussi altier qu'il s'est incliné.

Bernadotte et... et puis un autre que je ne veux pas nommer ici... voilà pour moi deux types de l'ingratitude et de l'envie, qui se réjouissent de pouvoir se venger de l'être supérieur dont le nom seul avait si souvent, et par une action bien simple et toute naturelle, tenu les leurs dans l'ombre... Cela se pardonne-t-il jamais ? Il en est de cela (Dieu me pardonnera de faire ici une telle comparaison), il en est de cela comme des hommes qui *dénient* à madame de Staël son beau génie, parce qu'elle est une femme... Ce ne sont pas des hommes comme *Victor Hugo* qui déclineront le beau talent de madame Sand... Oh ! non, certainement !... mais je ne veux rien dire... La renommée, qui se charge de tous les noms, les prononce au moins une fois.. ne fût-ce que pour les répéter ensuite avec un accent de gloire, ou les jeter dans la fosse d'oubli...

Eh bien ! il en était de même de Bernadotte... Il était jaloux de Napoléon !... oui, jaloux !... et voilà la cause de cette alliance avec Moreau pour dire au transfuge :

— Viens ! tu as oublié peut-être comment on pointe un canon sur les bords de la Delaware !.. eh bien ! je vais te montrer comment tu pourras atteindre l'ennemi... tu ne pourras t'y tromper... Il y a bien encore quelques uniformes allemands... mais l'uniforme français, tu ne peux

l'avoir oublié non plus que moi !... nous l'avons porté assez long-temps tous deux !!...

Du reste, M. d'Armfelt vécut justement assez pour voir réussir, non-seulement ses desseins favoris, mais l'exécution de ses plans. Il ne mourut qu'après l'invasion des alliés en France... il fut presque frappé d'apoplexie dans sa maison de campagne, située en Russie, dans l'une des belles résidences impériales, Tzarco-Zélo,.. Il n'avait alors que cinquante-sept ans. C'est l'homme qui peut-être a fait le plus de mal à Napoléon !...

M. d'Armfelt était remarquablement beau. Il était grand ; sa figure était imposante, et cachait sous l'apparence du calme et même de la froideur les passions les plus violentes... Il aimait les arts, et portait aux artistes, non-seulement de l'attachement, mais une remarquable protection... il avait voyagé dans toutes les parties de l'Europe... en parlait toutes les langues et les écrivait avec une égale facilité. Je l'ai rencontré, non-seulement en France lorsqu'il y était, mais aussi dans plusieurs de mes voyages... J'ai rarement trouvé une conversation plus intéressante, non-seulement par la nature de ce qu'il racontait, mais bien surtout par la manière charmante dont il contait ; il avait peu d'accent et même pas du tout. Les Suédois sont, dit-on, les Français du Nord, et il le prouvait bien.

J'ai dit qu'il avait les passions excessivement violentes... et plusieurs aventures qui lui étaient

arrivées en Italie prouvaient que les intérêts politiques n'étaient pas les seuls qui absorbassent sa vie!... Dans l'une de nos rencontres, il m'arriva avec lui une aventure qui mérite d'être consignée dans ces Mémoires.

M. d'Armfelt avait à cette époque une de ces existences prestigieuses, qui font tant d'impression sur les femmes dont l'imagination est vive et passionnée. Il était connu dans toute l'Europe pour ses belles qualités chevaleresques, et pour son attachement si pur et si désintéressé envers son souverain, qu'il pleurait encore comme au jour de sa mort. Les femmes aiment toujours le dévouement! il est pour elles comme la révélation d'un avenir qui pourrait être un ciel de félicité... Celui qui donne sa vie pour son ami peut la donner pour sa maîtresse!... et si l'on peut être la femme choisie par un tel cœur!... Voilà les rêves qui perdent les femmes, même les plus vertueuses!...

M. d'Armfelt était alors à Paris. On venait de rétablir les bals masqués. J'avais été très-empruntée dans le premier où j'avais été avec mon mari et ma tante, la princesse de Comnène [1]; mais ensuite j'avais fait connaissance avec le masque, et je n'étais plus si bête que le jour où Victor de

[1] J'ai raconté cette petite scène de mon introduction dans le monde *masqué*, par ma tante et mon mari, dans le deuxième volume.

l'Aigle me le dit si naturellement, et probablement entraîné par la force de la vérité... Un étranger de mes amis, homme de mérite supérieur, et surtout d'un charmant esprit, me demanda si je voulais m'amuser au bal masqué, et lui donner *à lui* la représentation la plus divertissante; il s'agissait de recevoir *mes instructions* diplomatiques et d'intriguer M. d'Armfelt aussi vivement que je le pourrais... J'acceptai. Alors on m'apporta dans la journée un petit cahier contenant des faits très-extraordinaires qui devaient m'instruire, non-seulement de ces faits, mais d'une foule de noms que je devais savoir... Au cahier était joint un fort beau bouquet de roses et de jasmins fait par madame Bernard [1], c'était une chose fort rare dans cette saison... mais le plus curieux, c'est que ce n'était pas une galanterie, et il était nécessaire pour jouer mon rôle... Il n'était que midi... Après avoir lu ce que je devais connaître, je sonnai ma première femme :

— Vous allez aller sur-le-champ, lui dis-je, chez mademoiselle d'Olive; vous lui demanderez si elle a chez elle un très-beau mouchoir de batiste brodé avec les lettres initiales R et O... si elle n'en a pas, allez chez mademoiselle Minette, chez mademoiselle Le Bœuf, et sachez si je puis en avoir un pour ce même soir avant onze heures.

[1] Madame Bernard était la madame Prévost de cette époque.

Mademoiselle d'Olive n'avait jamais rien de fait d'avance... Mademoiselle Minette avait bien des mouchoirs, mais avec des couronnes royales, et puis des M. et des L... C'était pour la reine d'Espagne... Enfin, ma femme de chambre trouva ce que je cherchais dans la rue Saint-Honoré, chez madame Noël. Les lettres n'étaient pas brodées... mais elles le furent pour le soir...

Il s'agissait ensuite d'avoir une odeur qui était difficile à trouver, c'est-à-dire difficile en ce qu'elle pouvait ne pas rappeler celle qui tenait aux souvenirs... Elle s'appelait de l'eau de mousseline... Je me rappelai en riant le roman si ridicule de madame de Genlis, où cette même odeur de poudre à la mousseline produit des effets si surprenans !

— Votre taille est exactement la même, me dit-on; vous allez produire un effet bien étonnant !!...

Je partis pour l'Opéra, bien instruite et fort disposée à m'amuser... Je ne savais pas que j'étais un instrument dont on jouait, et que je parlais une langue que je ne comprenais pas... Je m'en aperçus bientôt; et de ce moment, non-seulement je ne m'amusai plus, mais je souffris du rôle qu'on m'avait fait accepter en me trompant.

Ce fut à une vive émotion causée par *un nom* que je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire... La vue des fleurs que je portais, et l'odeur très-remarquable de l'eau de mousseline,

ainsi que ma tournure, qui, en effet, était fort semblable à celle de la personne qu'on voulait rappeler au comte, l'avaient déjà fort troublé... et à mesure que ses yeux parcouraient ma personne, je vis une altération sensible se manifester sur sa figure... Il éprouvait comme une vague terreur...

— Eh bien! lui dis-je doucement, ne voulez-vous donc pas parler de Regina ?...

Il fit un saut en arrière, et presque un cri!...

Regina, avez-vous dit!... Regina!... mais j'ai sûrement mal entendu!

— Non, non... parlons de Regina... Tenez, venez vous asseoir et nous causerons.

Il me suivit, mais en désordre... Sa tête se troublait.

Nous parlâmes de beaucoup de choses diverses... de Florence... du Poggio... des Cassines... et puis de Naples... Il y avait surtout un couvent qui jouait un rôle important dans toute l'aventure qu'on rappelait au comte... J'étais là répétant ma leçon comme un *serin* et ne sachant le fond de rien... mais ce qu'on m'avait donné *en notes* était si bien détaillé, et s'arrêtait tellement là où il le fallait, que je produisais un grand effet et n'en savais pas davantage... Peu à peu cela me donna de l'humeur... Pour la première fois je me trouvai blessée du défaut de confiance de M. d'E,.....t... Je pris parti contre lui dans mon rôle : manière de le comprendre sur laquelle il ne comptait pas,

je crois, et je cherchai à deviner ce qu'il voulait me cacher tout en se servant de ma *sottise*, car il était dit, je crois, que je ne serais qu'*une bête* au bal masqué, soit que je parlasse pour moi, soit que je le fisse pour les autres...

Le comte avait conservé de l'Italie un souvenir passionné, même à part de ses souvenirs de cœur : aussi fut-il transporté lorsque je lui parlai de Florence, de Turin, mais surtout de Rome !... De ce moment son intérêt fut captivé au plus extrême degré... Ce pays où

Chaque pierre a son nom, chaque débris sa gloire [1],

était pour lui comme un prestige fantastique, amenant à la fois des songes et un réveil... Il me força pour ainsi dire à me rasseoir, et, au milieu de cette cohue folle et enivrée qui nous heurtait de toutes parts, nous causions tous deux, lui avec abandon, et moi avec une attention à *ses moindres paroles*, qu'en vérité je me suis bien reprochée depuis. Je suivais les mouvemens des muscles de son visage, et je le voyais sourire en se rappelant *les Moccoli* de Rome, puis son front se plisser au souvenir rappelé du lac de Como... Nous n'étions plus dans une salle de spectacle... nous étions pour lui à la pointe de Bellagio, ou sur les hauteurs de Legnore... contemplant les

[1] Casimir Delavigne.

deux golfes!... tout était vivant!... Cette Regina était une heureuse femme; elle avait laissé des souvenirs palpitans d'intérêt au bout d'une séparation de douze années... Quand je parlai au comte de la vallé d'Assina, pittoresque et ravissante contrée, avec sa parure de bois ombreux, de belles eaux, de montagnes verdoyantes, véritable séjour arcadien!... Eh bien! le comte se rappelait tout!... jusqu'au campanile de Mandello!... Mais pour dire la vérité, il fallait que les notes eussent été écrites par une personne bien intéressée à les rendre presque vivantes!... j'en jugeai par l'effet toujours frappant et toujours terrible. Ce fut cette dernière impression que je produisis, lorsqu'après avoir plaisanté sur la fête des *Moccoli,* le Mardi-gras, sur le Corso, à Rome, je parlai de la procession du lendemain... du contraste lugubre des robes blanches des Camaldules et des robes sombres des Franciscains, et surtout du *Miserere* du Vendredi-Saint!!... Ce fut alors que j'acquis la preuve d'avoir été l'instrument d'une vengeance, et d'une vengeance cruelle!... Le nom de *Regina* répété faillit produire un effet funeste!... Cette fois je lui parlai italien...

J'ai déjà dit, je crois, que je parlais l'italien comme une Italienne; c'est presque ma langue naturelle... En m'entendant, le comte devint pâle comme un mort; il me fit peur... Je regardai de nouveau autour de moi... personne!... Le malheureux se trouva tellement oppressé qu'il fut

obligé de se lever et de faire quelques pas, excitant grandement l'attention avec sa belle et noble figure si pâle et si troublée, au milieu de cette troupe de fous, qui n'était agitée que d'une convulsion de joie... Il vint ensuite se rasseoir auprès de moi, et prenant ma main, il la serra dans les siennes, et me dit avec un accent tout-à-fait pénétré :

— Je ne sais qui vous êtes... vous ne pouvez être... non!... cela ne se peut pas, ajouta-t-il en frappant son genou de sa main, et comme se parlant à lui-même!... cela est impossible... oui!... impossible...

Ce dernier mot fut dit avec moins d'assurance, car il me parcourait des yeux, et trouvait une si excessive ressemblance entre moi et cette Regina, qu'il éprouvait un frisson au cœur... Il prit ma main, dont j'avais eu soin d'ôter toutes les bagues, même mon alliance de mariage... mais le gant cachait tout...

— Voulez-vous bien permettre? me dit-il avec un ton respectueux qui m'ôtait toute raison de refuser; d'ailleurs, il m'était égal qu'il vît ma main : je me dégantai, et la lui donnai...

En la voyant il pâlit et la laissa retomber...

— Regina!... Regina! murmura-t-il.

— Eh quoi! lui dis-je sans savoir la portée de ce que je disais... ne voulez-vous donc pas la reconnaître?...

— Oh! par pitié, ne me parlez pas ainsi! s'é-

cria-t-il en jetant autour de lui des yeux égarés...

Je commençais à être embarrassée, déjà plusieurs masques s'étaient arrêtés devant nous et nous examinaient avec curiosité...

— Sortons d'ici, lui dis-je, venez... Donnez-moi votre bras...

Et je le conduisis comme un enfant dans une loge du balcon à côté de la mienne... Je ne voulais pas de ma loge, parce qu'elle était fermée, et qu'avec un homme qui me paraissait à moitié fou comme M. d'Armfelt, il n'y avait pas sûreté... Lorsque nous fûmes assis, il reprit ma main et la considéra avec une émotion croissante.

— Comme vous lui ressemblez ! me dit-il...

— Pourquoi donc toujours me repousser ? répondis-je... Pourquoi cette dureté ?... Gustave !...

— Vous savez mon nom ! s'écria-t-il...

Puis il reprit :

— Vous savez bien le sien...

— Dites donc le mien ?...

Il tressaillit encore, mais se remit à l'instant... Il s'appuya sur le bord de la loge ; et posant sa tête sur sa main, il rêva quelque temps dans un profond oubli de tout ce qui nous entourait...

— Il faut absolument que vous me laissiez voir votre visage, me dit le comte... Vous prétendez *que je vous connais*... qu'est-ce que cela peut alors vous faire ?...

— Oh ! rien du tout... mais vous ne verrez pas tout mon visage.

Et je relevai la barbe de taffetas noir de mon masque, ne lui montrant que mon menton et ma bouche...

Il me regarda long-temps, puis il dit :

— Ce sont les mêmes dents... la même forme de visage !... Mais !... grand Dieu !... c'est à devenir fou !...

Dans ce moment, le bouquet de roses et de jasmin que j'avais passé dans ma ceinture frappa sa vue. Il l'avait oublié.

— Allons, me dit-il d'une voix contrainte et troublée, on vous a raconté quelque chose de ma vie, et vous voulez m'intriguer ; voilà tout, n'est-ce pas ?...

Pour excuser ma conduite, qui, bien que fort innocente, ne l'était plus comme bonté dès que M. d'Armfelt souffrait à ce point, il faut savoir que mes *instructions* étaient très-peu précises. Je savais bien qu'il y avait une volonté d'*intriguer*, mais j'étais si jeune alors, que je n'avais pas la pensée que ce que je faisais fût mal... M. d'E.....t ne m'avait dit que la moitié de l'histoire : c'était fort mal à lui... Le fait est que M. d'Armfelt, *frappé enfin très-vivement de la force de ce que je lui disais*, devint pâle et agité au point de m'alarmer... Je cherchais le baron, je ne le voyais plus... J'ai su depuis qu'il était tout près de sa victime, et qu'il comptait les battemens de sa poitrine !... Ce n'était pas un bon homme...

Cependant la nuit s'avançait ;... mon rôle com-

mençait à me peser, et par une sorte d'instinct je comprenais enfin que je n'allais pas dans le droit chemin... mais le comte ne voulait plus me laisser aller, et je ne pouvais gagner ma loge parce qu'il me suivait et ne quittait pas mon bras... Je lui avais parlé de choses qui le touchaient trop vivement pour que notre séparation pût maintenant se faire tranquillement. Il me parla lui-même avec une sorte de confiance et finit par me demander d'ôter mon masque entièrement... Comme il ne m'avait jamais vue qu'une fois à dîner chez la marquise de Luchesini, je ne craignis pas de me laisser voir, et je détachai mon masque !... Aussitôt que le comte m'eut regardée, il trembla, et ne put articuler un mot; il était surtout d'une pâleur effrayante... Le fait est que je ressemblais d'une manière frappante à cette Regina dont je jouais le rôle... On me l'avait bien dit, mais pas ainsi... et puis j'ignorais le point principal.

Dans ce moment, le comte, depuis long-temps sous l'impression d'un prestige terrible, me regarda encore un moment, et se penchant sur le bord de la loge, il ne put que dire:

— Morte !... et la voilà !...

Dans cette position, j'avoue que ma détresse fut affreuse. Ce fut alors que M. d'E.....t entra dans la loge; il était masqué, et voilà pourquoi je le cherchais depuis le commencement de la nuit sans le trouver... Il prit le comte par le bras et me dit rapidement:

— Ne me nommez pas... cet homme est faible comme une femme... il faut le conduire dans votre loge !... Le moyen de lui faire traverser la salle dans cet état !

Le comte revint à lui... Il ouvrit les yeux et tressaillit de nouveau à la vue de ces deux figures noirs et silencieuses qui se tenaient à côté de lui... mais il obéit machinalement au mouvement que lui imprima le baron pour le faire lever, et il le suivit en s'appuyant sur son bras. Je fis ouvrir ma loge qui était toujours réservée, et nous l'y fîmes entrer. Le baron lui apporta un verre d'eau avec de la fleur d'orange, et se tint ensuite immobile dans un coin de la loge sans prononcer un mot. Je fus à lui, et lui demandai de m'emmener à ma voiture, attendu que ce drame ne me convenait plus du tout.

— Vous me dites que je m'amuserai, lui dis-je avec humeur, et c'est un rôle *de morte* que vous me faites jouer...

— Vous avez été sublime, me répondit le baron; voulez-vous donc abandonner la partie quand vous la jouez si bien, et que les dés *viennent à souhait !*... Qu'importe que Regina soit morte, vous êtes vivante *vous,* et sa mort ne vous portera pas malheur...

— Très-bien; mais cet homme, qui est là, presque stupide de son effroi, que vais-je en faire ?... Je n'ai point envie de remplacer sa Regina !...

— Il est vrai qu'il a été plus bête que je ne croyais qu'il serait, dit le baron... Mais, encore une fois, continuez, et puis, dans un moment, vous rentrerez dans la salle. Il n'est que cinq heures... vous ne voulez pas partir avant sept heures, n'est-ce pas ?...

— Non, sans doute !

— Eh bien! nous avons encore deux heures pour nous divertir, dit le baron, *et nous bien divertir.*

Il est inutile de répéter ici ce qui a été déjà dit... Je fus assez faible, ou plutôt assez étourdie, pour continuer ce que M. d'E.....t appelait *un divertissement*.... L'issue de toute cette belle affaire fut ce qu'elle devait être. M. d'Armfelt, après avoir passé les heures les plus cruelles peut-être de sa vie dans un bal masqué, où j'appris ensuite qu'il n'allait jamais à cause du souvenir que lui causait la mort du roi Gustave ; après avoir été agité et malheureux sous la douleur d'une plaie ressaignante, il s'était demandé à lui-même s'il devait se laisser aller à l'impression surnaturelle qu'il avait éprouvée pendant cette nuit presque magique ?... Il lui fut démontré par sa raison, lorsque son agitation fut calmée, que j'étais une personne connaissant des événemens extraordinaires de sa vie, et lancée après lui pour l'intriguer. Mais il y avait dans tout ce qui s'était passé autre chose qu'une envie ordinaire de s'amuser... Ce mouchoir brodé aux lettres

de Regina.... cette odeur!... ces fleurs!.. ces détails!... tout ce que je paraissais savoir venait certainement d'une source bien importante à connaître pour lui... Pendant deux jours il fit beaucoup de recherches... le troisième, il reçut à l'hôtel du Nord, rue Richelieu, où il logeait, une lettre, d'une écriture inconnue, dans laquelle on lui disait :

« Pardonnez à une femme incapable de blesser une âme déjà souffrante le mal involontaire qu'elle vous a fait. La personne qui a pris dernièrement au bal masqué le nom et le rôle de *Regina*, ignorait complétement, comme elle l'ignore encore, au reste, la portée du mal qu'elle devait vous faire en évoquant ainsi une amie depuis long-temps dans la tombe... mais elle l'a compris heureusement assez à temps pour vous éviter de nouvelles douleurs!... comme elle est étrangère à ce qui se faisait autour de vous... pardonnez-lui... elle est jeune, étourdie... mais point méchante. Elle vous demande de tout oublier en invoquant cette même *Regina* dont elle a osé prendre le nom. »

Mais lorsque M. d'Armfelt reçut cette lettre, il savait déjà qui j'étais... Fort intéressé à connaître la personne qui savait ainsi sa vie et allait y fouiller pour en exhumer des histoires frappées de mort, il chercha d'abord à savoir quelle était la voix dont on s'était servi pour le réveiller de son long sommeil. Il avait remarqué que j'avais

parlé à l'ouvreuse avec une sorte d'autorité ; et il fut *lui-même* interroger cette femme. Je lui avais défendu de me nommer, mais je l'avais fait très-légèrement ; aussi lorsqu'elle vit briller quelques pièces d'or, probablement elle ne résista pas, et me nomma !... Aussitôt que le comte d'Armfelt entendit mon nom, il fut frappé d'une lumière presque infernale, qui lui montra le premier consul m'ayant commandé de jouer cette comédie... Je n'ai connu ces détails que quelques années plus tard. Je fis alors des démarches pour que M. d'Armfelt fût instruit : il était alors en Russie ; mais celui qui m'avait tout communiqué n'existait plus, et je ne pouvais invoquer que le témoignage d'un cercueil. Ensuite, je ne voulais pas écrire ; tout cela demeura donc fort obscur pour M. d'Armfelt, qui fut toujours convaincu que c'était le premier consul qui, ayant appris une histoire extrêmement importante de sa vie, avait voulu le tourmenter par des souvenirs présentés par une femme qui, ressemblant à cette Regina O., lui causerait nécessairement des émotions terribles et violentes. Voilà du moins ce qu'il a dit à une personne de mes amies qui le vit à Vienne et à Dresde quelque temps après.

M. d'Armfelt ne me connaissait pas du tout... Il connaissait tout aussi mal l'empereur, qui eût été incapable d'une telle action, comme je l'eusse été de l'exécuter... mais je le répète, il ne nous connaissait ni l'un ni l'autre, et voilà com-

ment souvent on asseoit un jugement sur un individu.

Quant au baron d'E.....t, il m'est démontré que bien certainement il avait un motif de la plus haute importance pour agir comme il l'a fait... et sans une grande perspicacité, je puis également conjecturer que ce motif est la vengeance.

Ce qu'il y a de curieux dans cette histoire, c'est l'effet qu'elle me fit. J'en ai toujours très-peu parlé, parce qu'elle m'était pénible à rappeler pour moi-même ; et puis ensuite, c'est qu'elle me causa long-temps à moi-même une sorte de cauchemar, lorsque je voulais arrêter ma pensée sur les événemens que je présumais d'après le canevas grossier formé par les noms et les lieux indiqués dans les notes qui m'avaient été données... J'en ai eu long-temps de la colère, et ce n'est qu'avec le temps que je me suis calmée sur cette affaire qui vraiment était bien étrange!... Parler à un homme pendant cinq heures d'une chose qui l'intéresse... le faire assez bien et assez adroitement pour que cet homme oublie la tombe... oublie la mort... et vous prenne pendant quelques instans pour cette femme sortie de la terre, et puis ne rien savoir de la véritable histoire!... Il est de fait que la chose est au moins susceptible de blesser vivement l'amour-propre.

Mais ce qui est certain, c'est que M. d'Armfelt

n'a jamais pardonné cette histoire à l'empereur Napoléon, et qu'il l'en crut toujours l'auteur. J'ai su également depuis qu'il a cru que le domino noir, qui était M. d'E.....t, était Junot lui-même se tenant près de moi pour me garder et veiller à ce qu'il ne m'arrivât rien... Ce fut quelque temps après que M. d'Armfelt reçut l'ordre de quitter Paris, ordre que le ministre de la police lui adressa par un de ses agens, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce qui confirma ses soupçons.

Cette histoire ne m'est pas revenue à la mémoire à l'époque où elle m'arriva ; depuis, n'ayant pas eu l'occasion de parler de M. d'Armfelt, je n'ai pu la raconter. Maintenant que je parle de cet homme et du mal qu'il fit, surtout en 1814, et 1812 et 1813, à l'empereur, il me faut aussi dire quelles sont les raisons bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qui ont contribué à consolider cette haine, si ce n'est même à l'établir... Eh, mon Dieu ! si l'on pouvait souvent soulever le coin d'un rideau, on verrait la vérité sous un jour bien différent de celui qui luit sur la plupart des événemens de ce monde !

CHAPITRE VIII.

Nous sommes vaincus!...—Torts de l'empereur.— Opinion sur la campagne de France. — M. le comte d'Artois à Vesoul. — M. Wildermetz. — Le courage me manque pour continuer mon œuvre. — Les Cosaques dans le département de l'Ain. — Faux rapports. — Dévastation des forêts impériales. — Bravoure d'un sous-préfet. — Le général Allix. — Menaces des alliés. — 1792 et 1813. —Poésies, opéras, chansons patriotiques.— *Les Gaulois et les Francs* de Béranger.—Mort de Geoffroy, rédacteur du *Journal de l'Empire*. — Bernandin de Saint-Pierre. —Son projet de fondation d'une république sur les bords de la mer Caspienne. — Amour. — Pourquoi J.-J. Rousseau n'a point embrassé *la foi catholique romaine*.

L'empereur Napoléon était donc entouré par ce cercle ennemi qui chaque jour se resserrait et tendait à le précipiter à bas de son trône avec l'État plutôt que de l'en faire descendre dignement, mais seul. Le vertige de la vengeance animait les plus fortes têtes et les plus nobles cœurs. C'était comme un délire!... Oh! l'empereur fut plus qu'un homme lors de cette campagne de France!... Les ennemis le redoutaient encore

tout vaincu qu'il était, hélas !... Car c'était une malheureuse vérité que nous ne pouvions dénier... nous étions vaincus !..... c'est ici le lieu de présenter Napoléon relativement à ce qu'on a si souvent dit de lui pour cette époque mémorable...

L'empereur eut alors des torts que rien ne peut excuser ; son malheur peut et doit sans doute nous les faire pardonner, mais les justifier !... les excuser ! ce serait d'une insensée, je dirai plus, d'une âme peu française... Au moment où, après avoir reçu les propositions de Francfort, il vit que la France ne se soulevait pas en masse pour repousser l'invasion étrangère, il devait céder à la nécessité que lui-même avait provoquée... Il devait accepter les conditions que lui offraient les alliés... Il avait beau répéter qu'ils n'étaient pas de bonne foi, il ne lui fallait que quelques mois de repos pour remettre son armée et DU TEMPS, c'était tout ce qu'il lui fallait pour triompher encore. Sans doute sa campagne de France est sublime et le place au rang des plus fameux capitaines, et même à leur tête. Mais quel résultat espérait-il ? quelle conclusion pouvait être amenée par les victoires partielles de Montmirail et de Champ-Aubert, tandis que des légions innombrables couvraient nos campagnes du nord et du midi !... Je sans bien que le congrès de Châtillon donnait quelque espoir; mais, comme je l'ai observé plus haut, la présence de trois envoyés

de l'Angleterre dont l'un était son premier ministre, devait ouvrir les yeux fascinés de l'empereur s'ils se fermaient devant l'ancien éclat de sa gloire...

Voici cependant une anecdote assez remarquable que je puis certifier comme certaine, car je la tiens de la personne elle-même à qui elle est arrivée.

Lorsque M. le comte d'Artois vint à Vesoul, il avait avec lui plusieurs personnes qui lui étaient attachées plus particulièrement, et d'autres qui avaient été au devant de lui pour lui présenter un hommage qui jamais n'avait été porté à Napoléon. J'en connais un entre autres qui fut toujours d'une opinion uniforme, et conséquemment digne de l'estime de tous les partis... Mon beau-frère, M. Junot, était alors receveur-général du département de la Haute-Saône, et me donna des détails sur cette apparition de l'un de nos princes. Après un si long exil !.. Il ne dut pas être content de l'esprit des Vésuliens !...

Le prince avait auprès de lui un ancien officier suisse appelé *Wildermetz*. Ce M. Wildermetz fut envoyé au quartier-général russe pour demander à l'empereur Alexandre l'autorisation pour monseigneur le comte d'Artois, et, je crois, pour M. le duc de Berry, d'aller au quartier-général des souverains alliés pour y être avec eux comme volontaires au moins pendant qu'on *reconquérait* la France... M. de Wildermetz était chargé de

faire la même demande à M. le comte de Stadion pour l'empereur d'Autriche. M. de Wildermetz avait même *une lettre de créance*, outre celles que je viens d'énoncer, pour le prince de Metternich ; il fut au quartier-général, vit l'empereur de Russie, qui lui dit :

— Monsieur Wildermetz, vous direz à Monsieur que je suis désolé d'être obligé de le refuser. Mais nous sommes en ce moment en conférences sérieuses et importantes dans leur résultat. Ce résultat peut *conserver l'empereur Napoléon sur le trône de France.* Leurs Altesses Royales seraient donc ici dans une attitude peu convenable, et il est mieux de toutes manières qu'elles demeurent quelque temps encore sur la frontière...

M. de Wildermetz retourna en Franche-Comté pour rapporter cette nouvelle; mais déjà les princes en étaient repartis... Une chose extraordinaire, c'est que ce fut par *moi* que M. de Wildermetz entreprit de parvenir auprès du prince de Metternich pour ravoir ce qu'il appelait *ses lettres de créance*... Il connaissait mon frère, qui me le présenta, et me demanda d'en parler à M. de Metternich, ce que je fis. M. de Metternich prétendait avec raison que ces lettres n'étaient pas des lettres de créance. M. de Wildermetz était Suisse : c'était un homme de cœur et d'honneur et de moyens. Il a été depuis, sous-préfet près de Melun.

Je suis aussi naturelle en écrivant que je le suis dans la vie habituelle, et peut-être plus, car ce

que j'écris me semble être un devoir que je dois remplir religieusement. C'est un sacrement, une sanction de ma pensée... On me croira donc lorsque je dirai que depuis quelque temps j'hésite à poursuivre cet ouvrage! il me faut retracer des événemens terribles, et pour cette peinture je n'ai pas de courage!... Oh! que de déchiremens au cœur, mon Dieu, pour de tels souvenirs!... Ce n'est pas par des démonstrations bruyantes que je l'ai jamais témoigné!... Le silence est souvent plus éloquent dans sa douleur muette que les cris d'un désespoir factice même ne peuvent le paraître.

Cependant je ne puis plus remettre la relation de ce que j'ai vu! de cette épouvantable catastrophe qui nous enleva dans un jour jusqu'au droit d'avoir de glorieux souvenirs! car nous avons manqué à la patrie dans notre délire de vengeance momentanée contre un seul homme!... et nous aussi nous avons signé une capitulation avec l'étranger!..... Nous aussi nous vivons..... nous parlons même comme si nous étions toujours les maîtres du monde, et pourtant!... nous n'osons pas regarder l'autre rive, que dis-je? l'autre rive!... UNE des rives du Rhin!!... et pourtant à l'autre bord nos fils voient encore les champs baignés du sang de leurs pères, et qui leur furent donnés par la victoire, assurés par la peur, et repris par la mauvaise foi. C'est un patrimoine de gloire plus encore qu'une propriété... J'ai assez

prouvé que je n'en faisais de cas qu'autant qu'elle était d'ailleurs ennoblie par la main qui la donnait ; et l'orsqu'il fallut la racheter par une action indigne de moi, j'ai préfére la ruine de ma famille à cette action. J'ai donc le droit de parler comme je le fais...

L'empereur Napoléon crut attirer toute l'armée ennemie sur ses traces en se rejetant sur Saint-Dizier. Grande et belle résolution, certes, et dont Paris aurait dû comprendre toute la générosité... Mais il n'était poursuivi que par un corps de dix mille hommes, et la masse TOUT ENTIÈRE des alliés fondait sur Paris avec la violence de la tempête !... L'empereur de Russie ne se donna que le temps de diriger l'attaque de La Fère-Champenoise, et puis il vint à Paris comme il aurait été de Moscow à Pétersbourg.

C'est ici le lieu de parler avec douleur de l'anathème que Dieu semblait avoir lancé sur nous !!... Non-seulement l'ennemi était à nos portes, mais il y était sans qu'aucune mesure eût été prise pour la défense de Paris !... Les Russes avaient eu le courage de brûler leurs palais, et nous ne savions pas les recevoir en brûlant nos faubourgs !!... Nous n'avions pas même d'armes pour armer nos hommes ; les munitions manquaient !... Était-ce dont ineptie ?... était-ce donc trahison ?... trahison ! !... oui ; nous eûmes à cette époque des fils bien indignes de la France !...

Les Cosaques commettaient des horreurs dans

le département de l'Ain... ils se dirigèrent sur Sens. Je reçus des lettres de la Bourgogne qui étaient désastreuses... Dijon avait été frappé de deux millions de contributions; Semur avait été livré à des insultes non-seulement dans la personne des habitans, mais le corps municipal avait été grièvement outragé..... Montbart!.... Montbart, où n'était plus que la tombe de celui qui l'aurait si vaillamment défendu contre les ennemis, Montbart également le berceau d'un homme dont le nom était européen, fut livré presque au pillage par les troupes alliées. La maison de M. de Buffon était son séjour favori; il avait embelli cette retraite avec un soin de coquetterie... les jardins surtout étaient remarquables, les serres, les plantations étaient même un objet de curiosité pour les voyageurs.... tout fut dévasté!... La maison de mon beau-père fut également frappée par une main exterminatrice... Le malheureux vieillard ne put résister à cette nouvelle attaque, suivant de si près la mort de son fils bien-aimé... il mourut lui-même quelques semaines après l'invasion, sans avoir pu reprendre la parole qu'il avait perdue à la vue des uniformes russes et allemands!..... A sa mort j'éprouvai cette douleur causée par le brisement du dernier anneau d'une chaîne chérie!..... Mais mon âme avait tant souffert... mes yeux avaient tant pleuré... que je n'avais plus de place pour une nouvelle blessure,

et mes yeux plus de larmes pour une nouvelle douleur !...

Nos belles provinces étaient donc inondées des bataillons des barbares !.... Chaque jour le cordon meurtrier se resserrait !... et cependant une partie des commissaires extraordinaires que l'empereur avait envoyés dans les départemens, écrivaient que tout était *tranquille*. M. de Semonville, envoyé comme commissaire extraordinaire dans la 21e division militaire, *s'étonnait avec une extrême satisfaction* du bon esprit et de la paix qu'il avait trouvés dans tout le département de la Nièvre ; et pourtant !..... c'est comme on disait aussi, à la même époque, en écrivant de Lyon :

« La plus grande activité règne dans cette ville, *grâce aux soins de M. le comte Chaptal*, commissaire extraordinaire. Son excellence a déjà fait expédier deux cent cinquante canons, etc. etc.... »

On sait, à cet égard, que dire et que penser !.. Cela ressemble au discours de M. Casimir Périer, si spirituellement reproduit dans la *Caricature* par cet orateur à la tribune, disant :

« La plus grande tranquillité règne autour de nous ! »

Et *autour de lui* on voyait Lyon, Grenoble, tout le Midi en feu et en révolte !

J'avais une correspondance fort étendue : et je recevais alors des relations sûres de presque toutes les parties de la France qui me causaient de vives douleurs !... Le gouvernement, dans son système

mystérieux, refusait alors aux journaux la possibilité de tout dire. Faisait-il bien, faisait-il mal? je ne puis résoudre cette question. Je dirai seulement que ce qu'on voulait cacher se savait toujours, et que peut-être il eût été d'une meilleure et plus saine politique de permettre une sage liberté de pensées.

Rouen était depuis long-temps privé d'ouvrage; les ouvriers manquant d'argent, voulurent en faire à tout prix, même avec le pillage. Ils s'organisèrent en troupes, se répandirent dans les forêts impériales, et coupèrent des bois pour les vendre... Cette nouvelle, lorsqu'elle parvint à l'empereur (et je sais qu'elle lui parvint promptement), lui fit une profonde impression; il y avait dans ce mépris de son autorité et de ses propriétés une révélation de l'avenir que l'épouvanta comme un fantôme! Il fit donner l'ordre de punir avec une extrême rigueur les délits forestiers qui se commettaient... Les dévastations continuèrent alors avec un redoublement d'activité!..... Il semblait que ce fût une voix qui avertit Napoléon, comme la main de feu du festin de Balthazar!... Les consommateurs se trouvent toujours aisément en pareille circonstance : les voleurs de bois trouvaient des acheteurs en foule, et les forêts impériales s'éclaircissaient. Alors des mesures répressives furent ordonnées non-seulement contre les pillards, mais contre les acheteurs... Le préfet de Rouen rendit de beaux décrets

pour annoncer qu'il allait punir les voleurs de bois et ceux qui achetaient leurs vols, tandis qu'il devait faire plutôt des lois administratives qui obviassent au moment de stagnation du commerce et de l'industrie.... Sans doute on s'occupa du sort des malheureux ouvriers... mais comment?... car enfin il leur fallait du pain!... en faisant *une souscription!*... je sais bien que cela valait mieux que rien ; mais cette mesure révélait notre misère et notre *impossibilité positive* de faire autrement. Plusieurs étrangers me dirent quelques semaines plus tard que cette pénurie dans le peuple ouvrier, et cette facilité de se livrer au pillage plutôt que de prendre un fusil et marcher à l'ennemi, leur avait fait concevoir les plus favorables espérances... je le conçois sans peine!... Et puis les départemens de la Seine-Inférieure, l'Eure, le Calvados n'étaient-ils pas le centre des opérations du comité de Londres? Qu'on se rappelle ce que j'ai dit à cet égard dans les volumes précédens, dans l'histoire du vicomte d'Aché.

Pendant ce temps, l'empereur était sans doute admirable, mais tout ce qu'il faisait n'amenait aucun résultat *effectif*. La bataille de Montereau est sans doute une des plus belles conceptions de son génie, et une des plus grandes preuves de la vaillance de nos soldats et de l'habileté de nos généraux. Mais, encore une fois, c'était la paix qu'il fallait, la paix alors, et tout était sauvé.

Je n'ai jamais compris le motif qui porta l'em-

pereur à ordonner la réception publique et solennelle, par le préfet de la Seine et le corps municipal de Paris, des députations de *Montereau*, *de Sezanne*, *de Château-Thierry*, *de Provins et de Nogent*.... J'avoue que je ne le compris pas alors, et que je ne le comprends pas encore, surtout en me rappelant, à la vue de mes notes, ce que rapporta le maire de Montereau de la proclamation d'un officier ennemi et des discours de *tous* les alliés... Il dit ce que je vais rapporter dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, où le reçut M. de Chabrol.

Rien de plus impolitique que cette communication... Les maires des communes que je viens de nommer étaient sans doute bien dévoués à l'empereur, mais je ne crois pas qu'ils aient été TOUS au moins également bien dans cette circonstance désastreuse pour la France. Ainsi, par exemple, le maire d'Arcis-sur-Aube écrivait au maire de Sens :

« Ouvrez vos portes avec confiance *aux braves alliés !.. les Cosaques ne veulent que la paix.* »

Ce que je dis est textuel.

Le maire de Sens était un brave homme qui n'entendit pas ce langage-là... mais quand il en aurait eu envie d'ailleurs, le général Allix était à Sens ! Le général Allix !... brave et excellent homme !... digne frère d'armes de ces hommes qui ne vivent plus pour lui donner le salut cordial de cette fraternité, mais dont les veuves et

les orphelins de ces mêmes hommes sont restés pour l'aimer et lui rendre le témoignage d'estime que je me fais gloire de consigner ici [1]... La conduite qu'il tint à Sens, à l'époque dont je parlais plus haut (1814), fut très-remarquable. Il réunit tout ce qu'il y avait de troupes dans la ville, arma les habitans, les anima par son exemple et repoussa les Cosaques.

1 Comme je n'irai pas à l'époque où s'est passé le trait que je vais rapporter, je vais le placer ici... il doit y trouver sa place parmi les monumens élevés à la gloire de ceux qui faisaient partie de la grande armée et de l'empire.

On sait que ma fille aînée, Joséphine, touchée d'une sainte et véritable vocation, entra dans la congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul en 1825. Elle me quitta à cette époque pour aller à Limoges, et de Limoges elle fut envoyée à Dijon, non pas qu'elle se déplût à Limoges, mais parce qu'elle y était trop heureuse... C'est l'esprit de l'ordre... Il ne faut s'attacher qu'à Dieu. Ma fille étant à Dijon, s'y fit aimer comme elle se fera aimer partout où elle sera connue, et son nom fut mis dans un journal, je ne me rappelle plus à présent pourquoi. Le général Allix lit ce journal; le nom de Junot le frappe...

— Mon Dieu! dit-il à sa femme, comment se fait-il que la fille de Junot soit sœur de charité?... La pauvre enfant aura perdu sa mère, et la voilà orpheline!!... Ma chère amie, c'est la fille d'un brave homme!... il faut qu'elle devienne la nôtre!... le veux-tu?...

Madame Allix est aussi bonne que son mari est un brave et digne homme. Sa réponse fut affirmative. Les voilà tous deux ne doutant pas que je ne fusse morte, qui écrivent à Dijon, à l'évêque, et le chargent de cette commission...

Le sous préfet de Sens, dont j'ai oublié le nom, chose fort impardonnable, se conduisit fort bien à l'époque de l'attaque de la ville par les hommes à longue barbe et à longues lances... Il s'était porté en avant, et son cheval l'ayant entraîné plus loin que la prudence ne le voulait, il se trouva seul et vis-à-vis de deux Cosaques qui lui barrèrent le chemin et lui firent signe de se rendre.

Le grand-vicaire arrive un jour chez les sœurs de saint Philibert... où était ma fille, demanda à la voir elle-même, pour lui communiquer la lettre du général Allix, et savoir sa réponse.

... — Venez sous mon toit, lui disait le général... vous serez la sœur de mes filles!...

Le seul souvenir de cette action me fait pleurer!... Ma fille était faite pour la comprendre!... mais on devine quelle devait être sa réponse!... Elle répondit au général Allix qu'elle était d'une profonde reconnaissance pour tout ce qu'il venait de lui offrir!... mais j'ai encore ma mère, ajouta-t-elle!... une famille que j'aime... et le toit maternel serait ma seule demeure si jamais je quittais la maison de Dieu...

En effet, lorsque deux ans plus tard la santé de ma fille la contraignit à se retirer de la troupe des saintes filles de saint Vincent, c'est dans la maison de sa mère qu'elle est revenue pour y ramener le bonheur et la joie au cœur de cette mère dont elle est la première-née.

Mais l'action du général Allix n'en est pas moins sublime. Il faut ajouter que sa fortune est honorable, mais n'a rien qui puisse autoriser une luxe de bienfaisance... c'était vraiment celle de l'âme!...

Le sous-préfet ne songea plus à argumenter avec des hommes qui, de leur côté, ne le faisaient qu'avec la lance ou le sabre. Il regarda autour de lui, vit qu'il n'avait pas d'autres ennemis immédiatement à portée de secourir les autres... il prit sa détermination avec rapidité, tira ses deux coups sur les deux Cosaques, et puis ayant rassemblé son cheval, il se jeta dans des chemins de traverse, traversa une foule de postes ennemis avec une hardiesse et un sangfroid remarquables; et puis, sachant combien sa présence était nécessaire dans la ville de Sens, il se dirigea sur la ville au milieu des dangers de tous les genres qui l'entouraient, et y rentra après douze heures seulement d'absence, en suivant la rive droite de l'Yonne.... Voilà ce que le maire de Montereau devait dire en *audience solennelle* du corps municipal de Paris !... et non pas ce qu'il vint répéter pour nous donner une telle terreur que la défense devint impossible.... On n'inculque *jamais* la volonté de se défendre avec désespoir, et voilà le genre de défense qu'il fallait à Paris... On ne brûle sa maison et même celle des autres que par un sentiment qui vient d'une âme en délire!... En répétant maladroitement ce qui lui avait été dit probablement, le maire de Montereau, je le crois, fit un grand mal non-seulement par la terreur qu'il inspira aux Parisiens, mais par le champ immense qu'il présentait à ceux qui voulaient favoriser l'entrée des alliés, sans que Paris se défendît.

« Voyez les menaces qu'ils font! disaient les agens de la Russie et de l'Angleterre... ouvrez vos portes, soyez soumis, et vous serez moins maltraités... »

Et ce langage était parfaitement compris des orfèvres et des bijoutiers... des marchands de soiries, et de tous ceux enfin dont les magasins pouvaient être ravagés... Voilà ce que disent les alliés, disait le maire de Montereau :

» *Si, contre notre attente, notre immense armée éprouvait des revers... la foudre ne serait pas plus terrible que notre vengeance....* [1] »

Au reste, rien n'était plus maladroit que la direction qu'on voulait alors donner à l'esprit public... Comment l'empereur ne voyait-il pas qu'il n'y avait pas de nationalité chez nous à l'époque de 1814!... C'est en vain que partout on créait des gardes *urbaines*, des gardes nationales sous tous les noms... que l'on mettait dans le peu de journaux qui paraissaient, *que l'enthousiasme était au comble et que la France se levait en masse*... Il y avait bien, à la vérité, des gardes urbaines; des cohortes de gardes nationales s'armaient et se disposaient à combattre, mais l'élan

1 Ces paroles furent dites textuellement comme je viens de les rapporter par le maire de Monterau à l'hôtel-de-ville de Paris... En vérité, on croit rêver! Il est vrai que M. de Chabrol écoutait, et qu'il signa la proclamation aux Parisiens le 1er avril!!

de 1792 n'existait plus ; et l'empereur devait assez connaître les hommes pour savoir que l'étincelle électrique ne se communique pas ainsi deux fois dans un siècle.

Et puis c'est ici le lieu de placer une réflexion que je crois juste : elle marque la différence des deux époques.

Lorsque l'opposition eut vaincu le pouvoir royal, lorsque par l'organisation de la garde nationale, M. de Lafayette eut donné une armée à la nation, qui devenait le pouvoir, tout disparut devant l'assemblée nationale. Les titres furent non-seulement détruits mais oubliés, mis en grands mépris, et il fut de mode chez nous de ne plus mettre de particule devant un nom, comme il l'était en 1814 de la retrouver parmi toutes ces vieilles ruines de l'époque dont je parle. Alors l'opposition, formée par tous ces beaux génies de l'assemblée constituante, cette opposition ayant conquis le pouvoir, représenta et exerça la puissance exécutive. Et comme dans ses mains elle avait le trésor et les troupes, elle fit une révolution non-seulement sociale, mais nationale, ajoutant à ce que je viens de dire toute la fougue de la jeunesse au moment où elle jouit pour la première fois de ses droits. C'était un jeune homme sortant de tutelle, une jeune fille mariée depuis huit jours !... Et puis la France, en déclarant le principe de l'égalité, ce grand et immortel principe, le seul vœu qu'ait jamais formé la nation,

car c'est l'égalité qu'elle voulut toujours, et non *la liberté*... cette liberté au reste qu'elle n'eut jamais !... En obtenant l'égalité la France reçut à l'instant même le bienfait de cette amélioration... Du moment que la patrie put devenir une mère reconnaissante, tout le sang de ses enfans coula pour elle. Et par le mot *reconnaissance* je n'entends rien de vénal !... non, certes ! mais une couronne civique !... une arme d'honneur !... une mention honorable !... un ordre du jour comme celui de la bataille de Nazareth !... [1] et ce seul espoir ferait partir des légions composées de jeunes gens élégans, riches et heureux !... L'énergie populaire se développa à cette époque avec une vigueur toute divine... Cette énergie détruisit la force brutalement régulatrice de l'ambition des cours... Sans doute les passions ardentes, les aberrations de l'esprit de parti ont obscurci le ciel lumineux de cette époque... mais non pas à son matin !... Il fut pur et radieux dans les quatre premières années de la révolution... ensuite le nouveau

1 Le combat de Nazareth, où Junot défit, en Égypte, quatre mille Turcs avec seulement trois cents hommes... Le général en chef Bonaparte mit à l'ordre du jour de l'armée *que le nom des trois cents braves* serait envoyé avec l'ordre du jour dans chaque commune où se trouverait la famille d'un des trois cents braves !... Quant au *chef*, on sait que le général Bonaparte ordonna qu'il serait fait un tableau de la dimension des batailles françaises... Austerlitz... les Pyramides, etc., etc...

pouvoir s'usa comme tous les pouvoirs... mais plus vite qu'aucun autre parce que sa vie était dévorante pour lui-même... Napoléon était venu ensuite, lui, avec cette volonté toute-puissante devant laquelle on ne pouvait en avoir aucune...

Vous voulez de la gloire, dit-il aux Français, et bien, suivez-moi !...

Et il les mena par l'univers fauchant partout des lauriers pour en faire cette moisson dont ils étaient si avides !... mais il les mena trop loin, et leur donna trop de lauriers... Ils se fatiguèrent de la longueur de la route, et furent rassasiés de gloire et de conquêtes, parce que la nature de l'homme se lasse de tout, parce qu'il demeure indifférent et froid devant une ovation qu'il a quelquefois achetée de son sang, comme il finit par être insensible à une caresse d'amour après avoir voulu mourir pour obtenir un regard... Napoléon ne dut pas être étonné donc, lorsqu'il demanda à la France des ressources que lui-même avait épuisées par ses exigences...

Sans doute la nation se montra partiellement ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle sera toujours !... Mais c'était une lueur qui s'échappait par intervalles, de quelques monceaux de cendres ardentes, encore rouges au bord du torrent de lave que le volcan avait lancée.

Lorsqu'on apprit que l'ennemi arrivait sur Lyon et sur le Dauphiné, les habitans de la Bresse se

levèrent avec un enthousiasme qui rappelait 1792 !... Un homme de Bourg, un M. Dubosc, vendit ses meubles, rassembla tout ce qu'il put trouver de plomb et d'étain dans sa maison... il en fit des balles... les mit dans une gibecière, fut joindre le corps des volontaires, et se mettant en campagne, il déclara qu'il ne rentrerait sous son toit que le jour où l'ennemi repasserait le Rhin.

Certes, si toute la population de la France eût agi de cette manière, les alliés n'y seraient pas entrés!...

Et voilà comme elle était en 1792!!...

Aussi existait-il une sorte de pensée instinctive qui disait à Napoléon qu'il fallait craindre de présenter au peuple français une comparaison avec lui-même... Il n'y a rien de plus dangereux dans ses résultats que cette lutte de la pensée qui combat pour l'honneur et vous montre à vous-même si dégénéré de ce que vous étiez jadis... Non-seulement l'empereur le comprit, mais tout ce qui l'entourait. Ainsi Béranger faisant une chanson pour appeler les Français à la bataille... il l'intitula les *Gaulois* et les *Francs*... on faisait un article de littérature dans un journal... c'était le discours de Charles Martel [1] à son armée la veille de la bataille de Poitiers... Une autre fois c'était une ode de Lebrun, publiée en 1762!!...

1 *Gazette de France*, le 27 janvier, vendredi, 1814.

Français, ressaisissez le char de la victoire!...
Aux armes, citoyens! Il faut tenter le sort....
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire :
Le triomphe ou la mort.

On donna un opéra de circonstance... cet opéra s'appelait *l'Oriflamme*... singulier titre pour le dire en passant!... au moment où M. le comte d'Artois était à Vesoul!... il y avait du vertige en vérité dans nos têtes à cette époque... et pourtant on ne pouvait accuser les auteurs des paroles d'avoir une intention royaliste, l'un du moins; c'est-à-dire, je l'espère... c'est M. Étienne... l'autre auteur était Baour-Lormian... quant à la musique, elle était digne des paroles de M. Étienne (je n'en dirai pas autant de son collaborateur). Mais les quatre noms que Dérivis fit entendre lorsque des cris multipliés les demandèrent, firent comprendre la raison de l'enthousiasme qu'avait inspiré une musique vraiment charmante et bien expressive selon les paroles qu'elle accompagnait. C'étaient Paër, Méhul, Berton et Kreutzer...

Cette représentation de *l'Oriflamme* m'est demeurée dans la mémoire parce qu'elle eut un caractère particulier... c'était comme une convocation nationale du beau monde... toutes les loges avaient été louées à l'avance par tous les partis. Le faubourg Saint-Germain voyait avec enthousiasme le *nom de l'Oriflamme,* et se disposait à faire des applaudissemens exagérés!... je voyais

à cette époque beaucoup de monde du royal faubourg, et sa joie ne se pouvait cacher... je ne comprends pas cette affectation de *Charles Martel*.... de *l'Oriflamme!*.... des *Gaulois* et des *Francs!!*... et d'une foule d'autres circonstances semblables, où ces vieux noms, chers à l'antique monarchie, étaient représentés comme des morts qu'on exhumait de leurs tombes. L'Opéra lui-même voulut aussi fêter *l'Oriflamme,* les seconds rôles paraissaient comme simples coryphées. Madame Albert, qui avait chanté dans *Œdipe* avant *l'Oriflamme,* figura à la tête d'un des chœurs, ainsi qu'une jeune actrice qu'on appelait mademoiselle Pauline, et qui était bien agréable de toutes manières. Quand madame Albert se rappelle cette soirée, elle ne doit pas être tentée de recommencer là où elle se trouve.

Je ne sais pas si la chanson de Béranger est dans ses recueils comme elle est dans mes notes! comme chose de circonstance je vais la mettre ici :

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

AIR : *Gai! Gai! marions-nous!*

Oui, oui, serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Oui, oui, serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila, suivant la voix,
Le Barbare
Qu'elle égare
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Oui, oui, serrons, etc.

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la fois des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Oui, oui, serrons, etc.

Le Russe, toujours tremblant,
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Oui, oui, serrons, etc.

Les vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Oui, oui, serrons, etc.

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français!

Oui, oui, serrons, etc.

Quoi! ces monumens chéris,
Histoire
de notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!

Oui, oui, serrons, etc.

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de vos exploits.

Oui, oui, serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Oui, oui, serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

J'ai parlé tout à l'heure de l'opéra de *l'Oriflamme* qu'on donna à cette époque, et surtout de la foule qu'il attirait au Grand-Opéra. Ce succès fut tellement grand que depuis bien long-temps on n'en avait vu un semblable... J'ai dit ma pensée sur la cause de l'uniformité dans le concours de l'affluence... et cette pensée est, je crois, très-juste. Sans doute les officiers et les simples gardes nationaux qui remplissaient en foule, non-seulement les loges et les galeries, mais les corridors, la plus grande partie de ces messieurs encore émus de la scène touchante qui s'était passée aux Tuileries, lorsque l'empereur avait présenté le roi de Rome à la garde nationale de Paris, ne voyaient dans *l'Oriflamme* que le drapeau français... mais je connais un grand nombre d'hommes et beaucoup de femmes qui n'y reconnaissent, eux, que l'Oriflamme de Philippe-Auguste avec le cri de *Montjoie* et *Saint-Denis!*... Des journaux de l'époque, qui alors étaient contraints d'être silencieux, s'en dédommagèrent en faisant un éloge pompeux de cet opéra dont le succès, disait par exemple la *Gazette de France*, est dû en grande partie aux choix heureux du sujet!... *Qui n'éprouverait un profond sentiment de bonheur respectueux en voyant reparaître l'Oriflamme!... cette espèce de palladium si long-temps garant de nos victoires.*

La recette de la seconde représentation ou

de la troisième fut, je crois, évaluée à plus de dix mille francs.

Puisque je parle des journaux et des théâtres, il me faut parler d'un homme qui mourut à cette époque, et dont la mort passa comme inaperçue, quelque bruit qu'il eût fait dans le monde littéraire et dramatique, tant les intérêts généraux et privés prenaient toute l'attention de l'esprit et du cœur... Cet homme c'était Geoffroy.

Sa destinée d'Aristarque théâtral avait eu une portée immense... il avait sans aucun doute un jugement très-sain et un goût tout-à-fait *attique*, s'il est encore permis de se servir de ce mot bien classique... mais il avait aussi des préventions, chose toujours funeste pour un homme qui veut juger et qui, dès lors, doit être impartial. Je le voyais assez souvent dans la maison d'une ancienne amie de ma mère; je me rappelle qu'il m'avait donné des préventions *contre* Talma et des préventions *pour* Lafont. Ce n'était pas juste, en bonne conscience et en bon goût... mais il est de fait que Geoffroy avait une grande puissance : *il imposait* son opinion; et c'était une chose assez commune de se prononcer d'après lui.

Il était acerbe dans son humeur et peu bienveillant même pour ceux qu'il aimait : qu'on juge de ce qu'il était pour ceux qu'il n'aimait pas!... Un jour, un acteur de Province, de Besançon, je crois, avait débuté au théâtre de Louvois, dont Picard était alors directeur; l'acteur ne plut pas

à Geoffroy; il le dit dans son feuilleton, et le dit avec les mots dont il avait la coutume de se servir... L'acteur, mécontent de cet article, demande qui en est l'auteur, l'apprend et va chez Geoffroy le lendemain matin pour lui apprendre, disait-il, à mieux parler des grands talens... Geoffroy écrivait quand il vit entrer dans son cabinet un jeune homme qui, sans ôter son chapeau et s'appuyant sur une canne qui ressemblait à une petite massue, lui fit un long discours fort insolent, et surtout grossier... ce que n'était pas Geoffroy, tout en déchirant avec sa griffe de chat... Il écouta le jeune homme fort tranquillement, puis il lui dit :

— Que voulez-vous de moi, monsieur?

— Que vous vous rétractiez sur mon compte.

Goeffroy sourit; et ce jeu de muscles, très-rare chez lui, lui donna un aspect étrange.

— Je ne me rétracte *jamais*.

— Mais alors! monsieur, dit le jeune homme en élevant la voix d'autant plus que Geoffroy demeurait calme devant sa colère, vous me communiquerez votre article.

— Oh! pour cela, je le veux bien!... Tenez, j'en étais précisément sur votre compte. Je disais, comme l'autre jour, que vous étiez mauvais acteur, et que vous ne feriez jamais rien de bien... maintenant j'ajouterai que vous êtes mal appris et impertinent...

Le fait réel, c'est que Geoffroy était un homme

fort habile. Il avait fini par rendre justice à Talma, qui reçut vraiment de lui de très-bons avis... Ce que je lui reproche c'était cette manie de ne pas faire un feuilleton sans trouver le moyen de mette un petit aliéna en faveur de mademoiselle Volnais qui, en vérité, toute jalousie à part, était bien mauvaise et bien gauche, et un petit coup de patte à Voltaire qui n'était ni l'un ni l'autre.

Geoffroy rédigeait le feuilleton théâtral du *Journal de l'Empire* (depuis *des Débats*) depuis 1801. Le recueil de ses feuilletons existe, je crois, réunis en corps d'ouvrage... Il a fait une œuvre plus sérieuse : *Les Commentaires aux tragédies de Racine*, et une traduction des Grecs dramatiques. Ce fut une perte pour le théâtre que celle de Geoffroy... Il avait un tact sûr, et il avait déjà dépouillé cette âcreté dans la critique qui lui donnait l'apparence de l'injustice.

Quelques semaines avant [1], nous avions perdu Bernardin de Saint Pierre. Le cardinal Maury qui vint chez moi le même jour, me l'annonça d'une manière singulière.

— Eh bien! me dit-il en entrant; voilà le maître mort... j'espère que toute l'école va prendre le deuil! à commencer par le premier élève.

— De qui voulez-vous donc parler?

[1] 21 janvier 1814. Il mourut à Epagny dans une maison de campagne où il s'était retiré.

— Comment! vous ne savez pas la mort du patriarche *des Mornes;* c'était sous ce nom-là qu'il désignait Bernardin de Saint-Pierre. Il ne pouvait lui contester son talent; mais il mordait et frappait partout où il y avait jour; il prétendait que c'était Bernardin de Saint-Pierre qui avait fait M. de Châteaubriand, et partant toute l'école romantique. Nous avions, lui et moi, des discussions très-vives, parce qu'il convenait que *Paul et Virginie* était une œuvre admirable, et il revenait ensuite sur cet avis, et prétendait qu'il était ridicule d'y avoir mis des calembourgs.

— Comment, des *calembourgs!* lui dis-je la première fois qu'il me dit cela, et tout étonnée d'ailleurs de lui entendre dire le mot *calembourg*...

— Oui, oui. Voyez ce que dit Virginie à ses jeunes compagnes :

« Quand viendrez-vous nous revoir? leur dit-elle.

» — Aux cannes de sucre, dirent les jeunes filles.

» — Votre visite nous *en sera plus douce!* répondit Virginie. »

Il est de mauvais goût, dans le fait, ce jeu de mots; mais enfin il y a assez d'autres beautés pour faire pardonner cette faute-là, si c'en est une même.

La mort de Bernardin de Saint-Pierre m'affligea, je l'avais connu dans les premières années de mon mariage, et je le voyais alors très-souvent chez

une amie de ma mère, qui avait une terre près d'Essonne, où Bernardin de Saint-Pierre allait fort habituellement. Le souvenir de Bernardin de Saint-Pierre est un de ceux que j'ai conservé avec le plus de religion dans mon cœur. C'est un homme à part dans la foule qu'on rencontre... une âme si primitive encore à l'époque où je l'ai connu, et il avait alors soixante ans passés!... Eh bien! c'était la jeunesse de l'âme dans toute sa fraîcheur. On retrouvait là toute la pureté, la candeur de Virginie, et le même foyer ardent qui avait produit l'amour de Paul. Il avait beaucoup souffert par l'amour... Quelquefois je l'ai vu s'arrêter au milieu d'une narration, et se détourner pour cacher des larmes... J'ai demandé à l'amie commune chez laquelle je le voyais quelle était la cause de cette tristesse subite qui venait le saisir au milieu d'un entretien presque joyeux...

— Je veux qu'il vous le dise lui-même, me répondit-elle; et M. de Saint-Pierre fut appelé... Il sourit tristement lorsque madame de Cherny lui raconta ce qu'elle appelait ma curiosité.

— Vous êtes bien jeune, madame, me dit-il, pour comprendre l'effet du malheur sur une âme forte!... Sans doute les illusions se renouvellent toujours!... mais quel bien peuvent-elles nous apporter, lorsqu'avec elles reviennent aussi d'amères déceptions?... Croyez-moi, n'interrogez pas encore la douleur... Sa réponse vous ferait peut-être voir le monde sous un jour que votre jeune

imagination croit bien lumineux, et qui n'est bien plus souvent donné que par un ciel sombre à la tempête...

Sa conversation était habituellement douce et calme... religieuse, et d'une immense portée [1]... On voyait qu'il plongeait dans un espace qui était par-delà les limites ordinaires de la pensée... Mais jamais il ne m'avait paru aussi profondément accablé sous un faix douloureux... De ce jour-là il fut tout autre pour moi, et je me plaçais bien plus souvent auprès de M. de Saint-Pierre que je ne le faisais... Dès qu'il s'aperçut que je le cherchais, il vint au devant de moi, et me dit avec une bonté parfaite :

— Le pauvre vieillard, triste et quelquefois grondeur, ne vous éloigne donc pas ?... eh bien ! je vous en remercie... Peut-être trouverons-nous une sorte de bonheur mutuel à nous rapprocher l'un de l'autre. J'y puiserai de la consolation, car vous me paraissez bonne et bienveillante... et vous, vous trouverez peut-être en moi *quelques bons épis à glaner dans le champ si dévasté de mon intelligence*.

Il avait alors un chagrin profond de l'insuffisance où il se voyait pour ramener à la morale la génération de l'époque. Il avait été nommé à l'Institut, et voulut y professer comme il sentait et comme

[1] Je ne comprends pas comment cet homme a été calomnié au point de dire de lui qu'il était très-méchant!...

il comprenait... Mais il y avait là trop d'hommes ennemis de sa doctrine toute pure et toute sainte pour qu'il y pût parler en paix... Je l'ai entendu se plaindre de cette contrainte dans ses vastes projets pour le bonheur de ses semblables, avec une profonde amertume :

— Mon Dieu ! me disait-il, combien l'homme lutte avec le bonheur pour l'empêcher d'arriver à lui !...

Sa première femme, mère de ses deux enfans, *Paul et Virginie*, vivait encore à cette époque. On a prétendu qu'elle était morte de chagrin, et qu'il l'avait rendue fort malheureuse !... Qu'elle soit morte de chagrin, cela se peut, parce que cela est possible... mais que Bernardin de Saint-Pierre l'ait rendue *malheureuse*, c'est une autre question... Je connais des particularités de sa vie, qui peuvent expliquer pourquoi Bernardin était souvent morose et sous le poids d'une grave pensée... Dupont de Nemours connaissait aussi cette histoire, et il l'a racontée devant moi comme tout ce qu'il connaît... Je savais combien, non-seulement sa jeunesse, mais une partie de sa vie avait été ravagée par une de ces passions qui sont à la fois juge et bourreau... qui nous infligent la peine et qui exécutent le supplice .... Un jour, je parlai de la Pologne devant lui, et tout aussitôt il devint pâle comme ses cheveux blancs.... Ainsi donc pensai-je, tu souffres toujours, pauvre vieillard.... Pour ton âme de feu il n'est pas d'années qui te

séparent d'un cher souvenir.... et pourtant le mépris aurait dû te guérir [1]....

Cette aventure est comme toutes celles où l'amour est le but et le moyen de l'intérêt. Mais il me semble que le nom de Bernardin de Saint-Pierre lui en donne un plus particulier. Je vais donc la dire telle qu'elle m'a été racontée par des témoins oculaires.

Bernardin de Saint-Pierre avait constamment été occupé à mettre en pratique une foule de théories basées la plupart, au reste, sur des utopies dont on ne peut le blâmer. Dans le nombre il en est une surtout encore plus bizarre que les utopies ordinaires, qui, pour le dire en passant, et nullement en l'honneur de notre nature, ne sont que des enfans d'un cerveau malade. Celle de M. de Saint-Pierre consistait à fonder une république sur les bords de la mer Caspienne!... C'est un lieu comme un autre pour une répu-

1 On le dit du moins lorsqu'on est de sang-froid ou lorsqu'on parle d'une chose qui vous est étrangère... mais il est de fait que les passions tiennent sous un joug trop impérieux pour que d'autres sentimens, quels qu'ils soient, puissent faire impression sur nous... Sans doute la passion est une fièvre de l'âme... et cependant, chose étrange! dans une personne noblement née, à ce délire, à cette fièvre, quelque souffrance qu'elle ait causée, il ne reste aucun souvenir pénible qui nuise à l'estime et à l'attachement... Cela se voit quelquefois chez les hommes, et je le crois toujours chez les femmes...

blique. Cependant il ne fit rien de son projet, tout en étant protégé par le fameux Munich et d'autres hommes remarquables... Mais, par malheur, il dut remettre son mémoire à Orloff, qui était alors tout-puissant à la cour de Catherine, Orloff savait à peine lire dans le commencement de son règne dans *le favorisat ;* et puis, l'eût-il su mieux qu'un académicien, il ne pouvait aimer un projet qui parlait de république... Ce mot-là était étranger bien plus qu'un autre à la cour de Russie... Le mémoire se perdit, et M. de Saint-Pierre, qui alors se trouvait à Moscow, où il s'était rendu, savez-vous de quel lieu ? de l'île de Malte en passant par la France, la Flandre, la Hollande, que sais-je enfin ? par tout ce qui pouvait alonger son chemin. C'était à Moscow où se faisait le couronnement de Catherine II, que son imagination délirante de poète l'avait entraîné... Il me parlait souvent d'Orloff !... de Catherine !!... Son opinion sur elle était bizarre !... On voyait qu'il ne l'aimait pas, et pourtant le prestige exercé par la *grande autocrate* du Nord était encore lumineux autour de son souvenir !... Il convenait qu'il avait été ébloui par elle lorsqu'il baisa sa main... Il devait être bien beau à cette époque de sa vie !... Comment Catherine, dont la volonté était grandement tournée vers une belle figure, n'a-t-elle voulu produire sur M. de Saint-Pierre que de l'admiration ?... Quoi qu'il en soit, il quitta Pétersbourg et Moscow, et voyagea dans l'intérieur

de la Russie où il prit le plus profond mépris pour cette nation. Le mot si fameux, et qu'on a attribué à M. de Ségur, est de Bernardin de Saint-Pierre.

« *La Russie est semblable à un beau fruit gâté avant d'être mûr !...* »

Ce fut alors que la Pologne se souleva sourdement, et que la confédération de Rodom annonça qu'elle voulait être une nation !... En entendant la voix de la Pologne appeler à son secours, M. de Saint-Pierre délira de joie de pouvoir lui donner son bras et ses talens [1]... Il laissa derrière lui Moscow et toutes ses pompes orientales, ses dômes dorés et son vieux Kremlin, Pétersbourg et ses nouvelles magnificences, et se jeta à l'instant même dans le parti du prince Radzivil... Je lui ai entendu raconter une fois une scène bien curieuse ! c'était celle de son arrestation par les Russes... Il était seul avec un guide qui le menait en Lithuanie par des chemins détournés qui passaient dans les bois... Ils furent arrêtés dans une maison isolée au milieu de la nuit, et lorsque non-seulement la vie, la liberté de M. de Saint-Pierre couraient grand péril, mais lorsque l'ambassadeur de France et d'Autriche étaient eux-mêmes fortement compromis... Bernardin de Saint-Pierre

1 Il était alors ingénieur comme on le sait... mais ne put presque jamais exercer son talent; il lui arrivait toujours quelque malheur.

voulant donner le temps à l'homme qui était avec lui de brûler des papiers qui compromettaient la sûreté et peut-être la vie des deux ambassadeurs, se plaça devant la porte de la chambre où il était enfermé, et la défendit avec le courage d'un lion contre des Cosaques au nombre de plus de vingt!!... Quand il racontait cette scène avec le feu d'un noble cœur, et tout en agitant sa chevelure argentée, il était admirable!!...

Il fut sauvé par miracle!... et il put enfin arriver à Varsovie... C'était là que l'attendait la grande crise de sa destinée! L'infortuné devait y recevoir une félicité et une infortune dont le souvenir devait aussi être éternel!... Il fut présentée à la princesse Marie R.....l.., mariée au comte M.....k.. Elle était admirable de beauté et d'esprit, et fanatique pour la gloire de son pays... En la voyant, Bernardin de Saint-Pierre crut apercevoir une de ces belles statues antiques animées par le feu sacré!... Il l'aima avec tout l'abandon et l'ardeur de son âme brûlante... il l'aima comme il n'avait jamais aimé, comme il n'aima plus après... car un tel amour donne et détruit la vie!... La princesse ressentit pour celui qui l'aimait avec tant d'idolâtrie une passion égale à la sienne... Ils s'aimèrent enfin avec un délire qui leur fit tout oublier. Bernardin de Saint-Pierre ne se souvint plus de ce qu'il venait offrir à la Pologne... et Marie oublia comme lui qu'elle se devait tout entière aux soins qui lui étaient confiés... Elle aimait le monde, et malgré

son amour, elle y allait toujours. Bernardin l'y suivit. Il aimait la solitude; mais avec elle il la trouvait partout, car il ne voyait qu'elle... Quelqu'un qui était alors en Pologne me disait que rien ne peignait l'amour avec une ravissante poésie comme de voir ensemble ces deux êtres!... Enfin, le monde s'en occupa, parce qu'il ést jaloux et envieux de tout bonheur qu'il ne donne pas!... La mère de Marie vint elle-même chercher sa fille à Varsovie! Bernardin de Saint-Pierre fut accablé de ce coup, bien plus terrible pour lui que tous ceux dont l'avait frappé la fortune... Il fit une maladie violente dans laquelle l'inflammation de son sang, le délire qui le rendait fou, contraignirent à le saigner sept fois en vingt-quatre heures!... Après sa convalescence, le malheureux partit pour Berlin... Que lui était maintenant Varsovie? un lieu d'horreur et de regrets!...

Enfin son désespoir se calma sous l'action du temps, et se changea en une mélancolie profonde... Il était calme dans sa douleur, bien qu'il souffrît toujours... La plus cruelle de ses peines, disait-il à celui qui me parlait de cette aventure, était d'être privé des lettres de Marie!... Un jour enfin il en reçoit une de Pologne!... elle est de Varsovie!... il reconnaît l'écriture de Marie!... de Marie dont il ignore le sort... qui paraissait perdue pour lui!... Il ouvrit cette lettre qui lui parlait toujours cette langue d'amour qui, si long-

temps, avait été pour lui et pour elle la seule dans la nature !...

« Je ne vis plus depuis qu'on m'a séparée de vous, lui écrivait-elle !... C'est une mort anticipée... je ne puis m'y résoudre !... Oh ! mon ami, quand serons-nous réunis !... »

En lisant cette lettre dont les lignes brûlantes trouvent une réponse dans son cœur, Bernardin de Saint-Pierre tombe à genoux et remercie Dieu !... Il est toujours aimé !... plus de malheurs, plus de passé douloureux... des joies infinies dans un avenir radieux et éternel !... Il ne prend que le temps de terminer ses affaires et part pour Varsovie... il voyage nuit et jour... et arrive, enfin, dans la capitale de la Pologne le sixième jour après celui où il avait quitté Berlin, mais le soir, un peu avant minuit. A peine fut-il descendu de voiture qu'il courut au palais de la princesse : car Marie lui disait dans sa lettre qu'elle retournait à Varsovie.... Il demande à la voir !... Elle est au bal !... elle conduit un quadrille, et elle est partie depuis une heure... Voilà les détails que donne un officier de la princesse à Bernardin. L'infortuné ne comprend pas encore tout le malheur qu'il peut y avoir pour lui dans ce peu de mots : *La princesse est au bal !...*

Il s'informe de la maison où elle est, et court aussitôt à sa demeure pour changer d'habit.... Il se fait ensuite conduire au palais où il sait que doit se trouver Marie... il arrive, la cherche dans

plusieurs salons, et la trouve enfin, brillante de beauté, de parure et de gaieté, au milieu d'une foule qui l'enivrait d'hommages et d'encens.... En l'apercevant ainsi entourée et souriant à chacun avec une douceur perfide, la belle figure[1] de Bernardin de Saint-Pierre se contracta et sa pâleur fut effrayante. Quelqu'un qui le vit en ce moment m'a dit qu'il n'avait jamais vu quelque chose de plus admirable, pour exprimer la souffrance de l'âme, que le regard déchirant qu'il laissait tomber de tout le poids d'une accusation sur cette Marie parjure qu'il venait chercher de si loin pour lui apporter le bonheur, et qui ne lui gardait qu'injures et que douleurs!... Il ne parlait pas.... que lui aurait-il dit?... Enfin Marie rencontra ce regard fixé sur elle avec l'expression du reproche et pourtant de l'amour.... Elle rougit faiblement.... mais, sans affecter une émotion qu'elle ne ressentait plus, elle se contenta de saluer froidement celui à qui tant de fois elle avait dit qu'elle l'aimait d'amour..... Alors Bernardin sentit au cœur comme une douleur de mort; et, s'élançant hors de cette chambre et de cette maison fatale, il fut s'enfermer chez lui avec une sinistre pensée.

Cependant, avant de mourir, il voulut écrire à Marie!... Elle, ne plus l'aimer!... cela ne se

[1] On sait que Bernardin de Saint-Pierre avait été dans sa jeunesse d'une beauté remarquable.

pouvait pas !... Il écrivit... Hélas ! l'espérance vit si long-temps dans une âme passionnée qui fut heureuse et aimée !... Il écrivit... deux heures après il avait une réponse !... elle était non-seulement d'une femme indigne d'être aimée d'un tel cœur, mais d'une femme méchante et incapable d'aimer autre chose qu'elle-même.

« *Je ne vous aime plus, lui disait-elle, partez ; votre séjour ici peut me compromettre... J'ai pu vouloir l'être quand je vous aimais... maintenant ce serait un tourment sans bonheur pour compensation*, etc. »

Heureusement pour Bernardin que le premier effet de cette lettre fut de l'irriter... Il eut d'abord du mépris pour une telle femme, et il repartit pour Berlin ou, je crois, pour la Saxe. Cette aventure a influé sur sa vie entière... Il ne put jamais cicatriser entièrement une aussi profonde blessure, et il en fut toujours malheureux.

Au moment de sa mort, Bernardin, après avoir beaucoup souffert, avait enfin trouvé un port tranquille et retiré où il vivait en paix. Joseph Bonaparte lui avait donné ou fait avoir une pension de six mille francs ; ce qui, joint à quelques autres revenus, lui forma une assez agréable existence... Il est mort dans une campagne à quelques lieues de Paris.

Sa conversation était des plus intéressantes

lorsqu'il parlait de J.-J. Rousseau ; il était son élève, et il avait pour son maître le plus tendre attachement. Je lui conseillais un jour d'écrire ses conversations avec J.-J. Rousseau, et d'en faire un volume.

— Non, me dit-il, je ne pourrais m'y décider.

— Eh pourquoi cela ?

— Parce qu'il me semblerait que je mettrais à l'enchère chacune des nobles pensées de mon ami, et cette idée me serait pénible...

Cet homme avait une belle âme!...

Il me racontait qu'un jour lui et Rousseau étaient allés tous deux dîner dans la campagne. C'était, je crois, à Belleville ou à Ménilmontant... J.-J. Rousseau était profondément triste ce jour-là... Il souffrait de ce mal inconnu qui le rendait malheureux sans consolation, et lui faisait voir l'infortune là où bien souvent il aurait pu trouver le bonheur... Bernardin respectait ces momens de retraite sur lui-même... Il marchait en silence à côté de son ami, et ne parlait que pour lui répondre... le laissant ainsi à toutes ses rêveries, car lui aussi avait souffert... bien souffert ! et il savait que la solitude et le silence sont amis de le douleur... Ils marchaient ainsi tous deux... Quelquefois J.-J. Rousseau se baissait pour cueillir une fleur qu'il plaçait dans son herbier, pour faire ensuite la comparaison de son ordonnance avec celle de la Flore de Linné... Il avait avec lui un

livre dans lequel il faisait ses observations [1]. Tout à coup il s'arrêta... Le jour baissait... L'air était calme, le ciel pur, et l'odeur embaumée d'une soirée d'été les entourait en les enivrant!... Dans ce moment, la cloche d'un couvent tintait dans le lointain pour annoncer la prière du soir... Rousseau tressaillit, et s'inclinant profondément, il pria avec ferveur, laissant tomber pour joindre ses mains les fleurs qu'il venant de cueillir!... Lorsqu'il eut prié, il se releva, et les deux amis continuèrent leur promenade en silence. Au bout d'un moment, Rousseau dit à Bernardin de Sain-Pierre.

— J'ai souvent eu le désir, dans de pareils momens, de me faire catholique... Savez-vous pourquoi?... pour me faire moine!...

Son ami le regarda avec étonnement.

— Oui, poursuivit Rousseau, je crois qu'une

[1] J'ai possédé ce livre qui me fut donné par M. Millin; il était fort précieux, en ce que J.-J. Rousseau avait fait coller une feuille blanche en regard de la feuille de Linné, et sur cette feuille blanche il écrivait avec sa belle écriture ce qu'il trouvait de différent entre l'explication du Suédois et la nature de nos environs. Ce livre, ou plutôt ce cahier, était relié avec un mauvais parchemin vert, et noué d'un mauvais cordon rouge. Lorsque je fus en Italie, après la restauration, je laissai ce livre précieux dans ma chambre à coucher; la bonne de mes fils le prit pour un méchant livre de dépense, et en déchira les feuilles pour se faire des papillotes.

solitude ainsi peuplée d'hommes servant Dieu, doit être un avant-goût du ciel!...

Bernardin secoua la tête d'un air de doute :

— Et pourquoi donc alors ne pas entrer dans notre communion, vous fonderiez un *Paraclet*, où vous auriez bientôt plus de disciples qu'Abeilard...

J.-J. Rousseau sourit tristement :

— Pourquoi je n'exécute pas ce dessein? répondit-il... parce que, si je quittais le monde, je ne pourrais plus aimer... et comment vivre sans amour [1]!...

Ce n'est pas ainsi que Rousseau était un méchant homme, car cette âme dévorée du besoin d'aimer et d'être aimée était bien admirable, comme possédant des trésors tendresse.

Cette mort de Bernardin de Saint-Pierre m'a éloignée des événemens de l'époque à laquelle nous étions; elle en fait néanmoins partie; car la perte d'un tel homme est un fait important dans la vie morale d'un pays. La littérature est une de ses sources d'existence, et tout ce qui en fait partie est d'une grave importance aux yeux

1 Cette conversation me fut rapportée par Bernardin de Saint-Pierre lui-même. Je ne l'ai jamais oubliée parce que je l'écrivis le même jour. Je n'en ai pas parlé plus tôt parce que l'occasion ne s'en est pas offerte; maintenant cela est venu en son lieu. Je donne cette explication pour répondre d'avance à ceux qui pourraient trouver étrange que je parlasse de Rousseau en 1814!!...

du philosophe qui a le bon esprit de ne pas mettre toutes ses facultés dans l'absorbante pensée qui, alors, nous captivait tous... Ma raison m'a fait voir depuis que le pays, auquel je sacrifiais *tout*, ne me rendait plus à une égale mesure ce que mon âme lui donnait!... Mais laissons ce sujet. Les Autrichiens étaient devant Grenoble, et leur canonnade était forte. Nos malheurs continuaient à prendre chaque jour une couleur plus sombre. L'invasion s'avançait vers nous avec une si terrible régularité, avec une si parfaite ordonnance, que rien ne paraissait devoir empêcher son résultat. Les Autrichiens pénétraient en Dauphiné, et les Anglais et les Espagnols par les Pyrénées. Jusque là le Nord avait seul fixé notre attention; mais maintenant le torrent gagnait de toutes parts.

Voici un trait qui peint merveilleusement l'esprit de notre nation... Est-ce du courage ? Je n'en sais rien. Je n'aime pas le courage *qui plaisante;* et M. de Champcenetz, demandant au tribunal révolutionnaire si l'on peut se faire remplacer ici, pour vingt-quatre heures seulement, comme à la garde nationale, me paraît moins grand dans la charrette du supplice que le soldat [1] priant Dieu au moment de paraître devant lui.

[1] Le général Custine : sa mort fut peut être, avec sa défense, la plus belle de toute la révolution. Il était là devant ces monstres avides de sang comme un homme qui

Lorsque le cardinal m'annonça la mort de Bernardin de Saint-Pierre, on voit, d'après ce que j'ai dit de mes anciennes relations avec lui, combien je devais en être frappée.

— En vérité, lui dis-je, je remarque que de-

connaît son sort, et veut épargner un crime à ses concitoyens. Il avait des cartes, des plans, et il expliquait à ces hommes ignorans comment il *n'avait pas pu trahir*. Mais l'innocence ou la culpabilité n'étaient rien pour ces hommes cruels; c'était du sang qu'ils voulaient! c'était une tête noble du moins!... On sait que son principal accusateur était un tailleur de Strasbourg, qui prétendait lui avoir facilité la prise d'*Erbreistein* moyennant 12,000 francs. Erbreistein est, comme on le sait, la forteresse la plus imprenable qui existe; elle se défend merveilleusement avec 500 hommes, et il y en avait 2,000. Le général Custine sourit avec calme à cette stupide accusation de l'ingénieur *d'établi*, et répondit par une autre histoire à cette accusation.

Il y a un an, dit-il à ses juges, que j'eus un grand tort envers la république, à qui *je m'accuse*, moi, d'avoir coûté 40,000 fr. Un homme vint et me proposa de me livrer Mayence si je lui donnais cette somme. J'eus la folie de croire quelque puissance à cet homme. La proposition n'eût-elle épargné que la vie même de quelques ennemis, je devais l'écouter; car notre devoir à nous, ce n'est pas *de tuer*, c'est d'amener les choses au point de faire la paix *. J'écoutai donc ce monsieur : ses paroles avaient

* Ce mot est sublime!... On se garda bien de le mettre dans aucun journal, la famille de M. de Custine l'ignorait elle-même. Il m'a été rapporté par un témoin de cette scène affreuse... on sait comment il prit Mayence!... Ce fait est un des plus remarquables de nos guerres...

puis bien peu de temps vous m'avez annoncé deux morts bien célèbres pour notre époque : celle de l'abbé Delille et celle de Bernardin de Saint-Pierre.

— C'est vrai, dit le cardinal en s'arrêtant tout pensif, et comme il se dirigeait vers la porte, il revint à moi, et me prenant la main :

Je voudrais bien savoir qui vous annoncera la mienne ?.. voyons... cherchons bien... Millin !... non.. Cherval !... M. de Talleyrand !... oui, ma foi... M. de Talleyrand.

— Mais quelle folie! lui dis je; votre éminence

une couleur de vérité. Je lui donnai les 40,000 fr. : je ne l'ai jamais revu. Il est plus que probable que l'honnête homme que voilà eût fait de même et que les 12,000 fr. eussent encore été perdu.

La conduite de M. de Custine fut constamment belle, noble et courageuse. A côté de lui était sa belle-fille *, ce modèle de perfections, et dont la sublime attitude semblait une égide à l'aïeul de son jeune fils, encore tout petit enfant et au moment de devenir orphelin; car son père aussi était menacé de la hache révolutionnaire, et sa mère, qui avait le noble courage de défendre ce qu'elle aimait, devenait dès lors proscrite et dévouée elle aussi à la mort... Et voilà pourtant le temps que quelques journaux ont osé nous vanter!!!....

* Mademoiselle de Sabran; c'était une femme éminemment supérieure. Ceux qui l'ont connue savent qu'elle était aussi bonne que spirituelle, et douée de talens et de charmes attrayans. Elle était aussi remarquablement belle. — Elle est mère de M. le marquis de Custine, auteur du beau roman intitulé : *Le Monde comme il est!*

se porte mieux que moi, et bien certainement elle me survivra.

Il secoua lentement la tête... Son esprit profond et penseur voyait bien loin dans le drame qui se jouait devant nous... Il avait la pensée que l'existence de cet empire ne serait pas longue, et il me le dit avec un accent navré... il aimait l'empereur...

Enfin, reprit-il après un moment de silence pénible, je voudrais bien savoir qui vous annoncera ma mort...

Ce fut un postillon de Viterbe!...

CHAPITRE IX.

Lettres-patentes conférant la régence de l'empire à Marie-Louise. — Méfiance. — Enregistrement. — Décision du grand-juge, ministre de la justice. — Le grand-juge et le parlementaire, anecdote. — *L'honnête Cosaque.* — Les officiers de Blücher à Oulchy-le-Château. — Incendie, pillage. — Ordre du jour du général Hullin. — Nouvelles rassurantes. — Méry-sur-Seine. — M. Texier Olivier, pair de France. — Mort du colonel Morin. — Bataille de Montmirail. — Relation d'un maître de poste sur les événemens de Château-Thierry. — Assassinat du guide Lejeune. — Faux rapports. — Saint-Dizier. — Revue au Carrousel. — Présentation des drapeaux. — *Consommé!...* — Les fins de non-recevoir du président de la cour impériale de Grenoble. — Théâtres.

En quittant Paris, dans ses précédentes campagnes, l'empereur avait laissé la régence à l'impératrice ; mais jamais l'empire ne s'était trouvé dans une crise aussi importante dans ses résultats. Aussi les lettres-patentes qui conférèrent la régence à Marie-Louise sont-elles fort différentes dans leur teneur de toutes celles données jusque là. Je vais les rapporter ici.

« NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et les cons-
» titutions, empereur des Français, roi d'Italie,
» protecteur de la Confédération du Rhin, mé-
» diateur de la Confédération Suisse, etc., etc.
» A tous ceux qui ces présentes verront,
» salut, etc., etc.
» Voulant donner à notre bien-aimée épouse,
» impératrice et reine, Marie-Louise, des mar-
» ques de la confiance que nous avons en elle,
» attendu que nous sommes dans l'intention d'al-
» ler nous mettre inesssamment à la tête de nos
» armées, pour délivrer notre territoire de la
» présence de nos ennemis, nous avons résolu
» de conférer, comme nous conférons par ces
» présentes, à notre bien-aimée épouse, impéra-
» trice et reine, le titre de régente, pour en
» exercer les fonctions en conformité de nos
» intentions et *de nos ordres*, tels que nous les
» aurons fait transcrire sur le livre d'état. Enten-
» dant qu'il soit donné connaissance aux princes,
» grands-dignitaires et à nos ministres desdits
» ordres et instructions; et *qu'en aucun cas*,
» *l'impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur*,
» dans l'exercice et les fonctions de régente;
» voulons que l'impératrice-régente préside, en
» notre nom, le sénat, le conseil des ministres, le
» conseil d'Etat et le conseil privé, notamment
» pour l'examen des recours en grâce, sur les-
» quels nous l'autorisons à prononcer, après
» avoir entendu les membres dudit conseil privé.

» Toutefois *notre intention n'est point que, par* » *suite de la présidence conférée à l'impératrice-* » *régente, elle puisse autoriser, par sa signature,* » *la présentation d'aucun sénatus-consulte, ou* » *proclamer aucune loi de l'État*, nous référant à » cet égard au contenu des ordres et instructions » mentionnés ci-dessus.

» NAPOLÉON. »

Il est remarquable de voir quelle *méfiance* régnait dans cette marque de *confiance !* Il est visible que l'empereur craignait les événemens qui pouvaient arriver, et les suites du rapprochement entre l'empereur d'Autriche et l'impératrice Marie-Louise !... Cette même méfiance devait plus tard lui être funeste à lui-même...

Ces lettres-patentes furent présentées à la cour impériale, à toutes les chambres assemblées, et en robes rouges, par M. le procureur-général, qui fit un discours comme il les savait faire, et cette fois plus éloquent encore. La cour ordonna que les lettres-patentes seraient enregistrées, et donna acte de son réquisitoire au procureur-général.

Dans le même temps, le grand-juge, qui était alors M. Molé, faisait aussi un acte qui devait consolider l'opinion de la France et de l'Europe entière sur Murat. Voici cette pièce, telle qu'elle fut alors publiée :

« Nous, comte Molé, grand-juge et ministre

» de la justice, officier de la Légion-d'Honneur » et grand-cordon de l'ordre de la Réunion.

» Vu la lettre à nous adressée le 17 février 1814, » par M. le duc de Vicence, ministre des relations extérieures, et par laquelle il nous informe, d'après les ordres de S. M. l'empereur » et roi, QUE LE ROI DE NAPLES A DÉCLARÉ LA GUERRE » à la France, et que l'intention de S. M. I. et R. » est que nous rappelions, par une déclaration » formelle et conforme aux lois existantes, tous » les Français qui se trouvent au service civil ou » militaire du gouvernement napolitain;

» Vu le titre II du décret impérial du 6 avril » 1809, et les articles 17 et 18 de celui du 26 » août 1811;

» Déclarons que tous les Français qui se trouvent, AVEC OU SANS L'AUTORISATION de S. M., au » service de S. M. le roi de Naples, doivent rentrer sur le territoire de l'empire dans le délai » de trois mois, à partir du 17 février 1814, et » qu'ils sont tenus d'y justifier de leur retour » dans les formes prescrites par les lois. Faute de » quoi, et après l'expiration de ce délai, les contrevenans seront dénoncés et poursuivis par » les agens du ministère public, conformément » aux dispositions du décret impérial du 6 avril » 1809.

» Fait à Paris, en notre hôtel, le 22 février » 1814.

» Comte MOLÉ. »

C'est un homme de beaucoup d'esprit, M. Molé... Il a surtout une charmante causerie, ce qui est, selon moi, l'esprit le plus aimable pour le monde, et qui double de prix lorsqu'il est joint à un talent supérieur... Je ne sais si j'ai raconté une anecdote à laquelle il donna lieu, à la même époque où il fulminait comme grand-juge une bulle d'excommunication contre les *Français de Naples*... L'empereur n'avait pas encore quitté Paris. C'était, je crois, au mois de décembre 1813 ou le mois de janvier 1814.... On se réunissait chez l'impératrice, comme l'hiver précédent, et là on s'amusait comme on pouvait. Or, dans l'une de ces soirées, l'empereur avisa une fort jolie femme, petite, gracieuse, qui est peut-être fort spirituelle; mais comme je ne l'ai jamais entendu parler, je n'en puis répondre... L'empereur s'approcha d'elle, et lui fit compliment sur la conduite que venait de tenir son mari, qui de son plein mouvement avait défendu une petite ville du Nord avec beaucoup de courage.

— Comment, dit l'empereur, il s'est conduit comme un vrai soldat.... il n'a pas même voulu recevoir un parlementaire...

La jolie petite gracieuse femme ouvrit de grands yeux, et regarda l'empereur d'un air si étonné, qu'il ne put s'empêcher de sourire...

— Un parlementaire, répéta doucement la jeune femme... un parlementaire....

— Oui, oui, dit l'empereur, souriant toujours,

un *parlementaire*... mais ce parlementaire-là, ce n'est pas un grand-juge!...

Or, à cette époque de sa vie, M. Molé était fort occupé de la personne dont il est question... Cette personne, peu accoutumée aux expressions *de guerre*, ne comprit pas d'abord le mot *parlementaire*. L'empereur le vit aussitôt, et lui dit : — *Ce n'est pas un grand-juge*... car il était visible pour lui qu'elle n'avait, en vraie femme, compris que ce qui avait rapport à celui qu'elle aimait...

Une des singularités les plus remarquables de cette époque, c'est la physionomie de Paris pendant cet hiver de 1814. On donnait des bals masqués ; les bals particuliers allaient aussi assez vivement, et cependant des nouvelles désastreuses arrivaient chaque jour et nous mettaient en deuil. On donnait au Théâtre Français : *le Malade imaginaire*, et toute la troupe arrivait *à la cérémonie*, comme cela était d'usage, et les figures tristes des acteurs contrastaient avec le burlesque de la scène... C'était bien la peinture de notre caractère, tout à la fois impressionnable et léger... On donnait au Vaudeville : *L'honnête Cosaque*, et le lendemain les mêmes acteurs jouaient une pièce en l'honneur de Jeanne d'Arc!... Oh! nous sommes de drôles de gens!...

Nous avons si peu de raisonnement, que l'on mettait dans un journal les horreurs commises à vingt lieues de Paris, par les troupes ennemies, et le lendemain il paraissait un ordre du jour du

commandant de la 1re division militaire, qui *publiait* les excès de nos propres soldats logés chez les habitans... Ainsi, nous lisions que le général Blücher s'étant retiré sur Château-Thierry, après la bataille de Champaubert, et se trouvant chassé de Château-Thierry, se réfugia à *Oulchy-le-Château*. Le général en chef, avec un état-major de trente officiers, s'adressa à M. *Pille*, maire d'Oulchy-le-Château, pour avoir des vivres, et particulièrement à souper pour le général en chef... M. Pille ordonna sur-le-champ que l'on servit à l'instant le général en chef, et les officiers et les soldats... Mais la chose n'allait pas assez vite à leur gré, probablement, car ils brisèrent les portes, descendirent dans les caves, pillèrent tout ce qu'ils purent trouver avec une furie sans exemple... puisqu'on leur donnait ce qu'ils voulaient...

Après le souper, le général en chef ordonna ou permit le pillage, ce qui revient exactement au même, et il fut exécuté à la lueur de l'incendie!... La relation de ces horreurs fait mal à l'âme, malgré les années qui se sont écoulées depuis nos désastres... Eh! qu'importe, en effet, le temps, pour que les souvenirs soient moins saignans?... La jeune fille qui vit alors brûler le toit paternel, doit, au contraire, ranimer incessamment, dans le souvenir de sa pensée, les horreurs commises sous ses yeux, pour instruire ses enfans, maintenant qu'elle est mère de famille, et leur répéter quelle

conduite ils doivent tenir si jamais l'étranger osait passer la frontière de France !...

Le malheureux M. Pille, maire d'Oulchy-le-Château, effrayé par les cris, la vue des flammes de sa propre maison, se sauva dans les bois, cherchant à fuir ces hommes qui massacraient et pillaient au nom de la paix... Il fut repris par les soldats ennemis... dépouillé de tout... battu et même blessé. On le jeta à terre, et deux hommes, auxquels le nom d'officiers ne peut appartenir, lui mirent le pistolet sur le front, avec menaces de la mort, s'il ne découvrait son argent caché... Le malheureux n'échappa à la mort que par une sorte de miracle... Il gagna un chemin détourné, et fut passer la nuit dans une carrière abandonnée..... mais entièrement nu et meurtri, blessé et tremblant de frayeur... Un ami de M. Pille, que je connais particulièrement, m'a assuré que la perte qu'il avait éprouvée excédait de beaucoup quarante mille francs !...

Eh bien ! à côté de cela, on voyait un ordre du jour du général Hullin, qui annonçait qu'il punirait sévèrement les soldats français qui *pillaient* les habitans... les vaguemestres qui ne rentraient pas à leurs corps, *ainsi que les sous-officiers qui refusaient d'obéir*...

Ceci était absurde. Comment ! on présentait à l'esprit déjà troublé des habitans des campagnes, les ennemis brûlant et saccageant leurs maisons, et puis vous leur dites en même temps que les

soldats français ne les traitent pas mieux !... Le résultat de leurs délibérations sera de fuir dans les bois, dans les montagnes, là où ils pourront fuir en emportant leurs vivres et tout ce qu'ils auront de quelque valeur ou de quelque utilité... On perdait la tête de toutes parts...

Vers la fin de février, je reçus du quartier-général impérial, des nouvelles qui paraissaient *réellement* bonnes. Je dis *réellement*, parce qu'il ne faut pas s'en rapporter à nos journaux, qui disaient, par exemple, que le général Boyer poursuivait *les débris de l'armée de Blücher, de Saken et d'Yorck*, et que, les ayant attaqués à Méry, il les avait entièrement culbutés!... Voilà, du moins, ce qu'on disait dans les journaux, et ce que, du reste, le général Boyer est fort capable de faire. Mais *les débris* des armées de Blücher, de Saken et d'York, ne se culbutaient pas avec une et même deux divisions... Ce que je sais très-bien, par une personne que je connais, et qui habitait alors une terre près de cette même ville de Méry, c'est que l'ennemi fut bien poursuivi... Mais, dans sa colère, il mit le feu à la ville, et ce feu fut tellement violent, que *nous ne pûmes la traverser*, pour le rejoindre !... et c'est à de telles clartés... à des lueurs aussi sinistres, que nous voyions s'avancer vers nous le malheur et l'esclavage !..

Les nouvelles dont je parlais plus haut, et que je reçus vers la fin de février, m'annonçaient que Troyes était délivrée et qu'on parlait d'une suspen-

sion d'armes; que M. de Flahaut devait négocier avec un aide-de-camp de l'empereur d'Autriche, M. de Schouvaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et M. le général de Rauch pour la Prusse. Ces messieurs s'étaient, disait-on, réunis à Lusigny, pour y traiter de cette suspension d'armes... C'était une chose d'espérance... mais l'horizon était si noir et si froid, qu'une seule espérance ne pouvait adoucir le mal présent, qui donnait une inquiétude d'autant plus effrayante que *rien* ne la compensait...

Des Mémoires contemporains sont principalement destinés à retracer le souvenir des personnages dont le nom a figuré dans une époque remarquable... Or, je vois dans le *rappel* que je fais des individus de 1814, le nom d'un préfet, M. le baron Texier-Olivier... Je voudrais bien savoir si c'est le même M. Olivier que, plus tard, la restauration fit pair de France, sous le ministère Villèle?... Peut-être me demandera-t-on pourquoi cette curiosité?... Je répondrai qu'elle n'a d'autre but que de m'instruire.

Le 23 mars, on m'écrivit de Limoges, où était alors M. le baron Olivier, comme préfet, les détails d'une fort belle action de ce même préfet... On avait formé une addition à la garde nationale de Limoges, par suite des besoins de la ville, qui contenait des prisonniers, et en vertu d'un décret impérial. Le baron Olivier, craignant que le service ne se fît pas assez vite, mi avez assez de

dévouement, en voulut donner l'exemple. Il fit faire un simple habit de grenadier, et le 19 mars il parut à la parade, monta sa garde, et fut accueilli partout aux cris de : *Vive l'empereur !..* et lui-même y répondait encore plus fort... disaient mes nouvelles.

Je voudrais seulement savoir, je le répète, si le baron Texier-Olivier est le même que M. Olivier, pair de France par la restauration... c'est une simple curiosité...

Je vis mourir, à cette époque, un homme que le duc d'Abrantès estimait à un très-haut degré. Hélas! tout périssait, tout tombait autour de moi!... Chaque jour de nouvelles funérailles!... de nouveaux deuils!... de nouveaux regrets!...

Cet homme était le colonel Morin. Il avait été blessé à Montmirail, et d'une si honorable manière, qu'il me faut la rapporter ici.

Parti pour l'armée fort jeune, dans les premiers bataillons de la Haute-Vienne, le colonel Morin avait fait *toutes* les campagnes d'Italie, d'Autriche, de Prusse, de Pologne, de Russie, d'Allemagne ; et enfin il se trouvait, après vingt ans de combats, sur la terre de la patrie, occupé à la défendre contre ces mêmes troupes qu'il avait si souvent battues dans leur propre pays!... Il était alors colonel d'un régiment de cuirassiers ou de carabiniers (je ne suis pas sûre de l'un ou de l'autre), et au moment d'être nommé général par l'empereur.

Le 14 février, jour de la bataille de Montmirail, il était près du duc de Raguse, qui se trouvait embarrassé par un corps de troupes prussiennes, fort de plus de deux mille hommes... Il appela le colonel Morin.

— Colonel, serait-il possible de débusquer ce corps en l'attaquant avec vos carabiniers ?

— M'en donnez-vous l'ordre, monsieur le maréchal ?...

Et, sur la réponse affirmative du maréchal, le colonel prend cent hommes de son régiment, fond sur les Prussiens, et les enfonce du premier choc ; mais les voyant se rallier, il fit une second charge dans laquelle il reçut une balle qui traversa le casque et pénétra dans le milieu du front... Il mourut six jours après.... Junot le regardait comme un des meilleurs officiers de notre cavalerie...

Ainsi va le monde!... Et lui aussi l'avait quitté !

C'est au milieu de semblables peines, avec l'angoisse d'une inquiétude quotidienne, que des milliers de rapports qui ne différaient que dans la forme, mais dont le fond était toujours le même, rendaient toujours plus vive, que nous atteignîmes le jour fatal où nous devions tomber sous le coup mortel... Lavalette m'apporta un matin une lettre qu'il venait de recevoir d'un maître de poste, et qui contenait des détails vraiment d'un haut intérêt. J'ai gardé cette lettre, et la voici textuellement.

Ce maître de poste était celui de Château-

Thierry et s'appelait *Souliac*[1]; il commençait sa lettre par la description des horreurs que l'ennemi avait commises à Château-Thierry, lorsqu'il y entra le 8 février... Cette peinture est tellement révoltante, que je pourrais la répéter ici entièrement pour perpétuer un souvenir de haine et de vengeance!... Mais ce qui suit suffira bien encore!... Voici un fait qui concerne la Prusse plus particulièrement.

... « Dans leur retraite (dit le maître de poste), un prince de Prusse, tout jeune homme encore, ayant établi son quartier-général chez moi, y commanda son dîner; tandis qu'on le préparait, il apprit que l'armée prussienne était battue... Alors il voulut partir, mais ne voulant pas laisser son dîner derrière lui, il commanda à ses officiers *de tout* emporter avec eux. Cet ordre fut exécuté plus que littéralement... tout ce que put contenir le fourgon du prince fut enlevé!... » Déjà le matin et la veille le malheureux maître de poste s'était vu dépouillé de toute sa fortune[2], ce dernier jour

[1] M. Souliac doit être toujours vivant, ou du moins quelque personne de sa famille; ils peuvent dire que je n'invente rien dans cette lugubre histoire.

[2] Les Prussiens lui prirent seize chevaux... tous ses harnais... trente mille bottes de foin... onze muids d'avoine en grains... dix-sept muids de blé... quatre mille gerbes de blé... mille gerbes de seigle... trois mille gerbes d'avoine... soixante-onze moutons... trente-deux moutons salés... six cents livres de porc salé... deux cent soixante volailles...

l'acheva ; mais ce même jour fut celui d'un affreux malheur pour une famille infortunée que la cruauté prussienne devait frapper plus fortement encore !

« Au moment de partir, les officiers du prince lui firent observer qu'il ne connaissait pas le chemin de Reims par la traverse, et que pour s'y rendre il lui fallait un guide... Il demanda un postillon, et avisant un homme qui en portait l'uniforme, il lui commanda de le suivre, et surtout d'être fidèle conducteur... Ce malheureux avait en ce moment comme une sorte de vertige... depuis la veille au soir il ignorait ce qu'étaient devenus sa femme et ses enfans... Dans l'effroi causé par la bataille qui se livrait dans la ville même, la mère avait emmené ses enfans, et tous s'étaient sauvés dans les bois ! depuis vingt-deux heures le pauvre père n'en avait aucune nouvelle... Il était presque insensé d'inquiétude... On demanda au prince de ne pas emmener cet homme... mais tous les autres étaient absens, il fallut qu'il marchât... La femme du maître de poste supplia qu'on l'en exemptât ; elle ne put rien obtenir... Seulement le prince donna *sa parole d'honneur* que cet homme, appelé *Lejeune*,

une immense quantité de provisions d'hiver... deux mille bouteilles de vin... soixante-deux pièces de vin... tous ses habits... deux cent cinquante napoléons en or... toute son argenterie, et même sa batterie de cuisine !!...

serait renvoyé lorsqu'il l'aurait conduit à une demi-lieue... Ils l'emmenèrent!... Le malheureux n'ayant pour ainsi dire pas sa tête, le conduisait sans aucune apparence de sécurité pour eux... Son air égaré leur fit croire à la trahison, tandis que cet homme n'était que malheureux... Arrivés près de Bezu-Saint-Germain, ils le questionnèrent sur la route qu'il leur faisait prendre : c'était la bonne; mais l'infortuné ne pensait qu'à ses enfans, à sa femme peut-être égorgés!... et il leur répondit par des imprécations!... Ils se crurent trahis, et tombant sur leur malheureux guide à coups de sabre et de crosse de fusil, ils LE TUÈRENT SUR LA PLACE même où il leur avait parlé; puis, ayant dépouillé son cadavre, ils le laissèrent ainsi entièrement nu sur la lisière du bois.

» C'était dans ce même bois que sa femme et ses enfans avaient trouvé un asile la nuit précédente... Lorsque le jour se leva, la pauvre famille proscrite, n'entendant plus le bruit de la fusillade, se hassarda à sortir de sa retraite pour retourner à Château-Thierry... La mère franchit la première l'enceinte protectrice du bois... Mais aux premières lueurs du jour elle recula devant un cadavre étendu devant elle et tout maculé de sang... Puis le jour devint plus vif... elle put reconnaître les traits du mort qui était là, presqu'à ses pieds!... et elle reconnut SON MARI... le père de ses pauvres petits enfans qui étaient là, tout près d'elle, et pouvaient savoir qu'ils étaient

orphelins, en laissant tomber leur regard sur le plus affreux spectacle.

» Dans quel pays avons-nous fait de pareilles horreurs ?...

» Le même soir de cette retraite, disait toujours le maître de poste de Château-Thierry, un général qui paraissait commander en chef vint chez lui, et lui signifia qu'il eût à se préparer à le conduire à Reims... Le pauvre M. Souliac, qui avait encore devant les yeux le sort de son postillon, ne parut pas empressé de profiter de l'honneur que le général prussien voulait lui faire... Le général lui dit avec colère, *qu'il voulait* qu'il marchât, et QU'IL MARCHERAIT !... Le maître de poste comprit alors qu'il ne pouvait se sauver que par la ruse : il dit au général qu'il partirait avec lui, mais que, pour être meilleur guide, il allait prendre une carte du département... Le général qui, heureusement pour lui, était aussi stupide que féroce, le laissa sortir pour aller chercher *sa carte*... Le maître de poste escalada le mur de son jardin et se sauva ; il demeura caché jusqu'au soir, et ne reparut qu'après le départ de ces hommes, qui avaient certes plus de cruauté que les sauvages de l'Amérique n'en auraient envers nous !... Ils avaient livré la ville au pillage... Il dura presque un jour ! Ils ne l'avaient *accordé que pour deux heures*, disaient quelques chefs... il en dura vingt-quatre !!... Pendant ce pillage, toutes

les horreurs furent commises... *L'assassinat*, *la violence*, TOUT fut permis... »

Cette lettre, telle que je viens de la rapporter, a été écrite comme je l'ai dit, par M. Souliac, maître de poste de Château-Thierry... Le comte de Lavalette me l'apporta et j'en ai pris une copie sur l'original...

L'empereur avait, pendant ce temps, des succès, et battait partiellement les armées alliées... mais, comme je l'ai déjà observé, à quoi cela servait-il ?... à lui faire mieux connaître que tout le reste qu'il était perdu, puisque la gloire n'appelait plus sous les drapeaux... et puis, à cette époque, déjà la trahison avait fait de rapides progrès. Des villes entières avaient le drapeau blanc caché dans une maison, n'attendant plus que le moment pour le lever au cri de Vive le roi ! Comment le duc de Rovigo [1], qui n'était pas un traître, et qui aimait vraiment l'empereur, n'a-t-il pas été instruit de l'état véritable de la France à cette époque ? Toulouse, Bordeaux, une grande partie du Midi dont le commerce était en souffrance par le fait *seul* de la guerre, désiraient un changement dans l'espoir qu'il amènerait la paix... en mettant même à part l'amour des Bourbons.

Croirait-on enfin que l'empereur fut frappé de

[1] C'est que le duc de Rovigo était un homme inhabile comme ministre.

la fatalité au point d'avoir de faux rapports sur la marche de l'armée ennemie !... lui, étant en France !... et les alliés ne marchant qu'avec une crainte de circonspection vraiment remarquable pour des gens que leur nombre devait rassurer... Ce fut cependant ce qui causa la perte de Paris...

Après l'affaire de Saint-Dizier, l'empereur voulut faire une diversion, attirer toute l'armée ennemie, livrer une bataille décisive et délivrer ainsi Paris... Des avis qui, plus tard, furent reconnus pour être faux, soit avec intention, soit innocemment, le firent se porter avec ses forces au-devant du corps de Wetzingerode, fort seulement de dix mille hommes, et simplement de cavalerie !... Derrière lui pas un homme d'infanterie ! pas d'armée enfin !... Les allées, les venues pour cette opération avaient fait perdre quatre jours à Napoléon... Cette perte fut irréparable.

Au moment de dire adieu pour toujours à nos jours de gloire, il me faut revenir sur un souvenir qui est assez important pour trouver place dans ces Mémoires. Je veux parler des derniers drapeaux pris par l'empereur sur l'ennemi et envoyés par lui à Paris; ce fut une cérémonie bien remarquable et dont l'impression est encore sensible pour moi ainsi que pour les personnes de mon âge et de mon opinion... J'étais avec mon frère, et jamais je n'oublierai ce que je ressentis...

Il faisait un temps superbe pour ce moment de l'année (on était alors à la fin de février); une foule immense couvrait les quais du Louvre et la place du Carousel, ainsi que la rue de Rivoli... C'était un dimanche, ce qui rendait encore la foule plus nombreuse. En voyant cette affluence de peuple prouvant son empressement par sa présence, mais en même temps son inquiétude par son silence, mon cœur fut serré, et je dis à Albert :

— Mon ami, ce n'est pas là l'enthousiasme de notre première révolution!... J'étais bien, bien enfant alors, et pourtant je me rappelle ces chants patriotiques, ce délire qui transportait même les plus indifférens!...

On avait cependant apporté un grand soin à ce que le cortége fût imposant... Le ministre de la guerre qui, déjà dans son cœur, avait frappé d'anathème les couleurs qu'il portait en triomphe, y parraissait dans une grande pompe... On aurait dit en vérité que l'ovation le regardait.

Le cortége avait suivi le quai, le Pont-Royal et la place du Carousel dans un ordre que rien n'avait troublé... Venait d'abord le général Hulin et tout son état-major, précédé d'une nombreuse musique militaire, puis tout l'état-major de la gendarmerie de Paris... la garde nationale... et enfin, les dix drapeaux portés par deux officiers de la garde impériale... L'expression de la phy-

sionomie de ces deux hommes me frappa. Il y avait à la fois tout l'orgueil du triomphe d'une âme française et l'abattement qui devait nécessairement suivre cette pensée... *Ces drapeaux ont été pris sur l'ennemi, mais à vingt lieues de Paris !...*

Les drapeaux étaient également portés par quatre officiers de la ligne et quatre officiers de la garde nationale. Puis venait M. le ministre de la guerre dans sa voiture, et suivi et précédé de ses aides-de-camp, également en voiture, ce qui, pour le dire en passant, parut assez comique ; le cortége était fermé par de la garde impériale et de la troupe de ligne... Il entra dans la cour des Tuileries par l'Arc-de-Triomphe du Carousel ; et le ministre de la guerre s'étant arrêté sous le grand vestibule de l'Horloge, il reçut là les drapeaux pour aller ensuite les présenter à l'impératrice...

L'émotion que beaucoup de personnes éprouvaient était vive et profonde... Quant à moi, pourquoi le cacherais-je? je pleurais [1] !... Ces

[1] Comme je n'arriverai pas à cette époque, je veux raconter ici ce qui s'est passé en 1830, au retour du drapeau tricolore. J'étais alors à l'Abbaye-aux-Bois... C'était le jeudi... Les Parisiens venaient de prendre la caserne des suisses, rue de Babylone, et des cris de victoire se faisaient entendre de toutes parts. J'étais alors sur la terrasse de l'Abbaye-aux-Bois qui se trouve devant le couvent, et je m'appuyais sur mon fils aîné... Tout à coup

drapeaux, cette musique, cette pompe m'annonçaient une victoire, et pourtant j'étais triste !... C'est que le sentiment de la conviction de notre malheur était réel et profond.

Le roi Joseph, que l'empereur avait laissé à Paris comme son lieutenant-général, passait ce jour une grande revue de la garde nationale... La place du Carousel, la cour de Tuileries étaient couvertes de troupes... de loin, en voyant le roi Joseph parcourir à cheval les rangs de la garde nationale et ceux de la troupe de ligne, en voyant sa grande ressemblance avec l'empereur, on pouvait se méprendre et croire encore se trouver aux beaux jours du consulat et de l'empire ?... Lorsque les drapeaux traversèrent la cour des Tuileries, les tambours battirent aux champs... les gardes nationaux présentèrent les armes !... Ce

j'aperçois à ma droite un objet frappé par ce beau soleil de juillet, et tout éclatant des couleurs chéries que mon enfance, ma jeunesse, et toute ma vie enfin avaient été accoutumées à chérir et à vénérer !!... Aussitôt je fus saisie au cœur d'une de ces joies sans mesure qui révèlent le ciel !... Je fondis en larmes, et me jetant dans les bras de mon fils, je ne pouvais que le serrer convulsivement contre ma poitrine en lui montrant de la main ce drapeau, dont la vue me reportait aux plus beaux jours de ma vie !!...

— Regarde bien, lui dis-je... voilà le drapeau sous lequel ton père a combattu pendant vingt ans !!... voilà les couleurs que la France doit aimer, car ces couleurs-là sont sanctifiées par le sang de ses enfans, et je m'inclinai devant le drapeau.

moment fut électrique, et un cri général de *vive l'empereur!* fit encore une fois retentir les murailles des Tuileries...

Le ministre de la guerre se rendit d'abord dans la salle du conseil d'État, où il fut reçu par un maître des cérémonies, puis ensuite il fut conduit dans le salon de la Paix où l'attendait le comte de Ségur comme grand-maître des cérémonies; il l'introduisit alors dans la salle du Trône, où était l'impératrice, entourée de son service ordinaire et extraordinaire, des princes, des grands-dignitaires, des ministres, et des grands-officiers de l'empire, de toute cette pompe impériale enfin qui jetait une dernière lueur!... Le duc de Feltre (car c'était lui qui était alors notre ministre de la guerre) prononça le discours suivant, que j'ai conservé, et qui peut servir de pendant à des proclamations et des discours du même genre.

« Madame,

» De nouveaux ordres de l'empereur m'amènent aux pieds de Votre Majesté pour y déposer de nouveaux trophées enlevés aux ennemis de la France.

» Au temps où les Sarrazins[1] furent défaits

[1] Toujours les Sarrazins!... toujours Charles-Martel ou Charlemagne... C'était en vérité comme un vertige!...

par Charles-Martel dans les plaines de Tours et de Poitiers, la capitale de la France ne fut parée que des dépouilles d'une seule nation. Aujourd'hui madame, que des dangers non moins grands que ceux dont la France fut alors menacée, ont fait naître des succès plus importans et plus difficiles à obtenir ; votre auguste époux vous fait hommage des drapeaux pris sur les trois grandes puissances de l'Europe.

» Puisqu'une *aveugle haine* a soulevé contre nous tant de nations, celles même que la France avait replacées dans l'indépendance, et pour lesquelles elle a fait de si grands sacrifices, ne peut-on pas dire que ces drapeaux sont conquis sur l'Europe entière ?...

» Lorsque nos ennemis, n'écoutant que les conseils de la vengeance, au mépris des règles ordinaires de la guerre, se sont décidés à pénétrer dans cet empire, en laissant derrière eux la vaste enceinte des places fortes qui les enveloppent de toutes parts ; lorsqu'ils ont voulu, par une manœuvre téméraire, s'emparer de la capitale, sans songer aux moyens d'effectuer leur retraite au milieu d'une polulation que leur conduite a exaspérée, comment n'ont-ils pas été arrêtés dans cette entreprise gigantesque, par la connaissance du génie, des talens et du caractère de l'empereur ?... En peu de jours ils ont appris quelle était la fausseté de leurs calculs... les opétions rapides et hardies qui viennent de déjouer

leurs desseins ont rappelé à tous les esprits les glorieux souvenirs des mémorables campagnes d'Italie en l'an v, et de celles qui les ont suivies [1].

» C'est contre l'élite des troupes coalisées contre nous, aux batailles de Montmirail, Vauchamps et Montereau, qu'ont été pris les dix drapeaux que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, de la part de l'empereur.

» Ces gages de la valeur française sont pour nous le présage de nouveaux et plus grands succès encore, si l'obstination des ennemis prolonge la guerre. Cette noble espérance est dans le cœur de tous les Français... Vous la partagez, madame, vous qui, toujours confiante dans le génie de votre auguste époux, dans les efforts et l'amour de la nation, avez continué à montrer dans toutes les circonstances de cette guerre une fermeté d'âme et des vertus dignes de l'admiration de l'Europe et de la postérité. »

On voit que l'éloquence n'était pas le plus fort côté de l'esprit du général Clarke, comte d'Hunebourg, duc de Feltre, et enfin maréchal de France!

L'esprit est, dit-on, comme le cœur, il ne produit pas seul; l'impératrice le prouva bien par sa réponse. La voici dans la pureté du texte :

[1] M. de Feltre doit se rappeler en effet ses premières campagnes d'Italie, car il était *accrédité* près du général Bonaparte par le directoire, et de quelle manière!...

« Monsieur le duc de Feltre, ministre de la guerre, je vois *avec une vive émotion* ces trophées que vous me présentez par les ordres de l'empereur *mon auguste époux*.

» Ils sont à mes yeux des gages du salut de la patrie. Qu'à leur aspect tous les Français se lèvent en armes!... qu'ils se pressent autour de leur monarque, de leur père !... leur courage, guidé par son génie, aura bientôt *consommé* la délivrance de notre territoire. »

Est-ce que ce n'est pas là une gageure entre l'épouse perfide qui devait un mois plus tard délaisser le malheur, et le ministre infidèle ?... en vérité on croirait qu'à l'envi ils jettent du ridicule sur le dernier rayon de notre gloire !

Après cette audience, tout à la fois solennelle malgré ceux qui y mettaient obstacle, et si triste par les comparaisons qu'on ne pouvait s'empêcher de faire, les drapeaux furent portés aux Invalides, et remis à ce même maréchal Surrurier, que Napoléon traita avec une bonté sévère, lorsqu'un an plus tard il trouva son hôtel des Invalides désert et abandonné par ses vieux frères d'armes d'Égypte et d'Italie.

Les dix drapeaux étaient composés d'*un* seulement pour l'Autriche... quatre pour la Prusse, cinq pour la Russie... ils avaient été apportés à Paris, par le baron de Mortemart, officier d'ordonnance de l'empereur.

Dans le même moment, l'empereur faisait voir

que les liens de faveur n'étaient rien pour lui. M. le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, se conduisit avec peu de de patriotisme, en quittant son poste au moment où les Cosaques envahissaient son département... L'empereur le *destitua* par décret impérial daté du quartier-général de Troyes!... Ce même décret faisait faire de tristes réflexions... il nommait pour remplacer M. Caffarelli, au département de l'Aube, M. Rœderer, qui alors était préfet du Trasimène!... Hélas! c'était naguère un sujet d'orgueil, que cette immense étendue de pays, et maintenant!...

Tout le monde, au reste, n'était pas troublé par l'arrivée de l'ennemi comme le baron Caffarelli... voici un trait qui mérite non-seulement d'être rapporté, mais d'être conservé dans la mémoire d'un cœur français.

L'ennemi avait marché, comme on le sait, sur Grenoble... au moment où l'attaque était la plus vive... au moment où elle tonnait le plus fortement, la cour impériale de Grenoble se trouvait assemblée. Un avocat qui plaidait dans ce même instant fut fort troublé par la canonnade, et s'interrompit.

— Eh bien! monsieur, lui dit le président, qu'avez-vous donc?... Ceci est un incident contre lequel nous avons des *fins de non-recevoir.*

Je perdis encore cette même année un ami et un compagnon d'armes de Junot, c'était le géné-

ral Reignier. C'était un homme d'une haute capacité militaire, et d'un esprit à lui tout-à-fait remarquable ; il avait de l'ironie et du dédain dans sa pensée et dans sa parole ; ce dédain se voyait dans sa physionomie et dans son sourire presque sardonique. Il avait commandé en chef le deuxième corps, lors de la campagne de Portugal dirigée par Masséna. L'empereur en faisait grand cas... Il mourut à Paris vers la fin de février, en 1814, d'une fièvre putride et catarrhale ; il laissa veuve, avec un enfant, une toute jeune femme qu'il avait épousée peu de temps avant, mademoiselle de Chambaudouin.

Les mémoires contemporains sont destinés à rappeler tous les souvenirs, il en est pour moi d'une sincère et tendre amitié que je regarde comme sacrés... ce sont ceux qui tiennent à des amis dont la gloire non-seulement peut donner de l'orgueil, mais parler à l'âme... je veux dire que les camps n'étaient pas les seuls lieux qui renfermassent des amis pour moi... Avant le moment qui me rendit moi-même artiste, j'aimais avec passion les arts et tout ce qui venait d'eux. Les artistes avaient en moi une amie, et toujours il y avait au foyer hospitalier une place pour celui qui n'était pas heureux, et dans mon salon un auditoire pour l'admirer quand il avait du talent ; mais à bien dire je ne les y admettais que lorsqu'ils en avaient... Paër, Crescentini, Garat, mademoiselle Duchamp, Steibett, Duhek, Ha-

dermann, Libon, Duvernoy, Drouet, me composaient un concert assez remarquable lorsque je voulais faire de la musique... mais un homme qui était parfait pour tenir le piano, accompagner, faire de la musique enfin, c'était Nicolo Isouard... Il passait sa vie chez moi, et son *Médecin Turc*, *Joconde*, plusieurs de ses opéras ont été composés presque dans mon salon ou chez moi à la campagne. Nicolo avait de l'esprit, des connaissances, et possédait un de ces talens qu'on aime à trouver et qui charment; il n'avait aucune voix, mais il chantait à ravir tous ses opéras... j'avais beaucoup d'amitié pour lui, il était lié intimement avec Albert qui me l'avait recommandé. C'était un titre auprès de moi; mais ensuite il s'était fait aimer pour ses bonnes qualités si sociables; il était fort original, et l'homme le plus artiste que j'aie jamais connu... Il donna à cette même époque de 1814 un opéra qui sera toujours charmant, c'est Joconde. Il y a dans Joconde une gaieté, une verve, un sentiment qui vous électrisent; on chantera toujours en sortant d'une répresentation de Joconde :

J'ai long-temps parcouru le monde, etc.

et le duo d'Édile et de Mathilde... c'est du chant... il y a de l'harmonie et de la mélodie tout à la fois; que veut-on de plus?

La première représentation de Joconde eut

d'autant plus de mérite à réussir, que les acteurs, soit qu'ils ne s'entendissent pas bien entre eux, soit qu'il y eût dans le foyer dramatique de Feydeau de vives inquiétudes comme partout, il est de fait que cette représentation qui, au fait, eut lieu dans les premiers jours de mars, ou les derniers de février, fut froide et presque languissante. C'étaient cependant tous les meilleurs acteurs : Martin et Gadvaudan, jouaient les deux coureurs d'aventures admirablement, et madame Gadvaudan était ravissante dans le rôle de Jeannette... Quelle charmante actrice !... voilà comme il faut jouer l'opéra-comique... je n'ai jamais vu une si charmante personne, et plus vive, et plus *accorte* sur la scène... c'est une actrice qui jamais ne sera remplacée.

Nicolo était d'une opinion politique tout-à-fait bizarre. Je ne puis le comparer à rien, et pourtant il n'était pas versatile dans ses sentimens... Je dirai plus tard, en 1815, une anecdote sur lui qui le peint à merveille ainsi que M. de Sé.....

En parlant de Geoffroy dans les pages précédentes, je ne sais plus si j'ai dit qu'il était de l'école de Fréron ; il écrivit d'abord dans ce journal ; il avait été professeur au Collége Louis-le-Grand, et travailla ensuite au journal de l'abbé Royou. Il a laissé une traduction de Théocrite, des Commentaires sur les deux Racines, et une tragédie, probablement fort mauvaise, intitulée *la Mort de Caton d'Utique*.

CHAPITRE X.

Prières de quarante heures. — Regrets du cardinal Maury. — Le haubert et le sabre. — Qui a inventé la poudre à canon. — Le général Boyer à Méry-sur-Seine. — Mascarade de conscrits. — La noblesse. — *Les Bourbons reviendront. — Ne rendez jamais aux hommes ce qu'ils ont perdu ; car ils s'en serviront contre vous.* — Le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Avant-garde. — Traité de Chaumont. — Vaillance. — L'obus. — Ferdinand VII retourne en Espagne. — Murat. — Défections. — Conseil de Régence. — M. de Girardin. — *Le Méphistophélès* de la France. — Égoïste. — Fable de M. Arnault. — Anecdote sur un chat. — Ce que le cardinal Maury pensait de Louis XVIII. — M. du Cayla.

Maintenant il faut dire adieu à tout ce qui rappelle même imparfaitement la joie et la sociabilité... Tout devient triste et même lugubre, et l'écho interrogé ne répond plus que par des bruits sinistres. Tout est deuil dans les souvenirs, tout est désastre et ruines !...

Le cardinal Maury, cette grande figure historique des premiers temps de notre révolution, venait, comme je l'ai déjà dit, chaque jour chez

moi. Il était toujours d'une grande supériorité, et dans le moment où la France, encore une fois frappée par le sort, voyait fondre sur elle les hordes étrangères du Nord, il tonnait encore comme aux plus beaux momens de sa lutte, avec l'immense génie de l'Assemblée constituante, Mirabeau !!... Il y avait des jours où le cardinal disparaissait pour faire retrouver l'abbé Maury... Un soir, il vint chez moi; j'étais triste, et nous étions peu de monde... Le cardinal vint à moi, et me demanda de passer un moment dans mon cabinet. Lorsque nous y fûmes, il ferma la porte, s'assit sur un sofa, et, laissant tomber ses bras comme un homme accablé :

Tout est perdu ! me dit-il... tout !!.. Le ciel seul peut opérer un miracle ! nous allons l'invoquer... Je viens d'ordonner les prières de quarante heures !...

Je frissonnai !... Ce mot les prières *de quarante-heures !* me faisait l'effet d'un adieu à un moribond !... et ce moribond c'était le pays !... c'était la patrie !!...

— Mon Dieu ! lui dis-je, n'espérez-vous plus dans le génie de l'empereur ?

Le cardinal secoua tristement la tête.

— Il nous a perdus en se perdant lui-même !... son entêtement nous ôte jusqu'à l'espoir ! Oh ! que ne sommes-nous à l'époque heureuse où les ecclésiastiques portaient le haubert et le sabre !... J'ai encore de la force, et, quoique vieux, je se-

rais monté à cheval.... j'aurais été trouver l'empereur et je lui aurais dit : Sire, vous vous perdez ; si ceux qui vous entourent n'ont pas le courage de vous le dire, je le prends, moi ; et je vous dis et vous répète que vous vous perdez et avec vous le beau pays de France !... Je viens vous aider au moins à le défendre !!...

— Non, non, lui dis-je, ne regrettez pas votre belle mission de paix et de conciliation !... Restez avec nous pour prier pour le succès de nos armes !...

Jamais je n'oublierai l'expression bizarrement ironique que prit en ce moment la physionomie du cardinal !... Il y avait beaucoup de sentimens différens... mais celui qui dominait les autres était évidemment du mépris pour ma nature craintive, et, je le dis sans pourtant l'affirmer, pour ma confiance dans le succès de ses prières.... Il avait fort peu de piété.

— Croyez-vous donc, me dit-il en se levant et parcourant la chambre à grands pas, en relevant par intervalle sa longue soutane rouge, selon sa coutume habituelle, pour prendre de son tabac d'Espagne, croyez-vous donc que parce que nous sommes prêtres nous devons nous laisser humilier et frapper au visage?... nous laisser chasser de notre diocèse par des hérétiques?... Non, non ! l'archevêque Turpin se battait au temps de Charlemagne... L'empereur le vaut bien ce Charlemagne que des gens méchans mettent stupide-

ment au-dessus de lui... Et puis ne croyez pas que notre nom de prêtre exclue la bravoure et même le talent !... Qui a inventé la poudre à canon?... n'est-ce pas un moine?... Quel fut l'auteur des bombes? un évêque... Et plus tard n'avez-vous pas vu, au temps de la Ligue, des prêtres, des prélats, changer l'étole contre une cuirasse et la mitre en un casque?... Et le cardinal de Retz !... Non, non, le clergé peut combattre... N'y a-t-il donc pas là-haut les phalanges célestes?... Eh bien, nos anges gardiens sont parmi elles... eux aussi se battraient avec nous !...

Et en parlant ainsi, le cardinal était comme inspiré, il semblait qu'une lueur céleste lui eût montré la route qu'il devait suivre!... Il parla long-temps avec une éloquence admirable et telle qu'il pouvait l'avoir !... Lorsque nous fûmes dans le salon, il continua son discours tout en buvant son eau sucrée et en discutant avec Millin, avec lequel il se trouvait non pas une fois, mais toujours en dissidence, et il dit des choses vraiment belles !...

Hélas ! il n'était que trop vrai !... Ces prières de quarante heures étaient faites auprès d'une femme à l'agonie, et cette femme c'était la patrie !... elle se mourait... et ses enfans désolés ne savaient que pleurer sur elle sans la sauver. Bientôt les nouvelles fâcheuses se succédèrent après qu'une fausse espérance nous avait ranimés ! En vingt jours l'empereur avait battu tous les corps de l'ar-

mée de Silésie et les avait jetés entre l'Aisne et la Marne. Et c'est même en CINQ JOURS que ces succès ont été obtenus... Les cinq corps de l'armée de Silésie qui perdirent plus de vingt mille hommes furent anéantis en cinq jours !... Napoléon retrouvait en ce moment son beau génie de l'armée d'Italie !... Mais il ne donnait plus que des lueurs passagères et tout s'écroulait autour de lui !... Ces belles et rapides combinaisons étaient déjouées par qui ?... Par le *fuyard d'Iéna* [1] !... le prisonnier de Lubeck !...

Un fait particulier digne d'être consigné dans des mémoires contemporains... A la fin de février, à l'époque de la bataille de Montereau, c'est-à-dire après cette bataille, le général Boyer eut une fort brillante et glorieuse affaire à Méry-sur-Seine, près de Troyes [2], contre le corps de Sacken; le jour de ce combat était le Mardi-Gras... nos soldats, qui toujours ont le besoin de rire, trouvèrent des masques dans une boutique ; ces soldats étaient de jeunes conscrits... ils prirent les masques et se battirent masqués !!...

Ainsi qu'au bal, ils courent aux batailles,

a dit un de nos poètes en parlant des Français... Et ils prouvent bien en effet qu'ils vont au feu

1 En 1806, Blücher.

2 A sept lieues de Troyes.

comme à la danse, en chantant et en riant !... Singulière nation !!...

Pendant ce temps, le parti de l'ancienne noblesse se levait de toutes parts. Le cardinal me dit encore des choses bien frappantes à ce sujet, que j'écrivis le même soir.

L'empereur, me dit-il, a trop méprisé l'importance des anciens souvenirs... Les défauts mêmes du règne des Bourbons sont venus en contraste avec ceux du sien, et n'ont plus semblé que douceurs... La pusillanimité de Louis XVI, les abus de tous les genres sont proclamés comme bonté et bonheur en regard de son absolutisme et de cette tension violente dans laquelle il tient la nation.

— Croyez-vous donc, lui dis-je, que les Bourbons reviennent jamais en France ?

Il ne répondit pas d'abord... Ce sujet ne lui plaisait pas. Les Bourbons ne devaient certes pas l'accueillir en arrivant en France. Sa lettre à Bonaparte était une insulte, et il avait été trop utilement dévoué à la cause royale pour que sa défection ne fût pas regardée comme une trahison...

— Oui, me dit-il enfin, ils reviendront, et les émigrés, qui firent toujours des fautes, cette fois au moins auront vu juste et auront bien manœuvré par instinct, si ce n'est par talent... Pour que ce résultat n'arrive pas, il faudra le renouvellement des mêmes fautes qu'ils commirent, comme

à l'envi, à Coblentz, lors de la première émigration... L'empereur les a comblés ! Il verra leur reconnaissance !...

Le cardinal avait raison. La plus grande faute de Napoléon est de s'être entouré de gens qui l'ont trahi tout en allant savoir si son dîner était servi, et qui d'une main prenaient la sienne pour la baiser, tandis que de l'autre ils organisaient une trahison. Lui qui souvent suivait les maximes de Machiavel, il aurait dû ne pas oublier ce précepte de lui !

« Ne rendez jamais aux hommes la moitié de ce qu'ils ont perdu, car ils s'en serviront contre vous. »

L'empereur avait un bras de fer qui comprimait tout... mais lorsque ce bras fut obligé de porter ailleurs ses coups et sa force, tout ce qu'il contenait se mit à surgir de toutes parts. Bientôt Bordeaux ouvrit ses portes à M. le duc d'Angoulême. M. Linch, que j'ai vu auprès de l'empereur, dans l'attitude, je puis l'affirmer et dire le mot, la plus SERVILE, se mit à faire des discours, chose dans laquelle il n'était pas fort, au reste, et des discours qui proclamaient la trahison la plus entière, puisque l'empereur n'avait pas encore délié du serment de fidélité ceux qui l'avait prêté, et puisque M. Linch était de plus gouverneur d'un château impérial !... Quel être, cependant, qu'un homme comme celui-là !... Qu'est donc devenu la véritable acception du mot *honneur?*...

C'est avec une avant-garde anglo-espagnole que le duc d'Angoulême entra dans Bordeaux !... ce qui ajoute un vernis plus odieux à la conduite de M. Linch... Ce n'était pas le vœu de la population qu'il secondait !...

Enfin, je reçut de Châtillon, où j'avais des amis, la nouvelle de la rupture du congrès. L'empereur Napoléon, après avoir long-temps réclamé les basses du traité proposé à Francfort, fit présenter par le duc de Vicence, qui nous perdit alors, tout homme d'honneur qu'il était, et dévoué à l'Empereur, un contre-projet qui disait que lui, Napoléon, consentait à demeurer souverain d'une France circonscrite dans ses anciennes limites avec seulement la Savoie, Nice et l'île d'Elbe [1].

Les alliés rejetèrent toutes ces propositions, et furent fidèles à ce qu'ils avaient dit à Chaumont le 1er mars, dans leur traité offensif et défensif... La position de l'empereur n'était plus la même qu'à Francfort ; comment ne le voyait-il pas ?...

C'est le 19 mars que cette réponse définitive fut rendue... alors l'Empereur Napoléon devient géant parmi les grands hommes de guerre... S'il

[1] Il voulait aussi une portion de l'Italie pour le prince Eugène, et le grand duché de Berg et la principauté de Neufchâtel... c'était pour Berthier. Cette dernière clause pour Berthier !...

tombe, sa grande âme veut que sa chute soit sans seconde... Le 20 et le 21 mars il livre les combats d'Arcis-sur-Aube, et là, comme toujours, il est grand comme un Dieu !!..

Non-seulement il s'exposa en soldat dans ces deux journées, mais il fit preuve d'un courage bien rare dans un moment où ses pensées étaient si troublées !... ou du moins devaient l'être ?...

L'artillerie ennemie faisait un feu terrible !... on voyait les projectiles sillonner l'air !... Dans ce moment arrivait un corps de cette phalange sacrée composée d'hommes sans peur et d'un courage éprouvé dans cent batailles... c'était la vieille garde... Au moment où elle arrivait sur le terrain, l'empereur jugeait que le danger était imminent... il la forma aussitôt en carré... le feu ennemi redoubla... et un obus vint tomber au bord de l'un de ces carrés... Malgré la bravoure éprouvée de ces vieilles bandes couvertes de cicatrices, et vaillantes par l'âme et la volonté, l'obus occasiona un mouvement dans les rangs... Napoléon vit à l'instant de quelle importance était le résultat de ce moment... il lance son cheval et vient se placer au bord du carré !... devant l'obus !... et force l'animal à flairer de plus près la mèche brûlante... Pendant ce temps il le flatte de sa petite main, et sourit à ses vieux braves :

— Eh bien ! qu'est-ce donc? leur dit-il... qu'avez-vous ?... est-ce cet obus ?

Et il sourit de nouveau comme pour braver le

projectile enflammé !... Dans cet instant l'obus éclate !!... et non-seulement l'Empereur ni son cheval ne reçoivent aucune blessure... mais PERSONNE n'est atteint !!... Voilà comment Napoléon conduisait les hommes !...

Dans ce même temps, Ferdinand VII rentrait dans son *royaume des Espagnes*... Il arrivait sur *la Fluvia*, près de *Figuières*, et la remise de sa personne fut faite par le maréchal Suchet, en la présence des deux armées réunies... Ainsi toute cette guerre de la Péninsule venait se terminer au point où elle avait commencé !... et pour compléter la satire de notre misérable nature, cette terre espagnole, toute trempée et fumante du sang des martyrs de la liberté, cette même terre espagnole se verra peu de mois après remise sous le joug tyrannique et stupide du droit devin !... comme si la servitude avait dû être la récompense d'un si beau dévouement !...

Nous voici enfin arrivés, quelque lenteur que j'ai mise dans ma marche, au jour malheureux de notre ruine. L'empereur n'a plus d'alliés... Murat l'a entièrement abandonné... Il occupe la Toscane, et devient l'allié pour ainsi dire de Ferdinand IV !... son co-titulaire... son ennemi !... Leurs drapeaux marchent ensemble au-devant des Français !...

J'ai dit plus haut que l'empereur Napoléon avait été abusé par un rapport entièrement faux... soit par trahison, soit naturellement. Cette erreur fut

funeste pour Paris, qui, abandonné à lui-même, sans autre défense que le ministre de la guerre Clarcke, qui n'attendait que le moment pour ouvrir les portes et le roi Joseph qui nous abandonna... Quelle que soit mon amitié profonde pour lui, j'ai le cœur blessé de cette funeste circonstance.

Mais le grand mobile de tout ce qui se fit alors, c'était M. de Talleyrand ! M. de Talleyrand, que l'empereur devait faire mettre au donjon de Vincennes, sans lui faire aucun mal, mais sous de bons verroux, derrière lesquels toute son intrigue eût été nulle... Ce n'est pas le faubourg Saint-Germain lui seul qui a fait la restauration ; il ne faut pas qu'il se l'attribue ; les royalistes avaient sans doute à Paris des *coteries* très-actives, des prêtres, des femmes intrigantes, mais ces arsenaux obscurs m'ont fait que fabriquer les armes qui ont frappé l'empereur... c'est M. de Talleyrand qui les a lancées. Du reste, il n'a pas fait la restauration non plus, non, il a seulement attaché aux chapeaux les cocardes blanches déjà faites. Voilà ce qui rendra son nom célèbre, et non pas une carrière qu'aucune circonstance importante pour la patrie n'a signalée. C'est même une chose assez remarquable au milieu de cet *hosanna* chanté par une cohorte de vieilles femmes en l'honneur du génie de M. de Talleyrand. Demandez ce qu'il a jamais fait *pour* et même *contre* la France, quels sont les fameux traités qu'il

a imposés à l'étranger, quelles sont les provinces qu'il a gagnées pour la France... Il a été un homme d'esprit autant qu'homme de France, et il dit des mots qui sont toujours charmans [1]; mais quand on arrive au résultat, il n'y a toujours que cet esprit. C'est une belle toile peinte derrière laquelle il n'y a *rien* jusqu'au 30 mars... Le 30 mars il devient quelque chose *contre* la France; au moins il mérite le nom d'Achitophel!... Nous allons le suivre dans ces journées remarquables!...

Le danger devenait plus pressant de jour en jour... L'empereur apprenait à chaque instant de nouvelles défections... C'était un édifice dont la clef se détachant faisait crouler tout le reste. Les conscrits réfractaires et les mécontens, les mauvais sujets se multipliaient dans les départemens, et rendaient plus affreux encore les dangers amenés par les alliés... On ne pouvait plus recruter... on ne pouvait plus administrer... plus de contributions... plus d'argent!... ce mobile de TOUT dans ce monde!... Les provinces les plus fertiles étaient désolées par les réquisitions des ennemis et par les nôtres... Pas d'élan national!... et partout la dévastation et la mort!... Oh! quelle époque terrible! mon Dieu... quel souvenir!... Nos malheurs furent accrus à cette époque par Napoléon lui-même... Ce fut sa funeste méfiance de la po-

[1] Gens, diseurs de bons mots, mauvais esprits!
(*Pensées de* PASCAL.)

pulation de Paris. Il craignit de l'armer long-temps à l'avance, et quand vint le jour du péril, alors la perfidie s'empara des moyens de défense et les neutralisa. Trompé comme je l'ai dit à Saint-Dizier par ce corps de cavalerie de Wintzingerode qu'il prit pour l'avant-garde de l'armée, Napoléon désespéré, après l'avoir culbuté, de ne rien trouver derrière lui, vit qu'il avait été trahi ou abusé cruellement... Alors il voit la perte de Paris... la sienne !... celle de la France !... Il se décide à un mouvement rétrograde en arrière de la forêt de Fontainebleau...

Pendant ce temps, Paris était dans une désolation profonde... Quel serait son sort ?... Nous avions caché tout ce que nous pouvions cacher de précieux et nous nous dispositions à la fuite... mais de quel côté ?... Les Anglais arrivaient par la Guyenne... les Autrichiens par le Lyonnais, le Bourbonnais et la Bourgogne... La Champagne était le théâtre de la guerre, ainsi que l'Est et la Flandre !... Partout des flammes, des désastres, des ruines !... partout une terre trempée de sang... partout le malheur !!...

Enfin, le 28, après un conseil de régence tenu par l'impératrice, il fut décidé qu'elle quitterait Paris avec le roi de Rome !... Qui a pu ordonner cette mesure impolitique, et sans aucun bien pour l'impératrice elle-même ?... Les Anglais l'auraient-ils plus respectée que les Autrichiens, s'ils l'avaient rencontrée ?... Elle était à la fois notre

égide, et nous aurions été sa défense !... C'est encore un sujet bien mystérieux à traiter que le départ de l'impératrice et du roi de Rome !... Que Dieu pardonne à ceux qui devaient les défendre et qui ne l'ont pas fait !... Clarcke avait au dépôt central d'artillerie vingt mille fusils neufs !... et c'est avec des armes de chasse... des armes de rebut, de pacotille... que les Parisiens se sont défendus !...

L'impératrice partit donc pour Blois avec son fils, emmenant, comme escorte, 2,600 hommes d'élite, et nous laissant avec le roi Joseph et une garde nationale désarmée... Sans doute Napoléon avait ordonné ce départ... mais il fut abusé.. il est impossible que cela ne soit pas !... Marie-Louise fut suivie de tous les ministres, de tous les grands dignitaires, excepté M. de Talleyrand, de Savary, qui ne devait partir que le 30, et de Clarcke, qui, en sa qualité de ministre de la guerre, restait également jusqu'au 30. Les approches de Paris étaient défendues par le maréchal Marmont et le maréchal Mortier... le premier n'ayant avec lui que deux mille quatre cents hommes de bonnes troupes d'infanterie et huit cents chevaux. A cela il faut ajouter des troupes de toutes les armes, des vétérans, des volontaires, enfin des hommes pour faire nombre... Marmont défendait les hauteurs de Belle-ville et Romainville !... Que de souvenirs ce lieu devait lui rappeler ainsi qu'à tout ce qui était la bonne société de Paris ! C'était

à Romainville qu'était située cette jolie maison de madame de Montesson, léguée ensuite par elle à M. de Valence !... Lorsque nous y dînions, et que nous y passions de si charmantes soirées, qui nous aurait jamais prédit que l'ennemi viendrait un jour bombarder notre capitale de ces mêmes collines, sous les ombrages desquelles dansait si joyeusement l'habitant de Paris !!...

Le duc de Trévise fut chargé de sa défense depuis le canal jusqu'à la Seine, et Marmont depuis le canal jusqu'à la Marne... L'affaire s'engagea dans le bois même de Romainville !!...

Nous sommes maintenant à une époque toute palpitante d'intérêt... Chaque jour, chaque heure est d'une grande importance, et il faut s'y arrêter, Voici, par exemple, un fait immense dans ses conséquences et que je veux redresser, non-seulement parce que celui qu'il concerne est un de mes amis les plus chers, mais parce que l'équité le commande.

On a vu dans les journaux de l'époque où nous sommes arrivés un article infâme, qui portait avec lui toute une accusation indignement cruelle contre l'empereur. C'était l'ordre apporté, disait-on, à Paris, pour faire sauter la poudrière de Grenelle, par M. le comte de Girardin, alors premier aide-de-camp du prince de Neufchâtel.

M. de Girardin est plus qu'un homme supérieur et d'esprit... il est cela d'abord, et puis ensuite il est homme d'honneur et de cœur. J'ai

pour lui une sincère affection, une profonde estime qu'il mérite et dont la date est assez ancienne pour être assurée, mais tout cela n'existerait pas, que je dois comme *historienne* redresser les faits et présenter la vérité sous son vrai jour...

Non-seulement M. le comte Alexandre de Girardin n'a pas apporté l'ordre de faire sauter les poudrières, mais il avait apporté précisément celui tout contraire... qui était de dire au maréchal duc de Raguse, sur qui Napoléon croyait toujours pouvoir compter, d'emporter avec lui toutes les munitions qu'il pourrait trouver dans Paris et de les diriger sur Fontainebleau en rejoignant l'empereur... Et cette version est d'autant plus croyable que l'empereur manquait tout-à-fait de munitions. Voilà donc l'ordre que M. de Girardin apportait à Paris. Voilà pour l'histoire et pour la vérité, voyons maintenant quel motif a fait ainsi porter atteinte à une mission toute naturelle, et l'a transformée en un firman, donné dans une fête pour égorger une population tout entière.

M. de Talleyrand voyait son œuvre s'acheminer seule vers son accomplissement et tout concourir à ce que rien ne manquât à sa réussite... Cependant l'empereur était encore entouré d'un grand prestige !... il était toujours aimé ; enfin il fallait le rendre odieux aux Parisiens, comme l'avaient été à si juste titre, quatorze ans plus tôt, les bourreaux qui avaient ordonné la machine infer-

nale, et qui, froidement, pour la mort d'un seul homme, en condamnaient trois mille [1] !!... La mission de M. de Girardin parut à M. de Talleyrand ce qui pouvait être le plus propre à son dessein. Il transforma l'ordre... jeta sur le messager un voile odieux, parce qu'il était impossible que cela ne fût pas ainsi, et présentant aussitôt aux Parisiens épouvantés le spectacle de Paris bouleversé, leurs maisons s'écroulant, leurs enfans, leurs femmes écrasés sous les décombres, les Cosaques entrant à la lueur de l'incendie et complétant le désastre en pillant une ville rebelle qui avait voulu se défendre... Et puis, tout aussitôt, présentant l'autre revers du tableau, il fit voir l'empereur de Russie apparaissant comme un libérateur, un ange sauveur !!... C'était adroit !... mais l'adresse de Méphistophélès pâlit devant celle-ci !!... Il y a du monstre dans cette horrible combinaison !...

M. de Girardin, révolté comme il devait l'être de cette infâme accusation, fut chez M. de Talleyrand et lui *demanda raison* de cette sorte d'insulte faite à son caractère, que ses amis connaissent pour avoir été toujours beau et honorable...

1 On sait que le jour de la machine infernale le tonneau avait été placé à l'Opéra pour ne pas manquer le premier consul, auprès de la petite porte des ambassadeurs; la sentinelle refusa de laisser stationner le tonneau !... Sans cela toute la salle sautait en l'air !!...

et il eut avec lui *une explication aussi vive* qu'on peut l'avoir avec M. de Talleyrand. Il écouta d'abord sans répondre, ferma les yeux, sourit avec raillerie, et finit par dire à M. de Girardin :

— Vous êtes un enfant!... Comment pouvez-vous craindre qu'un homme de bon sens ajoute foi à une pareille stupidité!... Faire sauter Paris!.... c'est bon pour la masse!.... Mais les hommes raisonnables!... Allons donc, mon cher... ne parlons plus de cela...

Mais M. de Girardin, qui voulait en parler au contraire pour qu'on n'en parlât plus, insista de nouveau, et, n'en pouvant rien obtenir, s'en fut trouver celui qui était à la tête de la poudrière de Grenelle et lui parla avec la sévérité d'un homme d'honneur, d'un bon Français outragé... M. de L'Escours lui répondit avec moins d'esprit que M. de Talleyrand sans doute, mais avec tout autant d'impudence... Quelques jours après, M. de L'Escours reçut l'ordre de Sainte-Anne de Russie !

Voilà le fait tel qu'il s'est passé!... on voit qu'il est assez odieux pour prêter à beaucoup de commentaires.., ils sont terribles pour M. de Talleyrand... La trahison qui, par elle-même, est une si grande dégradation de l'espèce humaine, reçoit ici un complément d'horreur... Quand j'ai appris tous les détails de cette histoire, j'ai frémi!... eh quoi! c'est sur une tête qui renfermait de telles pensées que l'empereur mit par faveur une cou-

ronne de prince !! c'est sur la poitrine qui renfermait un cœur aussi traîtreusement perfide, qu'il a placé *toujours* comme faveur les décorations de l'univers... Il y en avait une qui y manquait, c'était le *tomawack* d'honneur d'une peuplade sauvage ! il aurait servi du moins à briser le front et la couronne du souverain devant lequel il s'inclina quatorze ans !... Ah ! cette époque est affreuse !... mon Dieu ! qu'il faut de courage pour l'écrire !... Et moi !... moi !... qui dans ce moment même était disgraciée par Napoléon !... moi, qui avais vu mon mari mourir pour sa cause, qui me trouvais entourée d'orphelins, je n'ai pas eu dans la pensée d'aller au fond d'un calice plein d'amertume chercher le plus amer encore pour le lui faire boire au moment de son agonie !... Qu'était cependant Napoléon pour M. de Talleyrand ? Son bienfaiteur, oui, son bienfaiteur... Les Bourbons ne devaient voir en lui qu'un prêtre apostat, un renégat de l'ordre nobiliaire, et un de ces émigrés qui, ne sachant ni ne voulant se battre, s'étaient sauvés par delà la frontière pour sauver leur tête, comme, dans ce même moment de 1814, M. de Talleyrand se réfugia dans une nouvelle trahison pour éviter Vincennes ou toute autre punition, si l'empereur était vainqueur... M. de Talleyrand est un peu de l'espèce à classer dans l'une des forces dont *Huyghens* découvrit les lois que Newton appliqua ensuite au monde physique pour le gouverner. Ces deux forces opposées se nom-

ment, je crois, *centripète* et *centrifuge*. La première appelle tous les corps en mouvement vers un centre commun; la seconde les en éloigne. Newton nous a démontré que de ces deux forces opposées naît l'harmonie de l'univers, leur puissance bien combinée produit l'accord, mais dès qu'elles sont isolées il n'est plus d'équilibre. Il existe une sorte de rapprochement peut-être dans la comparaison que l'on peut faire entre le corps social et l'organisation universelle... c'est une même théorie. Le point ou la force centrale est réprésenté par le patriotisme, c'est la force *centripète*, le patriotisme appelle vers le centre; d'autre part, la force centrifuge, l'égoïsme, éloigne de l'intérêt commun... Cette comparaison, si elle n'est pas juste à l'œil de tout le monde, peut au moins trouver en elle-même de quoi être fortement soutenue.

M. de Talleyrand est essentiellement égoïste; il l'est non-seulement comme homme public, mais comme homme privé. Ses affections sont toujours subordonnées à ses intérêts; il aime ses amis comme madame du Deffant aimait Pont de Veyle et le président Henault. C'est une habitude, une convenance; car il y trouve, je le répète, ou son amusement ou son intérêt... On m'objectera peut-être que nous aimons tous pour être aimés... Peut-être !... Il est des âmes, et il en est beaucoup, qui aiment sans savoir si elles trouveront de l'affection... Je pose même en fait

qu'on ne fait à cet égard aucune réflexion... les autres sont dans les exceptions... C'est là qu'il faut placer M. de Talleyrand. Un jour, il me souvient que M. de Montron se mit dans l'esprit de le faire passer pour *bon*. Ah, celui-là était trop fort ; M. de Montron avait beau avoir le talent de faire accepter des paradoxes pour des vérités, celui-là ne pouvait être admis. Il aurait plutôt fait adopter M. de Talleyrand comme bête par tout le monde ;... mais probablement que plus l'entreprise était difficile, et plus elle lui parut belle à mettre à fin. Je ne sais s'il a réussi près d'une autre ; quant à moi, je n'ai jamais pu croire que *lui-même* fût sincère... *bonté* et *M. de Talleyrand* ne peuvent faire alliance, c'est contre nature. La réputation d'égoïste, après tout, n'est pas si déplaisante, *leur espèce*, ou plutôt *leur famille*, pour parler comme un homme de prodigieusement d'esprit [1] qui, ainsi que moi, les regarde comme une chose hors de la nature humaine ; *leur espèce* reconnaît un chef qui en vaut bien un autre, et ce chef c'est Montaigne. Mais les égoïstes se vantent, ils ne sont que les perroquets de cet homme remarquable, et encore leur traduction est-elle infidèle... Celui qui a dit :

« Je l'aime, parce que c'est lui, parce que c'est moi, »

[1] Monsieur de Jouy.

... celui-là n'est ni un égoïste, ni par conséquent un méchant homme...

Il y a aussi une sorte d'égoïstes dont il faut classer la nature. Ce sont les égoïstes par excès de bonté. Le mot est bizarre en ce qu'il présente d'abord une contradiction, mais il est pourtant souvent exact... J'ai éprouvé moi-même le besoin de devenir *égoïste ;* mais je suis femme, je suis mère... je ne puis être égoïste... La jeunesse naturellement confiante, si elle reçoit en retour de sa bonté des déceptions de cœur, devient aussitôt méfiante et repliée sur elle-même...

J'ai entendu raconter, il y a bien long-temps, à M. de Jouy, qui racontait avec une telle grâce qu'on n'oubliait jamais ce qu'il disait, qu'il avait connu un homme qui vivait parfaitement en paix avec tout le monde, parce que jamais il n'acceptait ni ne rendait de service à personne. L'origine de cette retraite sur lui-même était une première déception cruelle. Il avait un ami qu'il aimait tendrement, cet ami se trouva dans une position très-fâcheuse dont il le tira en lui prêtant la plus grande partie de sa fortune ; une fois que l'autre eut l'argent, il fut ingrat, et le futur égoïste, qui était encore à l'école, fut contraint de se brouiller à jamais avec lui pour ravoir ce qu'il lui avait prêté... Quelques mois après, un autre ami prend querelle avec un officier du même régiment ; il prend pour témoin l'*homme à l'école*. Celui-ci en voulant arranger l'affaire s'en fait

deux !... il est blessé dangereusement, est forcé de fuir, de se cacher, et demeure dans une sorte d'exil après avoir passé trois mois dans son lit... Une trahison de cœur vint compléter son instruction ; ce qui le rendit tellement hostile envers le monde entier qu'il regarda autour de lui et se fit un cercle qui n'avait, disait-il, que dix pieds de diamètre. Il devint égoïste au point de ne pas écouter les demandes de son frère même pour lui sauver la vie.

Eh ! bien, cet homme était bon cependant... Dieu l'avait créé dans un de ses momens de miséricorde, et le malheureux a repoussé loin de lui le bonheur, parce que les bords de la coupe étaient frottés d'absynthe ; qui sait comment eût été le reste du breuvage ? Il y a dans le mystère de notre vie des profondeurs immenses ; ce n'est qu'après les avoir fouillées qu'il faut dire : J'étais né pour être malheureux [1] !... Le bonheur nous attend quelquefois aux frontières de la vie... Eh bien, un jour d'entier, de complet bonheur, d'ivresse de l'âme, un jour de ces joies du cœur que rien ne révèle, que rien n'apprend et qu'il faut connaître, une seule journée ineffable ôte le droit de se plaindre de toute une vie de malheur.

[1] Le mot de Fontenelle est affreux. On n'est vraiment heureux, disait-il, qu'avec un mauvais cœur et un bon estomac ! Il y a là-dedans toute la méchanceté et le repoussant comme dégoût d'une nature abrutie et grossière !!...

Comme cette fable d'Arnault est charmante et peint bien l'égoïste !.. Il me faut la rapporter ici après avoir parlé du vice le plus odieux de notre nature.

Sans amis comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison,
En sortir suivant la saison
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

J'ai parlé dans ce même volume, à propos de la mort de Bernardin de Saint-Pierre, de plusieurs choses assez intéressantes que je connaissais de lui. En voici une assez singulière, que je ne puis m'empêcher de citer à propos des égoïstes, devenus tels par l'injustice du sort. Les personnes qui ont connu Bernardin de Saint-Pierre doivent se la rappeler, car il la racontait souvent.

Étant fort jeune, c'est-à-dire ayant peut-être

dix ans, il trouva dans un champ, dans une rue, sur un chemin, je ne sais où, un malheureux chat qu'on avait probablement surpris en flagrant délit, et dont quelque fermière ou quelque cuisinière avait fait justice. La pauvre bête était étendue, toute sanglante, respirant à peine, et cela était assez simple, car elle était traversée de part en part, et allait mourir. Le petit Bernardin avait déjà cette bonté instinctive qui, plus tard, le fit connaître pour l'homme le plus excellent ; il prit la bête mourante, qui faisait des miaulemens désespérés, et l'emportant chez son père il demanda la permission de la soigner, lui donna les soins les plus assidus, et fit si bien que le pauvre chat revit de nouveau les gouttières, sur lesquelles il fut se promener croquant et poursuivant les souris et les rats... Mais une particularité singulière, c'est que rien ne put le faire rentrer dans la société des hommes. Le souvenir de son *assassinat* les lui avait fait prendre en horreur, et il entrait dans une colère dangereuse aussitôt qu'on voulait l'approcher. Plusieurs accidens assez graves donnèrent à cet égard la mesure de l'hostilité dans laquelle il *vivrait désormais avec la société*. Mais la suite de cette anecdote est bizarre... Bernardin était à la campagne lorsque le chat eut fini sa convalescence. Il ne fut donc pas témoin de ses fureurs contre les personnes de la maison. A son retour, et lorsqu'il les apprit, il fut inquiet de l'accueil que lui ferait son chat ; mais bien

loin de se montrer méchant, le chat s'en vint à lui avec le grondement sourd qui rappelle plus faiblement celui du tigre dans ses caresses et dans ses joies... Il s'en vint auprès de son sauveur... le regarda avec tendresse, se vint frotter à lui, et lui raconta dans ses plus doux miaulemens qu'il était reconnaissant et l'aimait !... Aussi Bernardin de Saint-Pierre défendait toute l'espèce des chats, parce que celui-là avait été reconnaissant et aimant, et qu'il y avait à cela d'autant plus de mérite, qu'il connaissait bien le bon et le mauvais de l'homme.

Toutes les fois que Bernardin de Saint-Pierre parlait de cette aventure il avait les yeux humides.

Quoique nous n'ayons pas quitté le domaine de M. de Talleyrand, nous nous sommes éloignés de lui... Mais il nous y faut revenir, et cela par la force toute naturelle des événemens qui nous y ramènent.

L'impératrice une fois partie de Paris avec le roi de Rome, le champ restait entièrement libre à ceux qui voulaient y combattre pour quelque drapeau que ce fût... M. de Talleyrand n'a pas arboré le drapeau tricolore, parce que pour une révolte, une révolution, il faut un drapeau tout différent de celui qui existe... Et puis, qui aurait-on nommé avec le drapeau révolutionnaire? Le roi de Rome?... Mais il était le fils de l'Empereur, et M. de Talleyrand, s'il ne sait pas aimer, sait

trop bien haïr pour faire une blessure imparfaite, et elle l'eût été pour l'Empereur, en plaçant son fils sur son trône... La république? M. de Talleyrand, s'il ne sait pas être fidèle à un gouvernement, sait au moins choisir celui qui, par sa faiblesse, peut lui présenter le plus de chances pour y être le maître. Il vit donc dans la restauration un moyen tout à la fois de vengeance, et de satisfaire son ambition. Il s'est trompé dans la seconde espérance, mais ce n'est nullement de sa faute, il devait y croire... Louis XVIII n'était pas facile à deviner...

Le cardinal Maury, qui connaissait, à ce qu'il paraît, beaucoup mieux Louis XVIII que M. de Talleyrand, me dit quelques jours avant la consommation de toutes choses :

L'évêque d'Autun [1] se trompe lourdement !... il verra !... il verra !... Monsieur est plus matois qu'aucun homme de France !... Il lui a sûrement beaucoup promis... mais, quoi qu'il ait pu dire, je réponds qu'il ne lui tiendra pas parole...

— Pourquoi cela ? lui dis-je.

— Oh pourquoi ? pourquoi ?... parce que Mon-

[1] Le cardinal Maury n'appelait M. de Talleyrand que *l'évêque d'Autun*, lorsqu'il était dans l'intimité. J'ai déjà dit, je crois, qu'il était de mes amis, et de mes amis les plus dévoués. Pendant huit ans je l'ai vu tous les jours, et je n'ai cessé de le voir qu'à son départ de France pour l'Italie, et à cette époque, je demeurai en grande et régulière correspondance avec lui.

sieur a l'habitude de mentir au prochain, et qui plus est, à sa conscience... Parlez de l'histoire de Favras à ceux qui la connaissent comme moi!... Parlez-en à Millin, qui était son ami, quoique beaucoup plus jeune que lui.

— Monsieur a tenu dans cette affaire de Favras une bien singulière conduite. Il y a ici un homme qui pourrait bien jeter de grandes lumières sur cela... Mais comment lui faire donner les papiers de son père? Il en est un autre aussi, que j'ai perdu de vue, un homme qui était à la fois ami intime de Mirabeau, et qui fut après celui de David!... Je ne sais ce qu'il est devenu. Il était ami intime aussi de Dumouriez... Cet homme, qui fut ministre un moment, est Bonnecarrère... L'avez-vous connu?

— Jamais!... Je connais son nom, mais lui, pas du tout [1]... Quel est l'autre individu?

— Oh! pour celui-là, vous l'avez dû connaître, très-particulièrement même : c'est M. Talon, le fils de l'avocat-général... Il était en Espagne avec son cousin, le général Sainte-Croix, qui était votre ami... Eh bien! M. Talon doit posséder les papiers de son père. Or, dans ces papiers il doit y avoir

[1] Depuis, je l'ai vu fort souvent, et j'ai même été fort bien avec lui à Versailles. C'était un homme de beaucoup d'esprit. J'en parlerai longuement dans un ouvrage qui paraîtra cette année même et par livraisons : c'est l'histoire de la restauration. C'est une suite des Mémoires. La première livraison paraîtra le 1er juin.

une déclaration de M. de Favras, faite la veille de sa mort à M. Talon, avocat-général, qui dut la la recevoir, et qui en effet la reçut. Cette pièce est terrible comme accusation. Qu'est-elle devenue?

— Je réponds de son existence, poursuivit le cardinal avec une assurance positive et qui n'était pas feinte. Connaissez-vous M. Talon ? me dit-il après un assez long silence.

— Je le connais pour l'avoir aperçu de loin à la promenade en Espagne, lui répondis-je ; mais après cela, pas du tout. Il était fort sauvage, et ne venait jamais chez le général en chef avec son général, ou bien c'était dans un grand dîner, et je ne lui parlais jamais, ni lui à moi... Pourquoi cette question? avez-vous affaire à lui, monseigneur ?

— Oh! c'est une pensée qui me passait au travers du cerveau... N'a-t-il pas une sœur, ce monsieur Talon ?

— Sans doute, et charmante encore. Elle est mariée à un homme bizarre, M. du Cayla, ils sont presque séparés... Mais qu'est-ce donc que votre éminence veut faire de toute cette famille?

Pendant que je lui parlais, le cardinal s'était approché de ma table et il écrivait... quoi ?... je n'en sais rien. Il écrivit une page entière, la relut deux fois, me fit quelques questions sur madame du Cayla, et d'après un mot que j'ajoutai sur Millin, en disant qu'il la connaissait beaucoup par ses entourages, il se hâta de rentrer dans le salon,

où Millin se trouvait, comme toujours, établi ; car il était et demeura jusqu'à sa mort le plus fidèle et le plus habitué de mes amis. Dès que le cardinal l'aperçut, il fut à lui, le prit par le bras et l'emmena dans le billard où ils causèrent vivement pendant une heure.

Que voulait faire le cardinal de tout ce qu'il me demandait sur la famille Talon ? Voilà ce que je n'ai jamais pu savoir par lui, mais ce que j'ai pu présumer, lorsque plus tard les événemens se sont succédé, au grand étonnement de chacun, pour madame du Cayla. J'expliquerai cela dans le volume suivant.

CHAPITRE XI.

Attaque de Paris le 30 mars. — Madame de Rémusat chez le préfet de police. — MM. de Rovigo, de Talleyrand et de Bourrienne. — Mystification. — Inquiétude. — J'écris au duc de Raguse. — Réponse. — Conseils. — Préliminaires de la capitulation de Paris. — Opinion sur la conduite de Marmont aux affaires d'Essone et de Paris. — Article 5 de la capitulation. — Dignité. — M. Tourton au quartier-général ennemi. — M. de Schwartzenberg. — Amour de la patrie!... — Souvenir de Saragosse et de Moscou. — La garde nationale conservera ses armes. — L'école polytechnique et les invalides oubliés. — Lettre du général Dessoles.

Le jour de l'attaque, le 30 mars enfin, il y avait, comme je l'ai dit, une terreur universelle qui rendait l'intérieur de chaque maison comme un lieu de deuil et de désespoir. Cependant la stupeur ne régnait pas également partout; une foule d'intérêts privés s'éveillaient aux feux mourans du soleil de l'empire. Il y avait une sorte de vertige qui donnait l'idée d'une ville frappée de la malédiction de Dieu.

Le duc de Rovigo avait reçu l'ordre de ne pas

partir de Paris avant le prince de Bénévent. Étrange façon d'agir? et qui pourrait répondre à ceux qui prétendent que l'empereur ne respectait aucune liberté humaine et sociale lorsqu'il s'agissait de son intérêt. Cependant M. de Talleyrand demeura libre de partir, et c'était plutôt le ministre de l'empereur qui *était captif*, puisque son départ était subordonné à celui de prince de Bénévent.

Mais il n'y songeait pas vraiment; et quitter Paris ne lui convenait en aucune façon dans un pareil moment. Il fallait donc trouver un moyen, et voici quel fut celui auquel on s'arrêta. Je ne sais pourquoi M. le duc de Rovigo ne l'a pas raconté tel qu'il s'est passé; peut-être a-t-il voulu déguiser sous le silence l'espèce de mystification qui lui fut imposée.

Il restait toujours *là* sans faire mine de quitter Paris, et ce n'était pas ce que voulait le parti qui déjà préparait ses petits drapeaux blancs. Il fallait que M. le duc de Rovigo s'en allât. Il était dévoué à l'empereur, et l'était réellement, c'est une justice à lui rendre; et si j'ai été sévère envers lui pour autre chose, je suis juste en ceci. Il fallait donc qu'il partît; mais il fallait aussi *que l'autre* demeurât... Voici ce qu'*une femme*, mais une femme de beaucoup d'esprit, imagina et fit exécuter.

La journée s'avançait, lorsque madame de Rémusat arriva à la préfecture de police. On sait

qu'elle était intimement liée avec M. Étienne Pasquier, alors préfet de police.

— Mon cher baron, lui dit-elle en entrant dans son cabinet, il faut absolument que vous me rendiez un service.

— En quoi le puis-je?

— Il faut que M. de Talleyrand ne quitte pas Paris !

Quelque accoutumé que soit M. Pasquier aux choses extraordinaires en fait de révolutions, d'opinions et de partis, il ne put s'empêcher de faire un mouvement très-significatif en écoutant madame de Rémusat... Il fut quelque temps sans répondre.

— Mais, lui dit-il enfin, que puis-je à cela?... M. de Talleyrand doit quitter Paris, comme tous les grands dignitaires... Que voulez-vous faire contre un ordre de l'empereur?... car enfin il l'est encore, et pourrait bien être ici demain!...

Madame de Rémusat leva les épaules avec autant de mépris que si l'esprit de Beningsen, de Wellington et de Rostopchin eût été tout en elle.

— Allons donc! lui dit-elle, n'allez-vous pas aussi être de ceux qui croient qu'il va faire des miracles comme ceux de Jésus-Christ?... Il n'a plus d'armée... il n'a plus d'empire... et ce n'est pas ici comme dans Médée, où le : *Moi et c'est assez*... suffit pour être sublime. Dès qu'il n'y a plus que lui, il n'y a plus de prestige.

M. le baron Pasquier secoua lentement la tête...

Ce n'était pas assez non plus pour lui que de lui dire simplement que l'empereur était isolé de la nation... Il était préfet de police, et savait mieux qu'un autre les sentimens du peuple.

— Ce n'est pas de cela qu'il est question, dit M. Pasquier... il est question d'une chose qui ne peut se faire. Car enfin comment agir dans le sens où vous le désirez?... Où est M. de Talleyrand?

— A votre porte, dans ma voiture.

— Votre mari n'est-il pas à la barrière du Maine avec sa compagnie?

— Oui.

— Eh bien! je crois que voilà le seul moyen de retenir M. de Talleyrand à Paris. Il faut qu'il parte dans sa voiture, avec sa livrée, avec tout l'appareil qui constate qu'il part enfin, et puis, lorsqu'il sera arrivé à la barrière, votre mari fera ce qui conviendra pour le retenir. Au reste, il est fort inutile que je paraisse en tout cela! Voilà mes instructions... suivez-les.

Madame de Rémusat se fit répéter ce qu'elle avait à faire; elle descendit du cabinet du préfet parfaitement au fait. M. de Bourrienne, qui alors avait déjà la volonté de nuire à son bienfaiteur en tout ce qu'il pourrait de mieux, fut ici d'une grande utilité. Ce fut lui qui organisa les scènes du plan donné par M. le préfet de police, et tout se passa dans un ordre parfait. Les acteurs étaient bons, et, pour dire la vérité, le public un peu

simple de prendre ainsi pour acte de foi ce qu'on lui donnait, lui qui avait tant de fois fait jouer les fils des polichinelles qui avaient alors la parole et l'action ! — Le public, c'était pour ce jour-là M. le duc de Rovigo, les polichinelles M. de Bourrienne, madame de Rémusat et M. de Talleyrand.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que M. le duc de Rovigo eut appris par ses espions que le prince de Bénévent avait quitté son hôtel, il abandonna le sien et quitta Paris sans plus ample informé et sans savoir si l'ennemi n'usait pas de quelque ruse infernale à son habitude. — Je lui en demande bien pardon; mais c'est une conduite plus que maladroite — elle est stupide.

Quand M. de Talleyrand apprit que M. le duc de Rovigo lui laissait ainsi le champ libre; il ne dit rien ; mais il sourit avec cette expression froidement railleuse qui est fort en usage à la physionomie de M. de Talleyrand. — Il revint à Paris, et fit alors tout ce que vous savez aussi bien que moi. — Il se mit ouvertement en guerre avec le parti qui tombait ; s'unit bravement avec le parti qui triomphait, et tout cela avec l'apparence du droit, et sans autre motif de cette haine et de cet amour, que la chute de l'un et l'arrivée de l'autre. — Il faut, au reste, qu'il y ait une grande attraction dans la nature de M. de Talleyrand pour toutes les arrivées au pouvoir et une aussi grande répulsion pour les départs de ce même pouvoir ;

du moins avons-nous vu cela au 18 brumaire en 1814 et en 1830.

Voilà comment M. de Talleyrand demeura dans Paris lorsque tout le gouvernement avait été rejoindre l'impératrice à Blois. — Le pauvre duc de Rovigo avait été si mal servi par ses espions, qu'ils lui mentaient, et la relation qu'il eut et qui se voit dans ses Mémoires n'est pas bonne. L'histoire de M. de Talleyrand est telle que je viens de la raconter. — Il y a encore bien des acteurs vivans. — Elle pourra peut-être leur déplaire; mais il ne pourront *que nier*, sans me prouver que je ne dis pas vrai.

Pendant que tout cela se pasait, nous étions tous dans une mortelle inquiétude, ainsi que je l'ai dit plus haut. J'avais mis tous mes diamans autour de moi, dans une ceinture que j'avais sur mon corset : et d'autres bijoux précieux, comme mes perles, qui étaient d'une grande beauté, étaient confiés de la même manière à mademoiselle Poidevin, la gouvernante de mes filles.... Mes pauvres enfans ne comprenaient pas le danger que nous pouvions courir dans quelques heures... Mais moi... je souffrais pour eux, et cette souffrance me brisait le cœur... Souffrir pour soi c'est beaucoup; mais souffrir pour ceux qu'on aime, comme on aime ses enfans !... oh ! c'est une horrible douleur !!...

Vers le soir, mon salon se remplit, non-seulement de beaucoup de personnes indifférentes ve-

nant y chercher des nouvelles ; mais de mes amis... Madame Juste de Noailles y vint aussi. — Elle était fort troublée, quoique rassurée sur le sort des siens. En cas de retour des Bourbons, les Noailles étaient toujours bien en mesure, et en cela ils faisaient à merveille. Mais son mari était au quartier-général de l'empereur Alexandre, et elle était assez tourmentée de savoir ce que tout cela allait enfin devenir. — Quant à moi, j'étais vraiment malheureuse !... Je ne voyais que désastres !... J'avais une connaissance plus intime de ce qui se passait, et véritablement je voyais un abîme, car l'empereur était alors lui-même dans une position à ne rassurer personne... Enfin, lorsque j'entendis sonner onze heures, lorsque je vis que la nuit allait commencer et nous conduire au jour, sans que j'eusse devant moi un parti arrêté, je me décidai à écrire au duc de Raguse... L'amitié qui l'avait toujours uni au duc d'Abrantès était pour moi un motif de compter sur lui, et je pouvais au moins être certaine d'être bien dirigée dans ce que j'aurais à entreprendre pour me mettre en sûreté... Je lui écrivis donc pour lui dire qu'étant *seule* dans ma maison, avec mes quatre jeunes enfans, j'étais dans une perplexité d'autant plus grande, que je ne savais quel était le meilleur parti, de rester ou de m'en aller... J'envoyai ma lettre rue de Paradis, faubourg Poissonnière, à l'hôtel de Raguse, où le maréchal était dans ce moment occupé à rédiger la capitulation

ou plutôt à en recevoir les conditions. Quelque occupé qu'il fût, je lui dois cette justice, qu'il me répondit aussitôt qu'il eut un moment de liberté : voici sa lettre, que j'ai conservée.

« Je vous remercie, madame la duchesse, de la preuve de confiance que vous me donnez, je ne la tromperai pas... Et si vous voulez vous en rapporter à moi, je vous donnerai le conseil de ne pas quitter Paris, qui sera certainement demain le lieu le plus tranquille à vingt lieues à la ronde... Après avoir fait pour l'honneur des armes françaises et pour celui de la nation tout ce qui était en mon pouvoir, je suis forcé de signer une capitulation qui laisse entrer demain les troupes étrangères dans notre capitale !... Tous mes efforts ont été vains ; j'ai dû céder au nombre, quelque douleur que j'en aie éprouvée ; mais je devais aussi épargner le sang des soldats qui m'étaient confiés. Je n'ai pas pu faire autrement que je n'ai fait, et j'espère que mon pays me jugera comme je dois l'être. Ma conscience attend cette justice de lui.... »

Je reçus cette lettre à deux heures du matin ; je la lus aux personnes qui étaient chez moi, et elle nous confirma dans la pensée de ne pas quitter Paris... mais en même temps elle répandit une consternation vraiment profonde parmi nous. Une capitulation !... nous !... capituler !... et sous les barrières de Paris encore !...

— Mais, s'écria Millin, qui se mourait de peur, pourquoi donc la duchesse de Raguse est-elle partie

pour Fontainebleau, si la résidence de Paris est si sûre ?... Il me semble qu'avant d'indiquer aux autres d'y demeurer, le maréchal pouvait prêcher d'exemple en y faisant rester sa femme.

— Et qui vous dit qu'il ne le lui a pas conseillé ? dit madame de Brun..... son départ me le ferait croire. Elle fait toujours le contraire de ce qu'il lui dit...

Ce mot me fut redit quelques jours après ; j'étais trop accablée dans ce moment pour l'entendre... D'après ce que m'écrivait le maréchal, je ne pris aucune détermination pour quitter Paris ; mais je n'en demeurai pas moins fort inquiète.

Pendant que nous attendions avec anxiété quel serait notre sort, car ce que me disait Marmont n'était pas positif, il se passait une scène bien étrange dans cette maison de la rue de Paradis, où il venait de signer la capitulation de Paris. J'en ai eu les détails de la source première, sans qu'ils aient été altérés...

Je rappellerai en quelques mots, pour arriver plus clairement à ce que je vais raconter, que l'armée alliée s'était approchée de Paris, par la route de Meaux ; les hauteurs de Montmartre, de Belleville et de Saint-Chaumont avaient été garnies d'artillerie. Mais c'était une mesure insuffisante... Ces hauteurs furent attaquées le 30 mars, à six heures et demie du matin... Le feu continua avec une grande vivacité, jusqu'à trois heures et demie... Dès le matin, vers onze heures, le roi

Joseph avait envoyé au maréchal l'ordre *de capituler*... Et puis il était parti. Le maréchal, qui depuis eut un moment malheureux à Essone, ne fut nullement traître à l'affaire de Paris[1]... Il avait commencé avec huit mille hommes, contre quarante-cinq mille; il ne lui restait à trois heures qu'une poignée d'hommes d'autant plus intéressans, qu'ils étaient déterminés à mourir sans résultat... Il dut donc capituler; ce n'est donc pas de cette mesure que je le blâme... Il ne pouvait pas faire autrement; mais il pouvait exécuter cette mesure d'une tout autre manière... Voilà le reproche que Paris doit lui faire.

On sait comment se conduisit la garde nationale dans cette journée du 30 mars... L'Ecole polytechnique fut également un exemple de bravoure et de loyauté nationale... Ces deux corps devaient donc s'attendre à recevoir une récompense, au moins morale, dans l'intention de s'occuper d'eux, ce qui fut omis. Cela n'est pas bien au duc de Raguse. Avec la même franchise que je mettrai à le défendre, j'en apporterai à redresser ses torts...

Le maréchal Moncey, ce Nestor de notre armée, ce modèle de loyauté chevaleresque, cet homme que nous estimions tous, avait encore acquis de nouveaux titres à cette estime de ses concitoyens dans la journée du 30 mars... Vers le soir, excédé

[1] Il ne le fut pas non plus à Essone; mais la détermination qu'il prit a perdu l'empereur et la France.

de fatigue, il se retira chez lui après la cessation du feu, et il allait prendre un peu de repos, lorsqu'un message du maréchal Marmont le pria de passer chez lui. Le maréchal Moncey était souffrant, fatigué, et peut-être cette fatigue et cette souffrance se rappelèrent-elles toutes deux, avant le maréchal lui-même, que le duc de Raguse était bien plus jeune que lui comme homme, comme général et comme maréchal [1]. Du reste, je ne fais ici que *présumer*, je n'ai aucune raison pour *affirmer*... En conséquence, il pria M. Tourton, son chef d'état-major, d'aller avec M. le colonel Allent, aujourd'hui conseiller d'État, chez le maréchal de Raguse, pour savoir ce qu'il voulait de lui... M. Tourton était excédé de fatigue; depuis plusieurs jours il ne s'était ni couché ni déshabillé, car son activité avait été sans seconde... il s'était battu toute la journée du 30, et certes à onze heures du soir il avait plus envie de s'aller coucher que de courir au fond du faubourg Poissonnière;

1 On sait que, lors du couronnement, au moment où l'empereur fit sa vraie noblesse, ses vingt-quatre grands officiers d'empire, Marmont n'en fut pas. Il ne fut maréchal qu'à Wagram, et colonel-général qu'en 1805... L'empereur était mécontent de lui... Ce fut un grand chagrin pour Junot, parce qu'ils avaient tous deux fait la même route, et tous deux étaient presque partis du même point. Cependant, Junot n'était que simple grenadier en 1792, et il était grand-officier de l'empire comme colonel-général des hussards en 1804, lors du couronnement.

mais l'intérêt général pouvait se rattacher à cette demande du duc de Raguse, et M. Tourton n'hésita pas un instant à faire ce que lui demandait le maréchal Moncey, et il se rendit chez le duc de Raguse avec le colonel Allent.

Le maréchal Marmont s'occupait alors de rédiger les articles de la capitulation qui fut signée à deux heures du matin, dans la nuit du 30 au 31, par les colonels Denys et Fabvier [1], au nom des maréchaux Mortier et Marmont... Il écouta ce que M. Tourton lui dit de la fatigue du maréchal Moncey avec son flegme habituel, et il l'invita à écouter les articles de la capitulation qu'il venait de conclure.

En écoutant *la capitulation de Paris,* M. Tourton devait s'attendre à voir les intérêts de ses habitans, de ses monumens, de la garde nationale, respectés et garantis ; bien loin de là, il n'était question d'aucun monument ; et quant à la garde nationale, il était dit au contraire qu'elle serait *licenciée et désarmée.* (Article 5.)

— Monsieur le maréchal, dit M. Tourton avec beaucoup de sang-froid, mais aussi beaucoup de fermeté, je ne signerai pas une pareille chose et je ne me chargerai pas non plus de la porter à M. le maréchal Moncey.

[1] Le baron Fabvier était colonel et attaché à l'état-major du duc de Raguse ; le colonel Denys était son premier aide-de-camp.

— Mais, monsieur, dit avec hauteur le duc de Raguse, il n'est besoin d'aucune ratification.

— Je vous demande pardon, monsieur le maréchal; la ratification du général commandant en chef la garde nationale est d'une absolue nécessité dès qu'il est question d'elle... La garde nationale n'est point sous vos ordres, monsieur le duc.

M. Tourton avait complétement raison... Le duc de Raguse le sentit, ainsi que les officiers russes qui étaient dans la chambre...

— Que faire ?... dirent-ils.

— Rédiger une autre capitulation, dit M. Tourton...

— Je n'en ai pas le pouvoir, dit l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre.

M. Tourton a de la résolution et beaucoup de promptitude de pensée... Il s'avança vers l'aide-de-camp de l'empereur de Russie.

— Monsieur, lui dit-il, me donnez-vous toute garantie pour ma personne, ainsi que pour M. Alexandre Delaborde et M. Allent, si je vais au quartier-général ennemi?... Je demande sûreté jusqu'à sept heures du matin...

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit l'officier russe en posant la main sur sa poitrine.

M. Tourton n'attendit pas un moment de plus, il descendit rapidement l'escalier avec M. Allent, et se rendit sur-le-champ chez le maréchal Moncey, qui approuva sa conduite et lui

donna les plus amples pouvoirs pour traiter avec l'ennemi.

M. Tourton partit avec MM. Delaborde et Allent et fut d'abord trouver le prince de Schwartzenberg, en sa qualité de généralissime des armées alliées... Le prince lui dit, avec politesse, mais avec un air déterminé, qu'il était trop tard pour revenir sur *une chose convenue*.

— Il n'est jamais trop tard, prince, pour rectifier une erreur... C'en était une grossière de M. le duc de Raguse de croire qu'il avait quelque autorité sur la garde nationale ; ses chefs ne consentiraient pas à son déshonneur, quand sa conduite mérite une couronne civique...

— C'est fâcheux peut-être, répondit le prince de Schwartzenberg, mais ce *qui est fait, est fait !*...

— Non, mon général, s'écria M. Tourton, ce *qui est fait, n'est pas fait !*... Et je pourrai vous le prouver avant quelques heures. Que le maréchal Marmont capitule pour ses troupes, il en est le maître; quant à nous, si nous n'obtenons pas des conditions honorables, nous prouverons que Saragosse et Moscou ne sont pas les seules villes qui aient de l'énergie et l'amour de la patrie au cœur!... Il ne faut pas si long-temps pour faire chauffer des tonnes d'huile et porter des pavés dans nos greniers...

Le général ennemi parut frappé... mais il ne dit rien...

— Je ne puis rien changer à ce qui a été fait, répondit-il enfin ; mais l'empereur Alexandre est ici même à Bondy... Que n'allez-vous le trouver ?...

— C'était tout ce que voulait M. Tourton... Il se rendit au château de Bondy, où se trouvait l'empereur de Russie et demanda à le voir... Aussitôt accourut M. de Nesselrode... M. Tourton lui expliqua la cause de sa venue, et demanda, pour tout résumer, à voir l'empereur..

Je dirai, pour ne pas faire de répétition inutile, que lorsque M. Tourton rentra dans Paris, il était porteur d'une capitulation qui portait :

« Que la garde nationale demeurait non-seulement armée comme elle l'était, mais qu'il lui serait distribué quatre mille fusils [1] pour *armer ceux qui ne l'étaient pas*... » C'est une pensée donnant un texte bien profond que celle qui naît de cette dernière clause !... Les ministres de Napoléon laissent aller au combat la garde nationale avec des armes de chasse ou de rebut... et c'est l'ennemi qui lui donne ces mêmes armes qu'on lui avait refusées et avec lesquelles peut-être elle l'eût repoussé de nos murailles... Et l'on veut qu'il n'y ait eu aucune trahison !!... Non, non !... trahison !... mille fois trahison !...

[1] En allant prendre les 4,000 fusils, M. Tourton en prit 12,000, tant il mit d'adresse dans sa mission.

Ce n'est pas tout... la gendarmerie de Paris, cette troupe d'élite, que le duc de Rovigo aimait tant!... avait été également comprise, par l'article 6, dans l'anathème prononcé sur la garde nationale... M. Tourton lui fit rendre son service comme à la garde nationale. Comme à elle aussi, ses armes lui furent rendues sous la garantie des chefs de la garde nationale.

L'École polytechnique, dont les élèves avaient eu une si admirable conduite, avait été *oubliée!*... les invalides l'avaient été également... Les militaires blessés qui, d'après l'article 7 de la capitulation du duc de Raguse, devaient être *prisonniers de guerre*, furent libres... Le logement des gens de guerre, en ce qui concernait les soldats, fut limité aux casernes [1]... Les monumens publics, les tableaux, les statues, furent placés sous la protection immédiate des habitans de Paris, et la garde nationale fut chargée de faire le service des portes de Paris et des barrières, conjointement avec les troupes étrangères, durant les premiers jours seulement... Plus tard, elle fut seule chargée de ce soin.

La noble conduite de M. Tourton n'est pas assez connue des Parisiens, à ce que je crois... Cette conduite est vraiment admirable... Quant à moi, je suis plus fière d'avoir à raconter cela d'un de mes compatriotes, que l'histoire de l'in-

1 Cette clause ne fut pas toujours observée.

cendie de Moscou... Au reste, je n'y mets aucune prévention, ni partialité, voilà l'opinion qu'en avait dès lors M. le général Dessoles, dont le caractère noble, chevaleresque même est apprécié par ses amis, comme par tous ceux qui le connaissent... Le général Dessoles écrivait en 1816 :

« J'ai été mieux que personne à porté de connaître les services que M. Tourton a rendus à la chose publique, avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge...

» M. Tourton, en 1814, contribua en grande partie à la capitulation de Paris, et par là, à sauver des malheurs de la guerre l'immense population de cette capitale; en 1815, il a eu une grande influence sur les déterminations qui ont préparé l'entrée du roi sans trouble et sans tumulte... Enfin, M. Tourton est peut-être celui à qui l'on doit la conservation de Vicennes et des immenses munitions dont ce château était le dépôt. »

J'ai transmis cette opinion de M. le général Dessoles, comme une preuve d'impartialité de ma part en parlant de M. Tourton... je ne suis que juste.

Dans ses Mémoires, le duc de Rovigo accuse M. Tourton du fait de la fausse arrestation de M. Talleyrand, que j'ai racontée plus haut. M. Tourton était occupé tout autrement, comme on le voit... Au reste, à mon opinion sur sa conduite, toujours belle et honorable pendant tout

le temps où il fut chef d'état-major de la garde nationale, il faut y ajouter également l'opinion du maréchal Masséna, du général Durosnel, brave et loyal homme s'il en fut jamais, et celle enfin de son chef, du maréchal Moncey, qui sur sa tête vénérable doit compter les couronnes de l'homme de bien comme celles du soldat français...

CHAPITRE XII.

L'empereur à Fontainebleau. — Projets mal secondés. — Accueil que font les Parisiens aux troupes alliées. — Quelles personnes allèrent au-devant d'elles. — Comparaison. — 92. — Ma conduite à cette époque. — L'empereur Alexandre. — Les girouettes. — Journalisme de ce temps. — Le magasin à poudre de la plaine de Grenelle. — Mathieu Laensberg. — Le sénat. — M. de Talleyrand — Antécédens de l'abbé de Talleyrand de Périgord. — Anecdotes. — La béquille. — Exil. — Architophel et Absalon. — Ce que n'aime pas M. de Talleyrand. — Les *plats* de Napoléon au sénat. — Gouvernement provisoire. — Décret de déchéance. — Honte et infamie! — *Charmante Gabrielle...* — *Vive Henri IV...* — M. de Jaucourt. — M. D'Alberg. — *Buonaparte.* — Fallacieuses promesses. — Noms des sénateurs présens à la séance du 2 avril 1814.

J'ai dit, je crois, que l'empereur Napoléon était venu *jusqu'à la Cour de France;* ce fut là seulement qu'il apprit la capitulation de Paris... il tourna bride aussitôt et s'en fut à Fontainebleau... Le duc de Raguse s'était replié sur Essone; il fut voir celui qu'aucune considération n'aurait dû lui faire abandonner, et il apprit de lui que son

intention était de se retrancher, et de là, de ce camp fortifié, de demander, peut-être même dicter des conditions... Ce projet était beau et digne de son âme. Je reçus une lettre de Fontainebleau qui me donnait ces détails avec une vérité touchante.

Que faisait Paris pendant ce temps-là?... il recevait les alliés... Et ce qui n'est pas à la gloire de la première ville du monde, on les recevait avec une tranquillité qui était presque un accueil. Cependant on se tromperait étrangement si l'on croyait que la population entière de Paris s'en est allée avec des *palmes* et des guirlandes comme dans un ballet, au-devant des vainqueurs; je sais bien qu'il y avait des journaux qui le laissaient croire, mais cela est faux... Que beaucoup de personnes du faubourg Saint-Germain, dont les véritables affections se sont trouvées dans cette journée flattées dans leur espérance, soient allées au-devant des étrangers; que quelques marchands, joyeux d'avoir échappé au pillage, se soient également prononcés un peu vivement, tout cela fait une petite masse, mais non la masse générale. Il en a été de cela comme d'une première représentation, où l'auteur donne des billets, et où le reste de la salle ne siffle ni n'applaudit. Quant à cette inertie, c'est l'empereur qui seul l'avait amenée... C'est une dérision de rappeler 92, à propos de 1814... Alors, il y avait de l'élan, parce qu'il y avait non-seulement force, mais

pléthore et compression... En 1814, il y avait faiblesse, épuisement, et encore compression; mais ici, elle était tout-puissante et devait briser le ressort qu'elle empêchait de partir.

D'un autre côté, ce que je puis certifier, c'est que le jour où les troupes étrangères entrèrent dans Paris, il ne se trouva sur leur passage personne dont l'œil pût s'abaisser devant celui d'un ennemi... Certes, à cette époque, j'avais lieu de me plaindre de l'empereur Napoléon, et pourtant je ne sortis pas de ma maison dans cette heure de deuil, où Paris se trouvait souillé par les clairons de victoire de l'étranger. Mes opinions personnelles dans cet instant étaient tout-à-fait en dehors de cet événement... Plus tard, j'ai fait voir une grande différence entre les individus et les choses, ce qui, chez nous, se confond souvent, et qui néanmoins est bien autrement dissemblable que tout en matière politique. Ainsi donc, sans mettre ici plus de mots qu'il n'est nécessaire pour peindre une douleur que des mots d'ailleurs ne peuvent rendre, je dirai seulement que j'ai souffert plus que j'ai souffert et ne souffrirai de ma vie.

L'empereur Alexandre eut une belle conduite en 1814... Ce serait une basse ingratitude de la lui dénier... Il fut vraiment grand : on l'est toujours dans le pardon d'une injure... Je n'apporte ici aucune prévention et je ne parle pas de cette manière parce que l'empereur Alexandre a été parfait pour moi et ma famille; l'opinion que je

manifeste est, depuis 1814, la même dans mon âme... Je développerai à mesure que nous avancerons mes motifs pour parler comme je le faits...

Mais une chose remarquable pour caractériser l'époque, pour nous montrer sous notre vrai jour d'esprits légers et sans dignité de nous-mêmes, c'est la girouette de nos affections tournant au plus petit vent sans même savoir si elle regardera le nord ou le midi, le levant ou le couchant. Cette légèreté de jeunesse, cette insouciance enfantine, avec le visage décrépit de notre vieille France qui tombe de toutes parts de caducité, tout en criant à tue-tête qu'elle se retrempe et se régénère... cet assemblage de vieux défauts et de jeunes fantaisies est bien absurde et bien triste à observer.

En 1814, ce fut un redoublement. Il y eut comme un vertige... Les journaux furent sublimes en ce genre... Ils enchérissaient encore sur tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait... On vit la *Gazette de France* traiter la défense de Paris de défense *sacrilége !*..... Ce même journal inséra un article le mercredi 6 avril, dans lequel il donnait le détail même de la conversation de l'officier envoyé par le ministre de la guerre à M. de Lescours, officier d'artillerie, chargé de la direction du magasin à poudre. J'ai déjà parlé de cette affaire, où M. de Girardin, malgré son noble caractère, ne fut pas à l'abri d'une des

plaisanteries politiques de M. de Talleyrand; je n'avais par alors sous les yeux le journal où se trouvait l'article qui raconte si *élégamment* cette atrocité; je l'ai maintenant, et voici le paragraphe :

« M. de Girardin avait porté au ministre de la guerre l'ordre de Bonaparte de faire SAUTER le magasin à poudre de la plaine de Grenelle... Le ministre de la guerre a envoyé cet ordre par un officier à M. de Lescours, officier d'artillerie chargé de la direction des magasins à poudre. Celui-ci était alors à l'École-Militaire, occupé à distribuer les munitions. Effrayé d'une mesure aussi épouvantable, il pâlit. L'officier porteur de l'ordre, remarquant le changement qui s'était opéré sur son visage, lui dit : — Quoi ! monsieur, hésiteriez-vous ? — Non, lui répondit M. de Lescours... et sur-le-champ il ferma les portes des magasins et mit les clefs dans sa poche. Ces magasins contenaient quatre cents milliers de poudre! Le Kremlin a sauté par ordre du Corse. Sans un bon Français, ce Corse faisait sauter Paris. »

Maintenant qu'on sait que cette accusation est un mensonge infâme, pour présenter le *Corse* sous un jour odieux, que penser d'une politique qui, pour réussir, emploie de pareils moyens ?... Et les journaux !... ces oracles de vérité, que doit-on en dire ? Tout cela fait mal à l'âme !...

Les moyens les plus absurdes étaient mis en

œuvre en même temps que les trames les plus odieuses s'ourdissaient. On répandait dans le peuple une petite édition de Mathieu Laensberg, publiée le 1er janvier 1814, qui contenait entre autres pauvretés ces quatre vers :

Exemple de sévérité,
Qu'on est obligé d'exercer
A l'égard d'un grand scélérat
Qui désolait un grand État.

Quels misérables ressorts!...

Pendant que l'empereur Napoléon était à Fontainebleau ; que Marie Louise et son fils étaient à Blois... que tout ce qui devait être réuni se trouvait séparé, Paris, le centre de tout, la résidence du sénat, ce corps toujours si servile devant l'empereur victorieux, et qui devint seulement Français le jour où il fut malheureux, Paris demeurait au pouvoir du premier occupant. Au lieu d'y faire revenir l'impératrice en poste avec le roi de Rome, ce qui se pouvait faire en vingt-quatre ou vingt-six heures, tout au plus, on abandonnait le champ de bataille, à qui?... à M. de Talleyrand !...

Au reste, il faut tout dire, car le devoir de la main qui écrit des Mémoires, c'est de rapporter tous les faits qui lui sont offerts... On a prétendu, dans le temps, à l'époque de 1814, mais, à la vérité, fort vaguement, que M. de Talleyrand

s'était opposé au départ de l'impératrice et du roi de Rome... On disait que, d'accord avec *la minorité* du sénat, il voulait faire donner la régence à Marie-Louise, et se faire lui-même chef de ce conseil de régence, continuant ainsi à être l'homme de tous les gouvernemens, de toutes les époques et de toutes les intrigues.

Voilà ce qui fut dit, mais j'ai de fortes raisons pour en douter... M. de Tailleyrand pouvait bien adopter ce moyen de se venger de Napoléon, et il était même infernal dans sa conception, mais jamais les puissances n'y auraient donné leur approbation, même en admettant que l'empereur d'Autriche fût arrivé en même temps que l'empereur de Russie, ce qui eût bien changé la face des choses. Mais si le roi de Rome eût été proclamé sous le titre de Napoléon II, l'Autriche aurait eu quelque influence, et M. de Metternich, comme chacun le sait, aime, à ce que je crois, et estime trop peu M. de Talleyrand pour lui donner ici une telle autorité. Au reste, si je rapporte seulement ce bruit, qui circula comme tant d'autres, c'est pour qu'il soit apprécié et jugé.

Ce qui était plus positif et devait en effet le lui paraître, c'était la réunion du sénat pour prononcer la déchéance de Napoléon, et ce fut à quoi il s'occupa sans délai... Seul des dignitaires de l'empire qui fut alors à Paris, il présidait le sénat par son droit de présence comme vice-grand-

électeur... Au moment où il préside cette assemblée informe, il est curieux de remonter au premier échelon de sa fortune.

Abbé de Périgord, grand-vicaire de Reims, homme d'esprit de *coterie*, il fut d'abord de cette cohorte *clergéenne* qui exploitait alors les boudoirs et les ruelles... Plus tard, en 89 et 91, il fut évêque, et ce fut sa mitre épiscopale qui figura au Champ-de-Mars, à la Fédération. Acteur dans le grand drame politique, il débuta sur la scène comme évêque d'Autun et membre de l'Assemblée constituante... Chassé de France par les horreurs de 92, il émigra, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour éviter la mort... Cependant il courut un bruit à cette époque qui devait assurer sa tête; on disait (je ne le garantis pas) que M. de Talleyrand était l'auteur de l'apologie diplomatique du 10 août, et de la déchéance de Louis XVI. Je crois que cela s'est dit dans un numéro du *Moniteur*, en 1798, à l'époque du rappel de M. Talleyrand, et lorsqu'il fallait lui trouver des titres à la bienveillance du gouvernement, mais ce fut d'une singulière manière... Il était en Angleterre comme *précepteur* de M. Chauvelin; je ne sais pour quelle raison il revint à Paris... Dans ce voyage, il vit qu'il avait fait une faute. Mais la retraite était difficile... Il ne savait comment échapper, lorsqu'un jour, en allant voir Danton, celui-ci lui cria de sa voix de tonnerre du plus loin qu'il l'aperçut...

— Eh bien, citoyen, que faites-vous donc ici?... Est-ce donc votre poste ?...

On pense s'il se le fit redire une seconde fois. Il partit, et de l'Angleterre il passa aux États-Unis... Ce fut en Amérique qu'il reçut sa lettre de rappel envoyée par cette même convention qui l'avait proscrit comme prêtre, quelques mois avant... Ministre sous le directoire, ministre du gouvernement consulaire, appelé pendant tout ce temps *le citoyen Talleyrand*, il devint ensuite ministre de l'empereur Napoléon, l'un des grands-dignitaires de son empire, comme vice-grand-électeur. Il était enfin arrivé au tour entier du cercle... au point d'où il était parti, car il retrouvait à la porte, pour rentrer en France, les gens qu'il avait pour sa part contribué à en faire sortir, et même long-temps maintenus dans leur exil... Il se retrouvait au retour des Bourbons après avoir aidé à leur renvoi. Au reste il n'était pas le seul.....

J'ai dit tout à l'heure que M. de Talleyrand avait été rappelé par la convention et qu'il fut *grâcié* ou *amnistié*, comme on le voudra, par le directoire... Cette époque me rappelle une petite anecdote relative à M. de Talleyrand qui, je crois, est assez peu connue.

M. de Talleyrand dînait un jour à Auteuil, chez M. de L..... avec plusieurs personnes que l'évêque d'Autun ne connaissait pas... La coutume anglaise de nommer chaque personne l'une à

l'autre est vraiment fort bonne ; elle empêche beaucoup d'inconvéniens, entre autres ceux du genre de celui qui, par exemple, eut lieu ce même jour... M. de Talleyrand, bien qu'il soit en général assez peu causeur, se mit en devoir, en dînant à Auteuil, de parler des ministres du directoire, renvoyés depuis quelques mois. Il y en avait un parmi eux surtout qui paraissait provoquer en lui toute sa mauvaise humeur : c'était Sottin, le ministre de la police.....

— C'est un de ces frelons politiques, disait M. de Talleyrand, qui gâtent toujours la ruche laborieuse de l'État..... Et puis ce *M. Sottin*, en quoi s'est-il fait connaître jusqu'à présent ?... par quelle action est-il arrivé au ministère ?... On dit qu'il danse bien... C'est une triste qualité pour un ministre de la république... et puis quel nom !... de Sottin *à sot*, il y a bien peu de distance.

Un homme d'une assez belle figure, mais silencieux, qui avait écouté jusque là M. de Talleyrand avec plus de calme que le maître de la maison, qui était au supplice et cherchait à faire cesser ou changer la conversation, prit la parole, et s'adressant à l'évêque d'Autun, comme il disait qu'il y avait bien peu de distance de *Sottin* à *sot* :

— Vous avez bien raison, monsieur, lui dit-il : souvent il n'y a entre un sot et Sottin que le travers d'une table.

C'était Sottin lui-même que l'autre ne reconnaissait pas malgré qu'il fût en face de lui... Eh

bien, avec tout son esprit, M. de Talleyrand ne répondit rien, et il fit bien.

Cette anecdote m'en rappelle un autre de la même époque, lorsque M. de Talleyrand fut rappelé en France. On sait que les soins de plusieurs femmes n'y avaient pas nui... madame de Staël, et surtout madame Tallien.

Un homme de beaucoup d'esprit, qui alors était l'ami de madame Tallien, et qui aimait fort M. de Talleyrand; qui l'aimait plus romanesquement peut-être que l'autre ne se souciait de l'être, fut chargé de conduire M. de Talleyrand au directoire pour la visite d'introduction. Était-ce chez Barras ou chez Carnot, je ne me le rappelle pas exactement, mais la chose est légère... En entrant dans la première pièce, M. de Talleyrand s'appuyait sur sa béquille, parce que tous ceux qui ont entendu prononcer son nom savent qu'il est boiteux, ou, pour parler plus juste, pied-bot. L'huissier, qui avait la consigne, s'en vint à lui, et lui prenant sa béquille des mains, il lui dit qu'on n'entrait pas chez le citoyen *directeur* avec un *bâton*.

M. de Talleyrand ne répondit pas; mais passant son bras sous celui du général Lamotte, qui était alors son introducteur, il lui dit tout en cheminant vers l'appartement de l'un de nos rois d'alors :

— Mon cher, il me semble que votre gouvernement craint infiniment les coups de bâton.

Lorsqu'on pense à l'état d'avilissement où était le directoire à cette époque, on ne peut s'empêcher de retrouver dans ce mot tout l'esprit d'aperçu de l'homme qui, à juste titre, jouit de la réputation de l'homme du monde le plus *spirituel*... Cela, je ne le discute pas; mais le talent... mais le génie.... c'est une autre question que je ne puis résoudre à son avantage.

Le talent de M. de Talleyrand est de profiter des événemens... de les exploiter, et toujours à son profit, ou bien au profit de celui qu'il prévoit devenir le dominant. C'est sans doute une manière de talent..... mais enfin, ce n'est que de la finesse, et une finesse de femme... c'est-à-dire un signe de faible nature. *Bertrand et Raton :* voilà l'histoire de M. de Talleyrand... Casimir Delavigne, qui, dit-on, en a eu la première idée qu'il raconta un peu trop naïvement à M.***, avait une réelle connaissance du caractère de M. Talleyrand.

Ce ne fut donc qu'une suite de cette même ruse et de cette finesse d'observation qui, en 1814, fit de M. de Talleyrand un homme aussi influent... Les masses, fatiguées de combattre, ne voulaient pas une chose plutôt qu'une autre, les ressorts étaient détendus... Le talent de M. de Talleyrand consista à le voir et à diriger la machine presque inerte dans la voie qu'il lui convenait de prendre. Ajoutez à cela les vengeances personnelles contre l'empereur, et vous aurez la confirmation de ce que je dis... mais les fautes de l'empereur ont

grandement servi les intrigues de *Bertrand*... La première de ses fautes a été de ne pas le mettre à Vincennes en partant, quitte à lui en demander pardon au retour... L'empereur n'en était pas à faire de l'arbitraire, et celui-là lui était commandé par les circonstances, et commandé impérieusement.

Mais Napoléon vit M. de Talleyrand comme je l'ai toujours vu et ce qu'il est, un homme peu capable d'énergie et d'une conception forte. Il oubliait que le vent de la fortune avait changé pour lui, et que maintenant le plus léger souffle suffirait pour abattre sa bannière ; il devait donc se rappeler l'Écriture, où il est dit qu'Achitophel trahissait Absalon pour David, et David pour Absalon, et ne pas laisser derrière lui Achitophel les mains libres.

Monsieur de Talleyrand n'était pas le seul... La défense de Paris, pour laquelle on ne put obtenir d'armes, l'a fait voir de reste.

Ce fut donc le drapeau blanc que M. de Talleyrand voulait faire succéder aux aigles de l'empire et aux couleurs nationales, qui, depuis vingt-deux ans, menaient les Français à la victoire... Il ne voulait pas de la république... Le régime révolutionnaire était le seul qu'il n'avait pas servi ; et dans le moment où un bouleversement général s'opérait, tout aurait été confondu dans un affreux tumulte, et les jours de sang de 93 seraient revenus avec plus de désordre encore... Monsieur de

Talleyrand n'aimait pas ce régime révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il en déclinât les principes... Je crois que rien n'est éloigné de son *acceptation*;... mais 93 ne lui convenait pas... Il aime une vie douce, sociable; il aime, parce qu'il n'a que celle-là, *la force d'inertie*, et il sait que les hommes révolutionnaires n'admettent au premier rang parmi eux que des caractères forts, des âmes avec une grande puissance de volonté... Sans doute Danton, Saint-Just, Robespierre même, étaient des monstres à face humaine; mais ils avaient une immense force agissante, et cette qualité, ils l'ont prouvée même à l'heure de la mort;... et puis, M. de Talleyrand n'a jamais su parler en public : il y est gauche, timide; aussi lorsqu'il fut à l'Assemblée constituante, il y parla peu et mal... Malgré la vanité naturelle à l'homme qui nous porte à nous aveugler sur nos défauts ou nos qualités, il sait fort bien ce qu'il peut ou ne peut pas... Ainsi donc il rejeta tout ce qui pouvait même rappeler un gouvernement révolutionnaire. En sa qualité de grand dignitaire de l'empire, il convoqua et présida le sénat; s'il n'y eût pas été, la convocation n'eût pas été légale; il était le seul dignitaire qui fût demeuré à Paris, et puis ensuite le seul qui aurait sanctionné la déchéance de l'empereur.

Alors on vit la honte de la France se dresser, haute et fière et prononcer sur notre sort, comme si la gloire eût parlé par l'organe de ce sénat qui,

pendant vingt ans, fut silencieux et donna son adhésion à tous les actes proposés devant lui, et qui aujourd'hui, lâchement courageux, élève la tête et la voix contre l'homme qu'il adula pendant sa prospérité... Il y a dans la conduite du sénat une horrible lâcheté qui révolte même les cœurs qui pouvaient ne pas aimer Napoléon. En général, l'homme n'aime pas à mépriser son semblable, et le mépris jaillit involontaire de l'âme de tout être ayant un peu de sang rouge dans les veines.

L'empereur avait envoyé dès le 30 mars le duc de Vicence à l'empereur Alexandre... Ce n'était plus pour lui que Napoléon voulait obtenir des conditions plus douces... c'était pour son fils et pour sa femme. Cette femme, qui aurait dû venir se jeter entre son père et son mari, pour leur demander de mettre bas les armes et de respecter en elle un lien sacré... si elle se fût conduite comme elle aurait dû le faire, si, prenant son fils entre ses bras, elle l'eût été présenter à son aïeul en lui demandant de ne pas le dépouiller de son héritage, jamais l'empereur d'Autriche n'aurait sanctionné la déchéance de son petit-fils... Toute l'Europe connaît le cœur excellent, l'âme aimante de François II; on sait que les liens de famille sont sacrés pour lui... Il est un de ces hommes à vénérer sur le trône parce qu'on les aime dans leur intérieur... il aurait écouté la voix de la justice en même temps que celle du sang, et l'empereur Alexandre aurait suivi son

exemple ; c'est un fait... et les personnes les plus attachées au parti royaliste ne peuvent me démentir... Jamais l'empereur de Russie ne donna une parole positive ; mais le 30 mars il était trop tard... on avait déjà donné ou fait paraître une impulsion, et tout cela n'avait pas l'ombre même de certitude encore, que l'empereur se voyait abandonné par ceux qu'il avait comblés et auxquels il n'avait *jamais* fait de mal... L'empereur Alexandre ne rejeta cependant pas les propositions portées par le duc de Vicence... Il penchait même pour que Marie-Louise fût régente avec le roi de Rome succédant à son père ; mais il voulait que l'armée entière manifestât ce vœu ainsi que tous les maréchaux... On a dit que l'empereur rejeta d'abord tout ce que lui dit le duc de Vicence, c'est faux... ce fut la malheureuse défection du duc de Raguse qui fit tout le mal... Je le dis à regret, parce que je l'aime ; mais la vérité n'est qu'une...

L'empereur Alexandre connaissait notre constitution comme nous-mêmes... il ordonna donc la convocation du sénat... Il s'assembla, comme je l'ai dit, sous la présidence de M. de Talleyrand, et *là*, dans ce même lieu où il avait rendu tous les sénatus-consultes qui avaient légitimé toutes les actions de l'empereur ; dans cette même enceinte où l'esprit plus que le cœur français avait dit : *que Napoléon n'avait pas entièrement perdu son argenterie en Russie, parce qu'il avait retrouvé ses plats* au sénat ; dans cette même enceinte ce

sénat, bâillonné [1] jusque là par une main puissante, heureux de montrer qu'il est composé d'êtres pensans et agissans, prononce la déchéance de celui qu'il avait élevé et soutenu dans ses entreprises guerrières... Un gouvernement provisoire est nommé, et, comme on le pense bien, le prince de Bénévent est le premier sur la liste; vient ensuite le général Beurnonville, homme aussi médiocre dans la carrière administrative que dans toutes les autres... un homme de la révolution dont il professa non pas les maximes sanglantes, mais les sentimens patriotiques d'alors... Les autres étaient des hommes d'esprit et de talent... mais parmi eux je ne voyais que deux noms qui trouvassent en moi du retentissement, c'était M. de Jaucourt et M. Dupont de Nemours, qui était secrétaire-général du gouvernement provisoire.

On dit que l'apparente adhésion donnée par l'empereur Alexandre à ce que ferait l'armée, était une chose feinte pour gagner du temps et faciliter le disséminement des troupes... on dit, à l'appui de cela, que, bien avant le 2 avril, l'empereur de Russie avait *vu* la proclamation répandue au nom des Bourbons. Je ne le rapporte que comme un *on dit*... Je ne puis croire que l'empereur de Russie ait employé une sorte de ruse avec une grande

[1] Il y a des exceptions que je m'honore même de faire et de reconnaître; je ne parle ici que de la masse. On verra plus loin dans le chapitre suivant la liste des *senatus-consultes* rendus par le sénat.

nation, en même temps qu'il se montrait vraiment noble et généreux...

A peine le gouvernement provisoire fut-il en fonction, qu'à l'exemple de toutes les autorités dans la jeunesse de leur pouvoir, il inonda la France de discours et d'adresses au peuple et aux armées!... Et c'était le général Beurnonville qui parlait à l'armée!... lui qui pouvait avoir eu de belles journées sans doute, mais dont le nom était aussi inconnu aux soldats que celui d'un grand guerrier d'une peuplade de l'Inde... Cette nomination au reste était à elle seule une preuve de ce qu'on oserait appeler par la suite envers cette armée si belle, si florissante malgré ses revers, et qui faisait encore trembler sur leurs chaises curules ces hommes qui, si long-temps cependant, achetèrent des sénatoreries, des majorats et des titres, avec un sénatus-consulte qui jetait à la bouche de la mitraille cent mille jeunes têtes dont ils n'avaient nulle pitié.

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est la teneur du décret de déchéance!... Il est hors de mon pouvoir de le rapporter en entier... il faudrait pour cela plus de patience humaine que je n'en possède...

« Attendu que Napoléon Bonaparte a déchiré le pacte qui l'unissait au peuple français *en levant des impôts... en établissant des taxes*, etc., etc...

» Qu'il a entrepris une suite de guerres en VIOLATION de l'article 50 de l'acte des constitutions

de l'an VIII... qui veut que la déclaration de guerre soit promulguée et discutée suivant les lois, etc., etc... »

Je ne puis poursuivre !... Comment ! un corps composé d'hommes dont l'âge passe le moyen terme de la vie, chargé de veiller au salut de l'État... investi par le chef lui-même du pouvoir de réprimer des abus, vient aujourd'hui lui reprocher ce qu'il a fait après l'avoir sanctionné par ses lâches complaisances !... Il a fait la guerre, dites-vous... et pourquoi lui avez-vous fourni des milliers d'hommes pour les soutenir, ces guerres ? pourquoi fléchissiez-vous sous sa volonté comme de vils esclaves ?... Ah ! c'est qu'il était fort alors !... c'est qu'il vous faisait peur !... et puis vous étiez attirés par l'appât des récompenses... mais le jour où le lion est tombé, le jour où sa force a été frappée de nullité par le sort, ah ! vous avez eu ce jour-là bien du courage à votre tour... vous n'avez plus redouté la main qui ne pouvait plus ni frapper, ni donner des grâces !... Oh ! mille fois honte !... honte sur vous, malheureux ! honte et infamie sur la France dans ces journées où elle fut aussi bassement servile que lâchement courageuse.

On a prétendu que le sénat était en nombre compétent, cela n'est pas vrai ; tous les traités faits depuis vingt ans avaient encore toute leur force ; on ne pouvait donc élaguer dès lors du sénat les vingt-sept membres étrangers à la France, mais

qui en faisaient partie comme provinces réunies... D'ailleurs, même en l'admettant, le nombre n'était pas suffisant : le sénat se composait de cent quarante membres, dont vingt-sept des pays réunis et six de la famille impériale, ce qui fait trente-trois membres hors de la ligne française; le jour de la convocation il ne se trouva que soixante-trois sénateurs, dont neuf des pays réunis... or, comme il faut que le sénat soit en nombre suffisant, c'est-à-dire aux deux tiers, il n'était pas compétent; mais à son tour il disait :

J'ai la force !...

Quant au corps-législatif, cette véritable représentation de la nation, ce corps qui se taisait quand il fallait parler, qui parlait quand il fallait se taire, il se montra bien misérable dans cette circonstance ; il se montra sous la figure de soixante et dix-sept membres qui adhérèrent à ce que disait le sénat, et puis qui gardèrent le silence... C'est toujours ainsi que la France s'est trouvée depuis plus de quarante ans. Sans cesse sa destinée se trouve dans une balance dont le côté opposé n'a pas de contre-poids. C'est une triste manière de prouver sa force... il n'y a jamais d'équilibre où il n'y a pas de niveau.

A peine l'acte de déchéance fut-il connu, que des adresses innombrables arrivèrent à Paris. Nous sommes extrêmement *bavards* et *écrivassiers ;* il nous faut toujours faire des brochures, des discours, des proclamations... C'est une manie

propre à notre nation... cela se voit surtout à l'armée. Le moindre officier, un sous-officier même, fera un discours à sa troupe qui, quelquefois, est forte de sept hommes... Alors des esprits connus par leurs excès démogogiques, croyant qu'on les avait oubliés, se mirent à raconter les choses les plus inconcevables sur leur fidélité au drapeau sans tache. A partir de ce jour, ce pauvre Henri IV n'eût aucune trève... on ne chantait que *Charmante Gabrielle !*... ou bien *vive Henri !*... et comme cela était de saison pour un roi mort depuis trois cent cinquante ans !... C'était aussi Louis XIV et puis saint Louis !... Louis XIV était en défaveur ;... mais Henri IV et saint Louis ! il y avait en vérité à faire passer l'envie d'être jamais l'un ou l'autre...

On donnait alors la contre-partie de ce que nous avions fait avec les *Gaulois*, et les Francs et Charlemagne, quelques semains avant.

J'ai parlé du gouvernement provisoire ; sa composition était étrange... Dans tous ces hommes appelés au pouvoir dans un moment important, il ne s'en trouvait qu'un seul avec une véritable vocation de servir le roi Louis XVIII, c'était l'abbé de Montesquiou. Quant aux autres, on ne pouvait attendre d'eux que des choses, ou nulles pour le pays, ou bien funestes à sa prospérité... J'en excepte cependant M. de Jaucourt ; cependant il était moins pur que l'abbé de Montesquiou... il était sénateur... il était attaché à la maison d'un

frère de l'empereur ; il avait été *impérialiste* enfin, et j'avoue que les hommes qui furent amenés en vingt-quatre heures à un changement subit dans leur opinion me sont toujours suspects.

M. le comte de Jaucourt est un homme parfaitement aimable ; il possède ce ton, ces manières de bonne compagnie qui n'existent presque plus que dans la tradition ou dans nos souvenirs... J'aimais beaucoup à le rencontrer... Il était ami fort intime du comte Louis de Narbonne qui m'avait appris à l'apprécier... C'est lui qui fit ce trait admirable dont on a tant parlé... Surpris par M. de La Châtre, il se cacha. On ferma une porte sur lui avec tant de promptitude que le doigt d'une de ses mains fut pris dans la porte et entièrement écrasé : il ne poussa même pas une plainte... Ce courage instinctif venant tout-à-fait du cœur, est bien beau, et ne peut se traduire autrement... Madame de Jaucourt était également l'une des femmes les plus agréables que j'eusse rencontrées jusqu'alors... Il y avait en elle de la grâce, de l'esprit, et une nonchalance pleine de charme qui attirait à elle... Son pied était bien sûrement l'un des plus remarquables de France après celui de Madame Mère. L'abbé Junot, ancien aumônier des gardes françaises, et parent de mon mari, était fort lié avec M. et madame de Jaucourt ; il passait une partie de l'année à leur terre de Combreux, et me racontait des choses aimables de madame de Jaucourt qui me la faisaient aimer.

Quant au duc de Dalberg, il est un des hommes les plus funestes qu'on pût imposer à la France... Cette pensée est le résultat de mon opinion, et je puis ajouter que je ne varierai pas. Ceux qui ont suivi M. le duc de Dalberg dans toute sa carrière politique, peuvent dire si nous devons nous applaudir de l'avoir vu s'asseoir parmi les hommes qui composaient le gouvernement provisoire de la France... Toujours passionnés, toujours dans la sphère de la folie, nous entendions fulminer contre Bonaparte, qu'il fallait appeler enfin de son nom véritable, s'écriait-on; et des brochures s'imprimaient pour nous prouver que *Buonaparte* n'était pas français... et le même jour on reconnaissait M. le duc de Dalberg, Allemand par son nom et sa naissance, Génois par son alliance, comme l'un des chefs auxquels nous devions obéir et l'un des cinq membres d'un gouvernement provisoire.

— Plus de TYRAN! faisait-on dire à MONSIEUR dans sa proclamation aux Français!... plus de tyran!...

Mais en vérité, moi, qui de toutes les personnes de la cour de Napoléon, me suis trouvée peut-être la plus maltraitée par lui, jamais il ne me vint dans la pensée de lui donner ce nom!...

— *Plus de droits réunis!...*

On a vu comment on a tenu cette promesse!...

— *Plus de guerre!..*

Et même plus d'armée. Nous avons pu juger de ce qui avait été fait à cet égard, en 1830...

Je retrouve par hasard la liste des sénateurs présens à la séance du 1er avril; je vais la transcrire ici : il faut un peu aider à la mémoire de ceux qui peuvent oublier.

MM. Abrial.
Barbé de Marbois.
Barthélemi.
Le cardinal de Bayanne.
Belderbursch.
Bertholet.
Le général Beurnonville.
Buonacorsi.
Carbonara.
Le général comte Chasseloup-Laubat.
Chollet.
Le général Colaud.
Cornet.
Davout.
De Grégory-Marcorengo.
Le général Dambarrère.
De Père.
Destutt de Tracy.
Le général d'Harville.
Le général d'Hédouville.
Daubersaërt.
Dubois-Dubay.
Emmery.
Fabre de l'Aude.
Le général Férino.
Fontanes.
Garat.
Grégoire.
Herwin de Jaucourt.
Journu Aubert.

MM. Le général Klein.
Legeas.
Lambreschts.
Lanjuinais.
Delannoy.
Lebrun de Rochemont.
Lemercier.
Le général Lespinasse.
Malleville.
Meermann.
Monbadon.
Pastoret.
Pontécoulant.
Porcher.
Régal.
Roger Ducos.
Saint-Martin Delamotte.
Le général Sainte-Suzanne.
Saur.
Shilmimenpennick.
Le maréchal Serrurier.
Le géneral Soulès.
Tascher.
Le général Valence.
Le maréchal de Valmy.
Vandeden.
Vimar.
Volney.
Villetard.
Le général Vaubois.
Vandepoll.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

CHAPITRE Ier. — Regrets sur la patrie! — Erfurt et Leipsick. — Le maréchal de W.... — L'armée austro-bavaroise. — Encore Bernadotte. — *Une autre Bérésina!* — Le Rhin! — L'empereur à Mayence. — *Tout est perdu!* — Le typhus. — Perte définitive de l'Espagne. — Trahison de Dresde. — Napoléon II et son père. — Le prince de Wurtemberg. — Lavalette et madame ***. — Les lettres et le portrait. — Loyauté mal reconnue. — La femme et la maîtresse. — Le comte de C....c et la jeune veuve. — Les attaques de nerfs. — L'homme ponctuel. — Les chevaux fourbus. — Le mariage manqué. 1

CHAPITRE II. — Repos, et puis souffrance! — Évacuation de la Hollande. — Molitor. — La maison d'Orange. — L'empereur à Saint-Cloud. — Le corps-législatif. — M. de Montgaillard. — M. de Norvins. — Le duc de Bassano. — Son admirable conduite. — Il est le vrai patriote. — Il demande la paix *à genoux*. — Discours de l'empereur. — Manifeste des alliés. — Murat. — Le duc de La Vauguyon. — Il

n'est pour rien dans ce que j'en dis. — Vénération pour sa mémoire. — L'Italie. — Fouché. — Murat comme roi de Naples. — L'amiral Bentinck. — Détails curieux. — La reine. — L'Autriche comme alliée. — M. de Mire et M. de Metternich. — Naples et son peuple. — Indépendance de l'Italie. — Grands mouvemens. — Le prince Eugène repoussé en Lombardie. — Étrange méprise sur lui. 23

Chapitre III. — Irritation. — Rupture du congrès de Prague. — Disgrâce. — Tourgau. — Le typhus. — La mort, toujours la mort!!! — Je perds encore un sincère ami. — Douloureuse anxiété. — La cour de Louis XV. — Impressions qui la dominaient. — Les hommes et les femmes de ce temps. — *L'admiration.* — Les dettes. — *Je n'ai que cela.* — Madame de Narbonne. — M. de Flahaut chargé par l'empereur de présenter ses complimens de condoléance. — Remercîmens et embarras. — Pension de 10,000 fr. — Autre de 20,000 fr donnée à la maréchale de Mailly. — Grands-officiers de l'empire. — Louis XVIII. — C'était juste l'intérêt à 5 p. °/₀. — Visite. — Restitution du capital. — *Savez-vous que cet homme-là sait vivre!* — Dette légitime refusée. — Nouvelle atteinte de la mort. — Passage du Rhin par Blücher. — Forces comparatives des deux armées. — Nécrologe royal de l'Europe depuis 1789 jusqu'à 1813. — Réflexions qu'il inspire 64

Chapitre iv. — 1er janvier 1814. — Commissions composées de sénateurs et de députés. — M. Raynouard. — Le duc de Massa. — Paroles *inconstitutionnelles.* — Reparties. — Salon des Tuileries. — Discours de l'empereur. — *Le nommé* Lainé. — *Qu'est-ce qu'un*

trône?... — *Raynouard en a menti.* — Maladresse du corps-législatif. — Faction royaliste à Bordeaux. — Napoléon souvent trompé. — Sa conduite à cette époque. — Les braves en Champagne. — Violation de la capitulation de Dantzick. — Mutisme du *Moniteur* sur les événemens. — Occupation de *Langres, Dijon, Châlons*, etc., etc. — Obstination de l'empereur. — Il quitte Paris. — Ferdinand VII. — Pie VII. — Le roi de Rome présenté à la garde nationale — Impressions douloureuses. — Différence entre les hommes de 92 et ceux de l'époque. — Défection de Joachim Murat. — Duc de Vicence. — Duc de Bassano. — Captivité. — Torture morale et physique. — Députation de l'Académie de Mantoue. — Translation. — Découverte importante à l'usage des prisonniers — Nouvelle encre sympathique. — Manuscrits. — Conversation à coups de bâton. — Autre prisonnier politique. — Moyen infaillible de se *reconnaître* quand on ne s'est jamais vu. — Une sinécure. 89

CHAPITRE V. — Impartialité. — Scène étrange. — Femmes proscrites. — Précautions. — Les chevaux de poste *sont retenus*. — Par qui. — Fureur du duc d'Otrante. — Interrogatoire. — Souvenirs de *Corine*. — Madame Récamier à Naples. — Visite à la cour. — Caroline de Naples et Catherine de Russie. — Ricanement perpétuel. — Les lazzaroni *del Carmine* et les panaches. — Murmures. — Tableau Pittoresque. — Le satin rose. — Trois rencontres. — Mot de l'empereur. — Nouvelle visite. — Désespoir. — Conseil. — Vaisseaux anglais dans la baie de Naples. — *Vous êtes* ROI DE NAPLES!... — Réflexions. — M. de Rocca. — Aimer et mourir!... — Benjamin Constant au lit de mort de madame de Staël. — Empoison-

nement. — Inconstance. — *Maux de nerfs, affliction patriotique*, tout cela n'est qu'UNE COMÉDIE. — Déception 120

CHAPITRE VI. — La bourse au 8 janvier 1814 — Départ du pape. — Blücher à Saint-Dizier. — Hésitation de l'empereur. — Ce que fut la garde nationale à cette époque. — Régence de l'impératrice. — Stupidités. — Réfutation. — M. de Montgaillard. — Tristesse, deuils. — Anecdote. — M. de T.....d. — Le geôlier de Ferdinand VII. — *Le poing sur la figure de M. de T.....d.* — Passe-temps d'antichambre. — La bosse au front. — Trahisons. — Souvenirs de Brienne. — Frayeur. — Congrès de Châtillon. — L'Angleterre y compte trois représentans. — Destinées de la Russie. — Le duc de Vicence. — Ce que m'a coûté l'invasion des puissances étrangères. — Dignité de caractère. — Question résolue à Sainte-Hélène. — Plus d'amis. — Le dernier des Comnènes, mon oncle. — Terreur. — 19 mars 1813. — Caractère de mon oncle. — Audience particulière de Louis XVIII. — Champaubert. — Le duc de Bassano et l'empereur deux jours avant la bataille de Champaubert. 147

CHAPITRE VII. — Influence du comte d'Armfelt sur les destinées de l'empereur. — Gustave III. — Jugement sur les étrangers. — Mariage. — Le comte d'Armfelt à Paris. — Ordre de départ. — Résistance. — Motif secret de haine. — Efforts constans pour préparer la Restauration. — Société secrète. — Conférence d'Abo. — Bernadotte. — Jalousie. — — Mort. — Bal masqué. — *Eau de mousseline.* — Intrigue. — Impression douloureuse. — *Regina.* — Imitation parfaite. — Florence, Poggio, Naples. —

Vallée d'Assina. — Le *Miserere* du vendredi-saint. — *Regina! Regina!...* — Le bouquet de roses et de jasmin. — *Morte!... et la voilà!* — Encore deux heures *à se divertir*. — Lettre. — M. d'Armfelt me croit l'agent du premier consul. 173

Chapitre VIII. — Nous sommes vaincus!... — Torts de l'empereur. — Opinion sur la campagne de France. — M. le comte d'Artois à Vesoul. — M. Wildermetz. — Le courage me manque pour continuer mon œuvre. — Les Cosaques dans le département de l'Ain. — Faux rapports. — Dévastation des forêts impériales. — Bravoure d'un sous-préfet. — Le général Allix. — Menaces des alliés. — 1792 et 1813. — Poésies, opéras, chansons patriotiques. — *Les Gaulois et les Francs* de Béranger. — Mort de Geoffroy, rédacteur du *Journal de l'Empire*. — Bernandin de Saint-Pierre. — Son projet de fondation d'une république sur les bords de la mer Caspienne. — Amour. — Pourquoi J.-J. Rousseau n'a point embrassé *la foi catholique romaine*. . . . 202

Chapitre IX. — Lettres-patentes conférant la régence de l'empire à Marie-Louise. — Méfiance. — Enregistrement. — Décision du grand-juge, ministre de la justice. — Le grand-juge et le parlementaire, anecdote. — *L'honnête Cosaque*. — Les officiers de Blücher à Oulchy-le-Château. — Incendie, pillage. — Ordre du jour du général Hullin. — Nouvelles rassurantes. — Méry-sur-Seine. — M. Texier Olivier, pair de France. — Mort du colonel Morin. — Bataille de Montmirail. — Relation d'un maître de poste sur les événemens de Château-Thierry. — Assassinat du guide Lejeune. — Faux rapports. — Saint-Dizier. — Revue au Carousel. — Présentation

des drapeaux. — *Consommé !...* — Les fins de non-recevoir du président de la cour impériale de Grenoble. — Théâtres 248

Chapitre X. — Prières de quarante heures. — Regrets du cardinal Maury. — Le haubert et le sabre. — Qui a inventé la poudre à canon. — Le général Boyer à Méry-sur-Seine. — Mascarade de conscrits. — La noblesse. — *Les Bourbons reviendront. — Ne rendez jamais aux hommes ce qu'ils ont perdu ; car ils s'en serviront contre vous.* — Le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Avant-garde. — Traité de Chaumont. — Vaillance. — L'obuse. — Ferdinand VII retourne en Espagne. — Murat. — Défections. — Conseil de Régence. — M. de Girardin. — *Le méphistophélès* de la France. — Égoïste. — Fable de M. Arnault. — Anecdote sur un chat. — Ce que le cardinal Maury pensait de Louis XVIII. — M. du Cayla. 277

Chapitre XI. — Attaque de Paris le 30 mars. — Madame de Rémusat chez le préfet de police. — MM. de Rovigo, de Talleyrand et de Bourienne. — Mystification. — Inquiétude. — J'écris au duc de Raguse. — Réponse. — Conseil. — Préliminaires de la capitulation de Paris. — Opinion sur la conduite de Marmont aux affaires d'Essone et de Paris. — Article 5 de la capitulation. — Dignité. — M. Tourton au quartier-général ennemi. — M. de Schwartzenberg. — Amour de la patrie !... — Souvenir de Saragosse et de Moscou. — La garde nationale conservera ses armes. — L'école polytechnique et les invalides oubliés. — Lettre du général Dessoles. 307

Chapitre XII. L'empereur à Fontainebleau. — Projets

mal secondés. — Accueil que font les Parisiens aux troupes alliées. — Quelles personnes allèrent au-devant d'elles. — Comparaison. — 92. — Ma conduite à cette époque. — L'empereur Alexandre. — Les girouettes. — Journalisme de ce temps. — Le magasin à poudre de la plaine de Grenelle.—Mathieu Laensberg. — Le sénat. — M. de Talleyrand. — Antécédens de l'abbé de Talleyrand de Périgord. — Anecdotes. — La béquille. — Exil. — Architophel et Absalon. — Ce que n'aime pas M. de Talleyrand. — Les *plats* de Napoléon au sénat. — Gouvernement provisoire. — Décret de déchéance.— Honte et infamie ! — *Charmante Gabrielle...—Vive Henri IV...* — M. de Jaucourt. — M. d'Alberg. — *Buonaparte.* — Fallacieuses promesses. — Noms des sénateurs présens à la séance du 2 avril 1814. 325

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
198
A32A22
1831
t.17

Abrantès, Laure Saint-Martin
(Permon) Junot
Mémoires de Mme la
duchesse d'Abrantès